



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

1. The first part of the document is a letter from the President of the United States to the Congress, dated January 1, 1861. It is a very important document, as it contains the President's message to the Congress at the beginning of his first term. The letter is written in a very formal and dignified style, and it is a very good example of the President's power and authority. The letter is a very important document, as it contains the President's message to the Congress at the beginning of his first term. The letter is written in a very formal and dignified style, and it is a very good example of the President's power and authority.

2. The second part of the document is a letter from the President of the United States to the Congress, dated January 1, 1861. It is a very important document, as it contains the President's message to the Congress at the beginning of his first term. The letter is written in a very formal and dignified style, and it is a very good example of the President's power and authority. The letter is a very important document, as it contains the President's message to the Congress at the beginning of his first term. The letter is written in a very formal and dignified style, and it is a very good example of the President's power and authority.

100

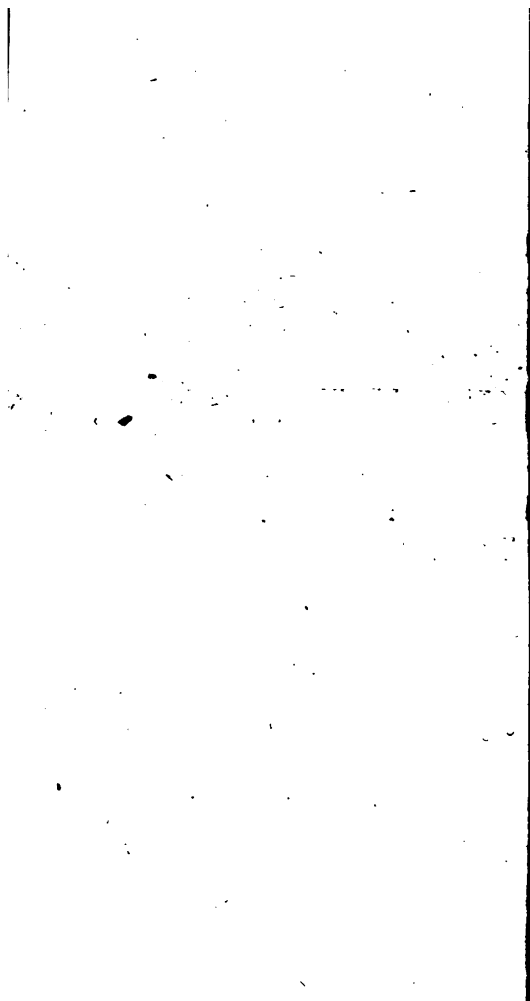
4

1. The first part of the document is a list of names and their corresponding addresses. The names are listed in a column on the left, and the addresses are listed in a column on the right. The names are: John Doe, Jane Smith, and Bob Johnson. The addresses are: 123 Main St, 456 Elm St, and 789 Oak St.



LETTRES
CABALISTIQUES,
TOME CINQUIEME.

NK



**LETTRES
CABALISTIQUES,**

OU

**CORRESPONDANCE
PHILOSOPHIQUE,**

HISTORIQUE & CRITIQUE,

*entre deux Cabalistes, divers Esprits
élémentaires, & le Seigneur Astaroth.*

NOUVELLE EDITION,

augmentée de nouvelles Lettres & de
quantité de Remarques.

TOME CINQUIÈME



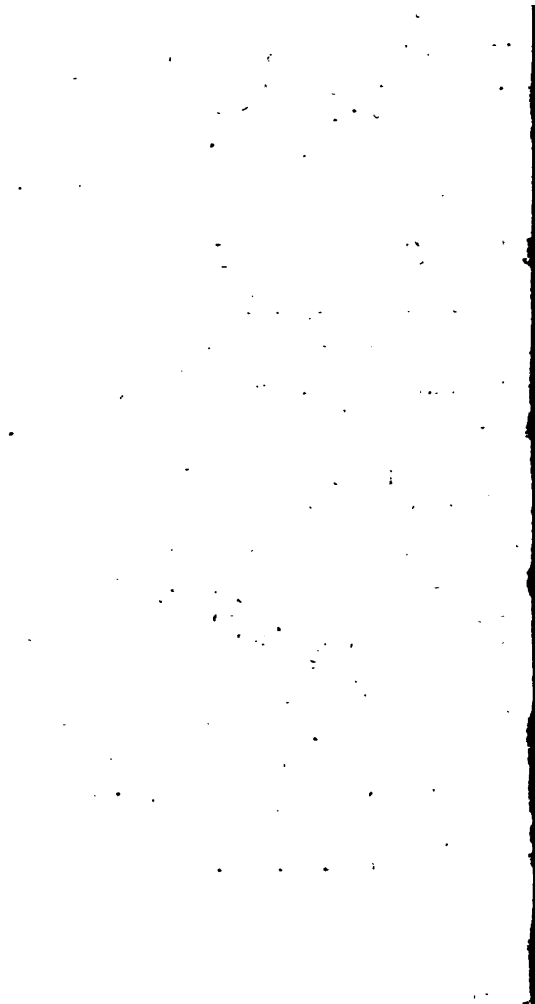
A LA HAYE,

Chez PIERRE PAUPIE.

M. DCC. LIV.

8.9

2.6





LETTRES
CABALISTIQUES,
OU
CORRESPONDANCE
PHILOSOPHIQUE,
HISTORIQUE ET CRITIQUE,
Entre deux Cabalistes, divers Esprits
élémentaires, & le Seigneur
Astaroth.

LETTRE CENT HUITIÈME.

Le Cabaliste Abukibak, au studieux
Ben Kiber.

Es sages réflexions, studieux
L ben Kiber, que tu fais dans tes
Lettres sur les obligations &
les devoirs des hommes, m'ont
rappelé dans l'esprit les étroits engage-
mens des Rois envers leurs peuples.

Tome V.

A

2. LETTRES CABALISTIQUES,
& les soins qu'ils sont obligés de prendre pour procurer le bonheur de leurs sujets.

S'il est un état difficile & dangereux, c'est celui de ceux qui se sont appelés à gouverner les autres : il faut qu'ils soient sans cesse occupés de ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, & de ce qu'ils doivent à leurs sujets, s'ils veulent se rendre dignes du rang qu'ils occupent, & dont ils ne sont redevables qu'à la bonté de Dieu ; qui eût pu les faire naître dans le plus abject. Il faut encore qu'ils considèrent avec beaucoup d'attention qu'il n'est rien de si honteux que de gouverner les autres & les commander, & de ne savoir ni se gouverner soi-même, ni commander à ses passions.

De quel front un Roi, plongé dans la débauche, ose-t'il faire des loix pour maintenir les bonnes mœurs ? Ne dément-il pas lui-même les ordres qu'il donne ? N'enseigne-t'il pas à ses peuples de les violer & les mépriser ? L'exemple du Souverain sert de règle aux sujets : s'il est bon, sage & vertueux, ils imitent ses excellentes qualités ; s'il est vicieux, la vertu est proscrite dans tous les Etats. La Cour, vil esclave du Souverain, adorateur servile de ses foiblesses, les imite avec soin : la ville sui-

de la Cour, & les Provinces celui de la ville. De tout tems on a vu de ces marques de cette vérité. Sous Caligula & Néron, l'Empire Romain sembloit conspirer avec les Souverains pour faire briller le vice ; le sujet & le Monarque élevoient également un Autel à l'impudicité. Pendant le regne d'Henri III. la France entière se livroit aux débauches les plus honteuses, le courtisan, le noble, le bourgeois, l'homme d'Eglise se réunissoient ensemble ; ils visoiert au même but, & les infamies les plus criminelles passoiert chez eux pour des galanteries.

Si les Rois se souvenoient qu'ils sont sur la terre les images de la Divinité, ils tâcheroient de ne point déshonorer la grandeur & la majesté de leur caractère ; ils connoitroient qu'ils doivent ressembler, autant qu'il leur est possible, à cet être suprême qu'ils représentent. Ainsi, de même que Dieu ne gouverne pas en exerçant seulement sa puissance ; mais aussi sa sagesse, sa bonté & sa justice, ils doivent aussi exercer leur autorité avec les qualités qui sont si nécessaires pour former un bon & vertueux Souverain, ne faire rien qu'avec beaucoup de modération, traiter les sujets avec une bonté paternelle, & leur

4 LETTRES CABALISTI

rendre une justice exacte
& impartiale.

La puissance suprême, si elle n'est bien
Kiber, sans la vertu, est une brutalité
insolente qui dégénère à la fin en tyran-
nie, & qui entraîne après elle la frau-
de, la mauvaise foi, le brigandage,
tous les vices enfin les plus pernicioz
à la Société.

Le desir insatiable d'amasser des tré-
sors est chez les Souverains la source
des injustices les plus criantes ; de-là
viennent les iniquités, les oppressions
des innocens, les exactions iniques, les
impôts exorbitans, & toutes les vexa-
tions qui font gémir les peuples, qui les
réduisent à la dernière misère, & qui
font succomber sous les fardeaux pesans
de la pauvreté & de l'infortune la veuve
& l'orphelin. Un Roi, avide de richesses,
ne doit-il pas être regardé comme
un insensé ? A quoi servent les tré-
sors qu'il renferme dans ses coffres ? A
l'appauvrir, à le ruiner. Il ne peut être
véritablement riche, qu'autant que
le sont ses sujets. Une année de
guerre, une seule campagne suffit pour
épuiser ces trésors, amassés par tant
d'injustices ; comment en retrouver
d'autres chez des sujets totalement
ruinés ? Il falloit songer à se ménager

L'ÉPIQUE CVIII. 3

chez eux une ressource certaine, à leur procurer tous les moyens possibles pour s'enrichir, & établir sa puissance sur les biens qu'on leur auroit procurés. Les Rois, qui commandent à des États ruinés, ressemblent à ces pauvres Gentilshommes qui habitent dans des antiques & vastes châteaux à demi-ruinés, où il n'y a pour tous meubles que quelques misérables châlits, & quelques vieilles chaises de maroquin. La grandeur & la majesté des premiers ne sont gueres plus réelles, que celles des derniers.

La vengeance est encore un défaut, capable de ternir les plus belles qualités d'un Prince. Un homme, fait pour commander les autres, ne doit avoir ni haine, ni rancune; cependant on ne voit que trop de Souverains qui se livrent aux mouvemens de leur colere. Elle est d'autant plus dangereuse, qu'elle est ordinairement conduite & poussée par l'orgueil & qu'elle se couvre ordinairement du voile de la justice. Combien de victimes infortunées les Rois n'ont-ils pas sacrifiées à leur haine, sous le prétexte spécieux de punir le vice? Ils s'abusent, s'ils pensent se rendre plus estimables en se montrant outables, & armés du glaive vengeur, qui punit sans espoir de pardon

6 LETTRES CABALISTIQUES,

la plus legere offense. On craint les tyrans. On aime les Monarques bons & vertueux. Le Trône ne sauroit rendre véritablement respectable ce qui est réellement digne de mépris ; il impose silence aux hommes, mais il ne peut les empêcher de penser.

Je souhaiterois, studieux ben Kiber, qu'au lieu de ce ramas de cérémonies inutiles qu'on pratique lors du sacre des Rois, on leur lût un passage de la *Cité de Dieu* de S. Augustin, & qu'on leur fît promettre qu'ils le leroient une fois par jour pendant toute leur vie. Les peuples seroient alors assurés que chaque fois que le Soleil revient sur l'horison, leur Souverain renouvelleroit dans son esprit le souvenir des plus beaux & des plus sages préceptes qu'on puisse lui prescrire, & qui sont les plus capables de lui montrer le véritable chemin pour acquérir l'estime de ses sujets.

» Nous ne considérons pas, dit ce Pere
» de l'Eglise, les Empereurs Chré-
» tiens comme heureux, parce qu'ils
» ont regné long-tems, parce qu'ils ont
» laissé après leur mort un grand Em-
» pire à leurs enfans, ou parce qu'ils
» ont vaincu leurs ennemis étrangers
» & domestiques. Car toutes ces cho-
» ses, qui ne sont que des biens de cet-
» te vie infortunée, ont été prodiguées

LETTRE CVIII.

» aux Payens , qui cependant n'avoient
» aucune part au Royaume de Dieu ,
» qui a voulu par un effet de sa miséri-
» corde que cela fût ainsi , afin que ceux
» qui croiroient en lui , ne se figuraf-
» sent pas que ce fussent-là de vérita-
» bles biens. Nous estimons au contrai-
» re les Princes heureux , s'ils gouver-
» nent avec justice , s'ils ne se livrent
» point à l'orgueil & à la présomption ,
» s'ils ne s'enyvrent point des louanges
» qu'on leur prodigue & des soumis-
» sions serviles qu'on a pour eux , & si
» au milieu des grandeurs , ils se sou-
» viennent qu'ils sont hommes & sujets
» à la mort. Nous les considérons , s'ils
» usent de leur autorité pour la gloire
» de Dieu , & pour le bien de la Re-
» ligion ; s'ils craignent l'être suprême ,
» & s'ils préfèrent son Royaume spiri-
» tuel au temporel qu'il leur a donné ;
» s'ils punissent avec beaucoup de mén-
» agement ; s'ils pardonnent facilement ;
» s'ils se servent des châtimens pour la
» tranquillité du Public , & non point
» pour satisfaire leur vengeance , ou leur
» inimitié particulière ; s'ils pardonnent
» pour ramener les criminels par la dou-
» ceur , si leur clémence n'est pas une suite
» de leur paresse & de leur négligence ; si
» leurs bienfaits & les biens qu'ils dis-
» pensent à leurs sujets , adoucissent la

B LETTRES CABALISTIQUES,

» sévérité dont ils sont obligés d'user
» dans bien des occasions ; s'ils pren-
» nent d'autant plus soin de fuir l'impu-
» dicité , qu'ils ont des moyens & des
» facilités pour satisfaire leurs desirs
» criminels ; s'ils connoissent qu'il est
» plus glorieux de commander à ses pas-
» sions qu'à l'Univers ; si toutes leurs
» actions ont pour but , non pas une
» gloire vaine & passagere, mais l'amour
» d'une vie éternelle ; s'ils s'abaissent
» & s'humilient devant Dieu , & le
» prient humblement de leur pardon-
» ner leurs fautes. S'ils font toutes ces
» choses, alors nous disons qu'ils sont
» heureux dans cette vie , par l'esperan-
» ce qu'ils ont de l'être infiniment plus
» dans l'autre (1). » Voilà , studieux

(1) Neque enim nos Christianos quosdam Imperatores ideo felices dicimus, quia vel diutius imperant, vel imperantes filios morte placida reliquerunt, vel hostes Reipublicæ domuerunt, vel inimicos cives adversus se insurgentes, & cavere & opprimere potuerunt. Hæc enim & alia vitæ hujus ærummosæ, vel munera, vel solatia, quidam etiam cultores Dæmonum accipere meruerunt, qui non pertinent ad Regnum Dei, quo pertinent isti. Et hoc ipsius misericordia factum est, ne ab illo ista qui eum crederent velut summa bona desiderarent. Sed eos felices dicimus, si juste imperant, si inter linguas sublimiter honorantium, & obsequia nimis humiliter salutantium, non se extollunt, sed se homines esse meminerunt: si suam potestatem ad Dei Cultum maxime dilatant.

ben Kiber , des préceptes & des maximes , que les Souverains devroient méditer sans cesse. S'ils faisoient réflexion qu'ils seront jugés selon qu'ils auront jugé les autres , & que la puissance qui leur a été accordée dans ce Monde , ne servira dans l'autre qu'à les obliger de rendre un compte plus considérable , ils seroient sans doute plus attentifs à s'instruire de leur devoir ; mais il semble , qu'ils sont si fort enyvres de leur grandeur , qu'ils oublient qu'ils ne sont que de simples hommes , ainsi que les autres mortels. Pour se guérir de leur

dum Majestati ejus famulam faciunt : si Deum timent , diligunt , colunt : si plus amant illud Regnum , ubi non timent habere consortes : si tardius vindicant , facile ignoscunt : si eandem vindictam , pro utilitate regendæ tuendæque Reipublicæ , non pro saturandis inimicitiarum odiis , exercent : si eandem veniam non ad impunitatem iniquitatis , sed ad spem correctionis indulgent : si quod asperum coguntur plerumque decernere , misericordie lenitate , & beneficiorum largitate compensant , si luxuria tanto eis est castigatio , quanto posset esse liberior : si malunt cupiditatibus pravis quam quibus libet imperare. Et si hæc omnia faciunt , non propter ardorem inanis gloriæ , sed propter charitatem Felicitatis æternæ ; si pro suis peccatis , humilitatis , miserationis , & orationis Sacrificium Deo suo vero immolare non negligunt , tales Imperatores dicimus esse felices , interim spe , postea re ipsa futuros , cum id quod expectamus , advenit. S. *August. de Civitate Dei* , Lib. V. Cap. XXIV.

10 LETTRES CABALISTIQUES,

erreur, ils n'ont qu'à ouïr la voix de Dieu. » Ecoutez, leur dit-elle, Rois & entendez. Apprenez, Juges de la terre. Soyez attentif, vous qui gouvernez les peuples, & qui vous glorifiez de commander aux Nations. » L'autorité vous a été donnée de Dieu, & le commandement par le Très-Haut, qui examinera vos œuvres, & recherchera vos pensées, parce qu'étant les Ministres de son Royaume, vous n'avez pas jugé équitablement & que vous n'avez point gardé la loi de la justice, ni marché selon sa volonté. Sachez qu'il vous apparaitra d'une manière terrible, & dans peu de tems; & que le jugement sera fait avec toute rigueur à ceux qui gouvernent. On fera miséricorde aux Petits; mais les Puissans seront tourmentés puissamment; car Dieu qui commande à toutes choses, n'aura point égard à la personne de qui que ce soit. Il ne craindra pas la grandeur, lui, qui a fait le Grand ainsi que le Petit, & qui a également soin de tout. Il prépare aux plus Grands de plus grands châtimens (1). «

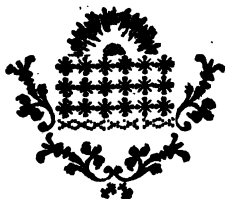
(1) Audite ergo Reges, & intelligite. Discite Judices finium terræ. Præbete aures, qui continetis multitudinos, & placetis vobis in turbis Natio-

L E T T R E C V I I I. 72

Quelle terrible & funeste prédiction,
Audieux ben Kiber ! Peut-on , après
l'avoir ouïe , regretter de n'être pas né
sur le Trône ?

Je te salue. Porte-toi bien.

niūm. Quoniam data est a Domino potestas vobis ,
& virtus ab Altissimo , qui interrogabit opera ves-
tra , & cogitationes scrutabitur. Quoniam cum
essetis Ministri Regni illius , non recte iudicastis ,
neque custodistis Legem Justitiæ , neque secundum
Voluntatem Dei ambulastis , horrendæ & cito ap-
parebit vobis : quoniam Iudicium durissimum his
qui præsumunt , fiet. Exiguo enim conceditur miseri-
cordia : Potentes autem potenter Tormenta patien-
tur. Non enim subtrahet personam cuiusquam
Deus , nec verebitur magnitudinem cuiusquam ,
quoniam Pusillum & Magnum ipse fecit , & æqua-
liter cura est illi de omnibus. Fortioribus au-
tem fortior instat cruciatio. *Liber Sapientiæ ,*
Cap. VI.



LETTRE CIX.

Ben Kiber, au Cabaliste Abukibak.

JE suis charmé, sage & savant Abukibak, que le genre de vie que j'ai embrassé, ait pû m'attirer ton estime. Dès ma plus tendre jeunesse, j'ai haï l'oisiveté; & lorsque j'ai commencé à faire usage de ma raison, j'ai compris que ce vice ravalait les hommes, & les réduisoit dans un état plus vil & plus abject, que ne l'est celui de certains animaux, qui, en nous montrant par leur exemple la nécessité de travailler, ont mérité que les plus grands génies crussent qu'il y avoit en eux quelque chose de divin. *Plusieurs personnes, dit un grand Poëte Latin, réfléchissant sur la conduite des Abeilles, sur leurs travaux & leur prudence, ont cru qu'elles étoient douées d'un esprit divin, & qu'elles faisoient partie de l'intelligence suprême (1).* Un autre Auteur, non

(1) His quidam signis, atque hæc exempla sequenti,

L E T T R E C I X. 15

moins estimé que ce premier , propose aux hommes l'exemple de la fourmi (1).

Non-seulement l'oisiveté est un vice honteux ; mais c'est , j'ose le dire , sage & savant Abukibak , la source de tous les défauts , & la cause ordinaire des plus grands crimes. Un ancien Théologien a eu raison de l'appeller *l'égoïste de toutes les tentations & des pensées mauvaises ou inutiles , la mere des discours ridicules & puériles , la marâtre des vertus , la mort de l'ame , le tombeau d'un homme vivant , & le réceptacle de tous les maux* (2). Les Payens les plus sensuels & les plus débauchés ont été forcés de convenir dans ce point avec les Docteurs les plus austères ; la force de la vérité les a contraints à confesser tout le danger où ce vice exposoit les hommes. Ovide se réunit de sentiment avec S. Bernard. Il faut certainement

*Esse apibus partem divinæ Mentis, & hausus
Ætherios dixere.*

Virgil. Georg. Lib. IV. Vers. 220.

(1) . . . Magnum exemplum est formica laboris. *Horat.*

(2) Omnium tentationum & cogitationum malarum & inutilium sentina , mater nugarum , noverca virtutum , mors animæ , vivi hominis sepultura , sentina omnino malorum. *D. Bernard. Serm. ad, Frat. de Monte Dei,*

LES LETTRES CABALISTIQUES,

qu'une chose soit bien évidente, pour qu'elle emporte les suffrages de deux génies aussi opposés que celui du Poëte Latin & du Théologien François. Si vous bannissez l'oisiveté, dit le premier, vous rendrez inutile l'arc, les fleches & les flambeaux de l'amour. On demande d'où vient Egisthe devint adultere? La réponse est fort naturelle; c'est qu'il étoit oisif (1).

Ne peut-on pas dire la même chose, sage & savant Abukibak, de presque tous les crimes que commettent aujourd'hui les hommes, dans quelque état & dans quelque rang qu'ils soient élevés.

D'où vient ce Prélat aime-t'il une jeune femme qui lui fait faire cinquante démarches indignes, non-seulement d'un Evêque, mais même d'un Laïc? C'est qu'il est oisif, qu'il fuit les soins & les peines, qu'il ne s'occupe point du détail des affaires de son Diocèse, que la lecture des Peres de l'Eglise l'endort, & qu'il est plus attentif à faire remplir sa cave d'excellent vin, que sa bibliothèque de bons Livres. S'il travailloit sans

(1) Otia si tollas, periere cupidinis arcus.

Contempraque jacent & sine luce faces.

Queritur Egistus quare sit factus adulter?

In promptu causa est: delidiosus erat.

Ovid. de Remed. Amoris.

L E T T R E C I X. 15

cesse à acquérir des connoissances qui pussent lui être utiles , s'il prêchoit , s'il examinoit les Prêtres , s'il assistoit régulièrement à tous les Offices de l'Eglise , s'il remplissoit enfin les fonctions de sa charge , il ne lui resteroit dans la journée aucun tems inutile , & par conséquent aucun tems à donner à l'amour. Plus d'oïveté , plus de maîtresse.

Ce Magistrat qui court la grisette , qui passe sa vie à l'Opera & aux Tuileries , qui ne se souvient qu'une fois l'année de l'état qu'il a embrassé , cesseroit de se deshonorer s'il aimoit moins l'oïveté , s'il employoit la journée à étudier le Droit & les ordonnances , à s'instruire des procès les plus épineux , & à suivre assidûment les audiences. Des soins , aussi grands que ceux-là , ne laissent gueres les moyens , ni le tems de folâtrer dans une loge , & d'étaler à la promenade une figure de poupée. S'il n'y avoit aucun Magistrat oïsf , il n'y en auroit aucun de Petit-maitre , encore moins de débauché.

Un courtisan , occupé à plaire à son maître & à s'élever aux premières dignités du Royaume , semble être à l'abri des attaques de l'oïveté ; mais tel est le malheur de la Cour , que les gens qui y sont attachés , n'agissent que lorsqu'il se présente quelque occasion qui peut

16 LETTRES CABALISTIQUES,

aider à leur fortune. Dès qu'il n'est point question de leur avancement, ils vivent dans la plus molle & la plus profonde indolence. Or, il est bien des momens, & même bien des jours dans l'année, où le courtisan n'a rien à faire auprès du Prince; ce tems est employé à la débauche. Par la même raison qu'Egiste devint adultere, le courtisan le devient aussi. Tant que l'esprit est occupé du soin de plaire à un Ministre, d'attirer un regard du Monarque, il n'est point susceptible des autres passions; dès que celles-là l'abandonnent, toutes les autres s'en emparent.

Quel est le sort d'un courtisan, & combien doit-il paroître déplorable à un Philosophe! Il ne peut se garantir d'être le jouet des passions, qu'en se livrant à une des plus incommodes & des plus cruelles. Pour fuir l'oisiveté, il faut qu'il s'abandonne aux mouvemens de la plus violente ambition.

Dans tous les différens états de la vie, un homme peut s'occuper utilement. L'Ecclesiastique travaille au salut des hommes, le Magistrat leur rend justice, le guerrier assure leur tranquillité & les défend contre des ennemis inquiets, le marchand les nourrit & leur procure tous les biens nécessaires aux commodités de la vie. Le seul courti-
fan

San ne travaille que pour satisfaire une vaine gloire ; encore vaut-il mieux qu'il songe sans cesse à ce fantôme , qui se dissipe lorsqu'il croit le tenir , que s'il restoit oisif & sans aucune occupation. Si l'on pouvoit bannir l'ambition ou l'oïveté de la Cour , je pense qu'il seroit plus utile de laisser subsister le premier vice que le dernier.

Le guerrier ressemble au courtisan ; son état ne lui donne de l'occupation que dans un certain tems. Lorsqu'il est dans les garnisons , ou dans les quartiers d'hyver , s'il aime l'oïveté , il peut vivre dans l'indolence , & se livrer entièrement à la paresse & à la fainéantise. L'on ne voit que trop souvent des Officiers , plongés dans une indifférence totale pour la vertu & pour les bienséances les plus nécessaires à la Société civile ; c'est de-là que viennent les occasions de débauche , dont ils profitent avidement. Les vices & les mauvaises inclinations se fortifient journellement dans leur ame , & ils deviennent enfin souvent inutiles à leur Prince & à leur patrie ; ils se rendent incapables de pouvoir agir avec vigueur , & le travail leur paroît insupportable. Les mauvaises coutumes , contractées par l'oïveté , ne peuvent être détruites. Combien de jeunes gens , qui donnoient , en entrant au ser-

20 LETTRES CABALISTIQUES,
 qu'ils son nés, pour le travail, & que
 dès le commencement du Monde la Di-
 vinité leur ordonna de vivre à la sueur
 de leur front, jusqu'à ce qu'ils retour-
 nassent dans le sein de la terre dont ils
 avoient été formés (1), sans doute qu'ils
 ne penseroient point à résister à la vo-
 lonté de leur Créateur, & que réflé-
 chissant sur les maux qui sont réservés
 à ceux qui lui auront désobéi, ils di-
 roient : *Quelle raison avons-nous de nous
 exempter d'une loi si générale ? Est-ce
 parce que nous sommes nobles, riches,
 puissans, jeunes, vieux ? Mais Dieu
 n'a excepté personne ; ainsi rien ne pourra
 nous excuser. Ou fuyons l'oïveté, ou ré-
 solvons-nous à être traités comme des
 rebelles.* Malheureusement pour le gen-
 re humain, bien des gens ne raison-
 nent point de cette manière, parce que
 bien des gens ne font aucune attention
 sur le but qu'ils doivent se proposer sur
 la terre, & sur le sujet pour lequel Dieu
 les y a mis.

Quant à moi, sage & savant Abuki-
 bak, je t'avouerai que j'ai été assez heu-
 reux pour être convaincu de bonne heu-
 re de la nécessité de fuir l'oïveté. Si
les hommes, disois-je, sont obligés à tra-

(1) In sudore vultus tui vesceris pane, donec
 tavis in terram de qua sumptus es Genes. Cap. 1

L E T T R E C I X. 19

mémoire , en s'opposant autant qu'il a pu à cette coutume barbare , & les Arrêts qu'il a donnés contre ceux qui contreviendroient aux Ordonnances qui défendent les duels , sont conformes à ceux que l'être suprême a prononcés lui-même. *Quiconque , dit-il , répandra le sang humain , le sien sera répandu , parce que l'homme est fait à l'Image de Dieu (1).*

L'oisiveté n'est pas moins pernicieuse aux personnes d'un état moins considérable & moins brillant , que celui des courtisans & des Officiers. Un marchand paresseux & oisif ruine bien-tôt ses affaires ; la perte journalière de ses biens est le prix de son indolence. Encore ne seroit-ce rien , s'il ne faisoit tort qu'à lui-même ; mais la même banqueroute qui le mène lui & sa famille à l'hôpital , y conduit trente honnêtes gens , qui ne sont malheureux que pour s'être fiés à un homme nonchalant , qui , loin de s'occuper de son commerce , & charmé de mener une vie oisive , fuyoit tout ce qui pouvoit lui donner de la peine.

Si les hommes considéroient attentivement , sage & savant Aubukibak ,

ajus exterminetur. Concil. Trident. sess. XXV. Cap. XIX.

(1) *Quicumque effuderit humanum sanguinem fundetur sanguis illius ; ad Imaginem quippe Dei factus est homo. Genes. Cap. IX.*

20 LETTRES CABALISTIQUES,
 qu'ils son nés, pour le travail, & que
 dès le commencement du Monde la Di-
 vinité leur ordonna de vivre à la sueur
 de leur front, jusqu'à ce qu'ils retour-
 nassent dans le sein de la terre dont ils
 avoient été formés (1), sans doute qu'ils
 ne penseroient point à résister à la vo-
 lonté de leur Créateur, & que réflé-
 chissant sur les maux qui sont réservés
 à ceux qui lui auront désobéi, ils di-
 roient : *Quelle raison avons-nous de nous
 exempter d'une loi si générale ? Est-ce
 parce que nous sommes nobles, riches,
 puissans, jeunes, vieux ? Mais Dieu
 n'a excepté personne ; ainsi rien ne pourra
 nous excuser. Ou fuyons l'oïiveté, ou ré-
 solvons-nous à être traités comme des
 rebelles.* Malheureusement pour le ge-
 re humain, bien des gens ne raison-
 nent point de cette manière, parce que
 bien des gens ne font aucune attention
 sur le but qu'ils doivent se proposer sur
 la terre, & sur le sujet pour lequel Dieu
 les y a mis.

Quant à moi, sage & savant Abuki-
 bak, je t'avouerai que j'ai été assez heu-
 reux pour être convaincu de bonne heu-
 re de la nécessité de fuir l'oïiveté. *Si
 les hommes, disois-je, sont obligés à tra-*

(1) In sudore vultus tui vesceris pane, donec re-
 tatis in terram de qua sumptus es Genes. Cap. III.

L E T T R E C I X. 21

vailler pendant toute leur vie , si la Divinité leur a imposé cette loi , sans doute elle regarde encore plus le tems de la jeunesse que celui de la vieillesse , puisque c'est dans les premières années de la vie qu'il faut songer à acquérir les connoissances qui doivent nous servir dans un âge plus avancé. L'oisiveté , comme mere de tous les vices , l'est aussi de l'ignorance & de la présomption. Ces trois défauts se trouvent ordinairement ensemble , parce que l'un amene l'autre nécessairement. Un homme qui craint de s'appliquer , qui fuit le travail , croit aisément qu'il est assez savant ; son amour propre & sa vanité concourent d'un commun accord avec sa paresse à lui faire rejeter & mépriser tout ce qui pourroit lui donner quelque peine à apprendre. Si l'on s'abandonne donc dans sa jeunesse aux charmes trompeurs d'une vie oisive , il est impossible de réparer dans la suite le tems perdu , soit parce qu'il ne revient plus , soit parce que les mauvaises habitudes qu'on a prises , ne peuvent plus être détruites.

Je te salue , sage & savant Abukibak. Porte-toi bien , & sois assuré que je suivrai toujours l'oisiveté.



24 LETTRES CABALISTIQUES ,

tems d'ignorance & de superstition ; où les Parlemens reconnoissoient des enchanteurs , ils les faisoient brûler également.

Le sage & illustre M. de Thou raconte qu'un nommé Belmont , qui fut condamné à la mort par le Parlement de Paris , distingua avec beaucoup de soin son art de celui des forciers.

» Il prétendoit , dit ce grand Historien ,
» que la science qu'il avoit étudiée ,
» avoit quelque chose de divin ; qu'elle
» avoit été inventée pour le bonheur ,
» & non pour le malheur des hommes ;
» qu'elle n'avoit rien de commun avec
» les maléfices dont usent les scélérats ,
» qu'on appelle communément forciers ;
» que ces misérables , étant plongés
» dans une ignorance crasse , n'opé-
» roient des prodiges que par le se-
» cours des malins Esprits , des venins ,
» & des fascinations criminelles : au lieu
» que les magiciens ordonnent aux Dé-
» mons , & que par la connoissance
» qu'ils acquierent des secrets de la
» Nature , inconnus au général des
» hommes , ils prévoient l'avenir , ils
» annoncent les maux , ils éloignent &
» préviennent les dangers , ils font re-
» trouver les choses perdues , ils trans-
» portent les corps avec un vîteste in-
» croyable d'un endroit dans un autre ,
» ils

» ils préviennent les brouilleries & les
 » divisions, ils entretiennent l'union en-
 » tre la femme & le mari, le pere & le
 » fils, ils apprennent quels sont les amis
 » qu'on doit choisir; & ils font tout ce-
 » la par le moyen des Esprits aériens,
 » dont l'essence ne leur permet que de
 » faire du bien : au lieu que celle des
 » Démons, qui instruisent & servent
 » les sorciers, les poussent sans cesse à
 » faire tout le mal possible (1). «

Il est dommage en vérité, sage &
 savant Abukibak, qu'il n'y ait pas des

(1) Magiam, quam profitebatur Bellomontius
 Dæmonum, qui Numinis divini particulæ sunt, cum
 hominibus conciliatricem artem præclaram esse
 ad beneficium inventam, non ad maleficium, quo
 Sortiarii qui vocantur, vulgo utuntur; ipsi malo-
 rum Spirituum vilia mancipia in crassam ignoran-
 tiam demersi, & veneno ac diris fascinationibus
 eorum arbitrio perniciem humano generi machi-
 nantes: cum contra Magi ipsis Dæmonibus impe-
 tent, & eorum consortio ac familiaritate arcana
 naturæ vulgo ignota, nec Libris prodita, cognosce-
 re, futura rimari, mala declinare, pericula ante-
 vertere, amissa recuperare, corpora ceterius quam
 humana ratione fieri possit, de loco in locum trans-
 ferre, dissidentes componere, patres cum filiis,
 uxores cum maritis, & amicitiam cum iis quibus
 debet, conciliare discant; denique sibi rem cum
 aëriis Spiritibus & Cælo participantibus esse, qui
 natura benefici nihil nisi juvare sciunt, cum te-
 restres & subterraneæ incolentes, qui Sortiariis im-
 perant, sine maligni, & nocere tantum noverint:
Thuanus de Vita sua, Lib. VI. pag. 1233.

16 LETTRES CABALISTIQUES,
 gens du caractère & de la nature de
 ceux dont parloit ce prétendu magi-
 cien. Non-seulement on ne devroit
 point les punir comme des forciers ,
 mais il faudroit les regarder comme les
 Apôtres , ou plutôt comme les Anges
 tutélaires du genre humain. Les Parle-
 mens qui ont fait brûler autrefois les per-
 sonnes accusés de magie , & qui au-
 jourd'hui les traitent comme des impos-
 teurs , ou comme des gens dont l'es-
 prit est altéré , auroient causé &
 causeroient un préjudice indicible à
 l'Univers entier. Loin de chercher à
 anéantir l'usage des Sciences magiques ,
 il faudroit établir des Colleges , où d'ha-
 biles négromanciens fussent nommés
 Professeurs. Le magicien Belmont ,
 dont parle M. de Thou , fit mention
 de plusieurs écoles de magie , qui , quoi-
 que cachées à cause de l'Inquisition ,
 subsistoient en Espagne (1). Les Caba-
 listes devroient une fois pour toutes ,
 convaincre les Inquisiteurs de la pureté
 & de la sainteté de leur art ; ils ren-
 droient un service considérable au Pu-
 blic, en accréditant les Colleges, & en fa-

(1) Tam præclaræ artis scholas toto terrarum
 orbe ac Professores sparsos , & adhuc in Hispania
 Toleri, Cordubæ, Granatæ, aliisque locis frequen-
 ter. *Idem*, *ibid.*

vorifant par-là tous ceux qui voudroient s'appliquer à l'étude de la magie. Une raison, qu'on pourroit apporter pour justifier l'innocence de cet art auprès de tous les Ecclesiastiques Romains, c'est que Belmont affûra qu'il y avoit autrefois en Allemagne, avant que Luther eût formé ses hérésies, des Académies de magie très-célèbres; mais que les erreurs de cet hérésiarque avoient nuï considérablement à ces utiles établissemens (1)? Je ne doute pas, sage & savant Abukibak, que les Inquisiteurs, toujours occupés à trouver de nouvelles choses qui peuvent démontrer la noirceur des sentimens de Luther, ne se sentissent disposés à déclarer la magie un art innocent & utile, s'ils la croyoient capable d'augmenter l'honneur qu'ils voudroient inspirer pour la mémoire du Docteur Allemand. Je métonne que quelques-uns de ces misérables, que l'on tourmente dans les prisons du S. Office, ne se soient pas encore avisés de se servir de l'expédient d'opposer la malice de Luther à la bonté de la magie. Cet hérétique a écrit contre tout ce qu'il y a de plus respec-

(1) Fuisse olim in Germania celeberrimas (scholas,) sed magna ex parte defecisse, postquam Lutherus, seminato hæresis suæ fermento, tot sectatores habere coepit. *Idem, ibid. pag. 1234.*

28 LETTRES CABALISTIQUES ,

table, il a décrit les Scapulaires , les Indulgences , l'Eau-benite , le Prépuce de S. Nicodeme , le Tibia de S. Julien, &c. Or , puisqu'il est cause que l'étude de la magie est entièrement tombée en Allemagne , il falloit que cette étude fût bonne , cette hérésie ayant tâché de renverser & de détruire tout ce qu'il y avoit de bon & de louable. L'argument paroîtroit convainquant aux Réverends Peres Inquisiteurs , ou je suis bien trompé.

C'est assez plaisanter , sage & savant Abukibak. , & plutôt au Ciel que ceux qui s'infatuent des Sciences magiques , rencontraient dans tous les pays des Juges aussi sensés & aussi pitoyables que le sont en France les Parlemens ! Ils rameneroient peu-à-peu la raison , & feroient disparoître le mensonge , la fourbe , l'illusion & le fanatisme ; mais dans bien des endroits les Tribunaux de justice , soit Ecclésiastiques , soit Laïques , sont intéressés à établir la croyance de la réalité de la magie , par le profit qu'elle leur apporte. Les Inquisiteurs se saisissent des biens de ceux qu'ils font brûler comme sorciers , & dans certains Etats les Juges séculiers font la même chose. *Nous savons , dit un excellent Auteur , qu'aux pays tels que la Lorraine , où les Seigneurs*

des fiefs confisquoient le corps & les biens de ceux qui étoient condamnés pour sor-tilege , on y en voyoit plus , il n'y a guer-res , qu'en tout le reste de l'Europe (1).

Tu diras peut-être , sage & savant Abukibak , que s'il étoit vrai que ceux qu'on condamne comme sorciers & magiciens , ne le fussent pas , ils n'a-voueroient point une chose qui doit leur coûter la vie. Je répondrai à cela qu'on a brûlé nombre de gens qui ont nié constamment d'avoir eu aucune connoissance de la magie ; & que par-mi les victimes infortunées de la superstition & de l'ignorance , les plus illustres & les plus distinguées ont protesté , même au milieu des supplices , qu'elles étoient innocentes du crime qu'on leur imputoit. La fameuse Pucelle d'Or-léans , brûlée à Rouen par les Anglois comme une infâme sorciere , condam-née comme telle non-seulement par plu-sieurs Evêques , mais même par l'Uni-versité de Paris , réclama jusques sur le bucher de l'injustice qu'on lui faisoit. Grandier , ce fameux Curé de Loudun , soutint au milieu des flammes son inno-cence. Nous avons vû de nos jours le

(1) *Oeuvres de la Mothe-le-Vayer* , Tom. I.
pag. 140.

30 LETTRES CABALISTIQUES ,
Jésuite Girard accusé de magie , &
condamné comme sorcier par douze
Juges. Il est vrai qu'il fut absous par
douze autres du même crime ; mais
une voix de plus faisoit punir pour ma-
gicien , un homme qui ne l'étoit pas plus
que moi.

Il faut donc ôter du nombre , des
enchanteurs que le peuple a regardés
comme tels , uniquement parce qu'ils
avoient été immolés à la haine de leurs
ennemis. La Pucelle d'Orléans le fut à
celle des Anglois , Grandier à celle du
Cardinal de Richelieu , & le Jésuite
Girard pensa l'être à celle des Janséni-
stes. Si nous examinions les autres mal-
heureux qu'on a fait périr pour avoir
exercé la magie , & qui ont nié ce fait ,
nous trouverions que leur perte a été
occasionnée par quelque raison secrète ,
fort approchante de celles qui avoient
fait le malheur des infortunes dont nous
venons de parler.

Il reste encore la ressource aux par-
tisans de la réalité de la magie de recou-
rir à l'aveu qu'ont fait plusieurs person-
nes , qui ont avoué aux Juges qui les
ont condamnées , qu'elles étoient véri-
tablement coupables du crime dont on
les accusoit ; mais cette objection est
très-aisée à détruire. Il est facile de

prouver , & de prouver évidemment que les gens qui se font dit sorciers ou magiciens , ont été les dupes de leur imagination échauffée , & se sont laissés séduire par quelques imposteurs , ou bien ont ajouté foi aux songes de certaines personnes , aussi visionnaires qu'ils l'étoient eux-mêmes. » Il s'est trouvé , » dit l'Auteur que j'ai déjà cité , des » hommes , convaincus par leur propre » confession d'avoir été au sabbat , dont » ils étoient néanmoins très-innocens : » Acosta remarque dans son *Histoire* » des *Indes Occidentales* qu'il y avoit » des Prêtres dans la ville de Mexico , » qui se vantoient de conférer souvent » avec leurs Dieux ; mais que ce n'étoit » jamais qu'après s'être frottés d'un cer- » tain onguent abominable qu'il décrit , » & qui étoit si infect , qu'alors même » les bêtes les fuyoient. Il avoit avec » cela cette faculté de les rendre sans » peur , de leur inspirer une cruauté » extrême , & vraisemblablement de » leur donner ces visions de leurs faux » Dieux , qu'ils disoient après avoir en- » tretenus fort familièrement (1). «
Voilà , sage & savant Abukibak , l'o-

(1) *Oeuvres de la Mothe-le-Fayeur* , Tom. I.
pag. 140.

32 LETTRES CABALISTIQUES,
 riginal, ou, si l'on aime mieux, la copie parfaite de nos prétendus forciers. S. Augustin, dans son excellent Livre de la *Cité de Dieu*, nous donne une preuve convainquante que toutes les personnes qui se figurent d'être transformées en bêtes, d'aller au Sabbat, de converser avec les Démons, ne sont que des misérables qui troublent leur raison par quelque drogue qui leur aliène le jugement pendant quelques heures. C'est ainsi que le pere de Præstantius (1), ayant mangé d'un fromage où l'on avoit mis d'un certain onguent, se figura d'avoir été changé en cheval, quoiqu'on eût vû que son corps avoit toujours resté sur son lit (2). En vérité

(1) Quidam, nomine Præstantius, patri suo contigisse indicabat, ut venenum illud per caseum in domo suasumeret, & jaceret in lecto suo quasi dormiens, qui tamen nullo modo poterat excitari. Post aliquot autem dies eum velut evigilasse dicebat, & quasi somnia narrasse quæ passus est, caballum se scilicet factum, annonam inter alia jumenta bajulasse militibus, quæ dicitur retica, quoniam ad retias deportatur, quod ita, ut narravit, factum fuisse compertum est quæ tamen ei sua somnia videbantur. S. August. de Civit. Dei, Lib. XVIII. Cap. XVIII. Tom. VII. pag. 501. Edit. Paris. Bened. S. Mauri.

(2) Voyez dans la dix-neuvieme Lettre Juive une aventure (arrivée à un sorcier que Gassendi desabusa de

L E T T R E C X. 37

sage & savant Abukibak , il faut bien avoir de la complaisance pour croire que Dieu permette qu'un misérable sorcier renverse toutes les loix de la Nature , & opere lui seul plus de prodiges que les plus grands Prophetes & les Saints.

Je te salue. Porte-toi bien , & pardonne-moi ma sincérité.

(son erreur) fort semblable à celle de Prestantius.

L E T T R E C X I.

Astaroth , au Cabaliste Abukibak.

J E ne fais , sage & savant Abukibak , si ma derniere Lettre aura pû te plaire , & si la dispute dont je t'instruisis , t'aura paru divertissante. Il en est survenu une entre deux mauvais Auteurs qui sont arrivés ici depuis peu de jours ; elle m'a paru singuliere , & j'ai cru devoir t'en instruire.

34 LETTRES CABALISTIQUES,

Dialogue entre les Aventuriers *PASSERANO & LA HODE.*

PASSERANO.

Vous auriez fort bien fait, avant de venir dans ce séjour, de désavouer tous les mensonges, toutes les calomnies & toutes les invectives, dont vous avez rempli le III. Volume de la *Continuation de l'excellente Histoire de Rapin-Thoyras*. Je ne doute pas que si vous aviez reconnu votre faute, & que vous l'eussiez avouée publiquement, on ne vous eût placé aux Enfers dans un endroit moins désagréable ; mais étant mort sans condamner ce misérable libelle auquel vous avez eu tant de part, c'est avec beaucoup de raison qu'on vous a logé à côté de Maimbourg & de Caraffe.

LA HODE.

Vous ne devriez pas me reprocher la place que j'occupe ici, puisque la vôtre n'est gueres meilleure ; & si dans les Enfers la justice étoit bonne & exacte, vous devriez être cent fois plus mal que moi ; mais la justice de ce pays est une véritable justice à la Dia-

ble. N'est-il pas honteux que vous , qui avez écrit des Ouvrages si infâmes , si impies , & en même-tems si mauvais , soyez cependant ici beaucoup moins désagréablement que moi ?

P A S S E R A N O.

Si vous aviez imité mon exemple , vous eussiez obtenu la même grace. En mourant , je reconnus mes erreurs , je les défavouai , je priai un sage & habile Ministre , entre les mains de qui je rendis les derniers soupirs , d'instruire tout l'Univers de mon repentir , & d'ôter par-là aux libertins & aux impies la foible ressource de dire qu'il y a des gens qui sont fermement persuadés de l'inutilité de la Religion. Il est vrai que ma conversion tardive , & reculée jusqu'au dernier moment de ma vie , n'a pû me garantir d'être puni ; mais les peines qui m'étoient réservées , ont été diminuées. On a jugé en arrivant ici , que mon châtement ne devoit regarder que le mal que mes Ouvrages avoient déjà fait avant ma mort ; car pour celui qu'ils pourroient faire , je m'y suis opposé autant que j'ai pû. D'ailleurs , je vous dirai naturellement que mes Ouvrages n'ont causé aucun préjudice à la Religion : ils étoient si

36 LETTRES CABALISTIQUES,
mauvais & si mal écrits, que ceux qui
les lisoient, les condamnoient avec mé-
pris, ou s'endormoient dès qu'ils en
avoient lû les premières pages. Je me
félicite fort d'avoir été dans le Monde
un très-mauvais Auteur, & je serois
fort fâché que mes Livres eussent été
plus goûtés; j'en serois puni aujourd'hui
plus sévèrement.

L A H O D E.

Si les Auteurs ne doivent souffrir
dans ce Monde-ci qu'à proportion du
mal que leurs Ouvrages ont pû faire
par la maniere séduisante & ingénieuse
avec laquelle ils y avoient renfermé le
poison & le mensonge qu'ils offroient
à leurs Lecteurs, je doute si justice
m'étoit rendue, qu'il dût y avoir dans
l'Enfer un Ecrivain moins puni que
moi. La *Continuation de l'Histoire de
Rapin-Thoyras* a été généralement mé-
prisée, & aujourd'hui elle est absolu-
ment décriée. Ainsi, les injures & les
calomnies qui s'y trouvent contre les
plus illustres personnages que l'Angle-
terre ait produits dans ces derniers
tems, ne peuvent nuire en aucune ma-
niere à la mémoire de ces grands hom-
mes. D'ailleurs, vous faites un peu
trop valoir votre dernier désaveu; &

Il n'y a que cette seule circonstance qui vous ait fait traiter ici bas beaucoup plus avantageusement que moi , vous devez plus vous louer de la fortune , que de votre sagesse & de votre repentir tardif. Car enfin , vos Ouvrages étoient si pitoyables, qu'ils ne valoient pas qu'on prit la peine de vous les faire condamner. Ils n'en auroient pas moins été méprisés , vous en convenez vous-même. Cependant les gens qui vous assisterent à l'heure de la mort , crurent que cela pourroit être utile au Public , & ils obtinrent de vous en mourant , un dé-faveu , contre lequel vous auriez pris des lettres de rescision , si vous aviez recouvré la santé. On fait que dans toutes les maladies que vous aviez , vous deveniez bon Chrétien , & que dès que vous vous portiez bien , vous retourniez à vos premiers principes. Vous étiez dans le cas de ceux que Boileau accuse d'attendre pour croire en Dieu , que la fièvre les presse.

P A S S E R A N O.

Il vous convient bien en vérité de m'accuser d'irréligion ; avez-vous donc oublié la conduite que vous avez tenue dans le Monde ? Non sans doute ; mais vous pensez qu'elle m'est incont-

18 LETTRES CABALISTIQUES,

nue. Hé bien, apprenez que je fais parfaitement vos aventures; je vous en rappellerai quelques-unes des principales. Vous souvient-il qu'après être sorti de chez les Jésuites, vous obtintes un bénéfice assez considérable pour pouvoir vivre honnêtement. Au lieu de profiter sagement de votre fortune, vous vous livrâtes à la débauche, & vous vous endettâtes considérablement. Persécuté par vos créanciers, & ne trouvant plus le moyen d'en faire des nouveaux, vous allâtes chez Volt. **. Vous aviez fait connoissance depuis quelque tems avec cette illustre Poëte, qui avoit assez d'attention pour vous, *Mon ami*, lui dites-vous en entrant dans sa chambre, *je viens prendre congé de vous; je vais me tuer, la chose est résolue.* Volt. ** surpris d'un pareil discours, voulut savoir la cause de vos chagrins; il découvrit bien-tôt qu'elle venoit du défaut d'espèces. *Mon cher enfant*, vous dit-il, *est-ce que trente pistoles pourroient vous empêcher de vous tuer?* Vous parûtes insensible à cette première offre, *Non, non*, dites-vous: *il faut que je meure. Vixre pour cent écus!* Vous vous moquez. Hé bien, repartit Volt. ** pour deux cens, pourrez-vous vous résoudre à faire quelque chose? Pour deux cens, répliquâtes-vous, *cela est un peu plus rai-*

LETTRE CXI. 39

raisonnable . . . , mais non , il faut que je me tue. J'ai pris mon parti , rien ne peut m'obliger à changer. N'allez pas si vite , repartit le charitable Poëte. Quand on est mort , c'est pour long-tems. Croyez-moi , vivez , & vivez pour cent pistoles. A ces mots , vous parûtes beaucoup plus tranquille. Puisque vous le voulez , dites-vous d'un ton doux & benin , je vivrai donc pour mille francs. Je vais , répondit Volt.** , vous les compter dans le moment ; mais puisque vous pouvez me les rendre sans vous incommoder , il n'est pas juste que je ne repaire jamais mon argent. Faites-moi un billet , par lequel vous me céderez pendant cinq années deux cens livres à prendre chaque été sur les revenus de votre bien-ficé. Vous ne balançâtes pas un instant à donner l'assurance qu'on vous demandoit , vous reçûtes l'argent , & trois jours après , vous vendîtes en secret votre bien-ficé. J'appelle vendre , vous le résignâtes pour deux mille livres. Avec cette somme , & celle que Volt.** vous avoit prêtée , vous décampâtes sans trompette , accompagné d'un Lieutenant aux Gardes , qui avoit vendu son emploi depuis peu de tems ; & vous allâtes tous les deux à Constantinople trouver le Comte de Bonne-

40 LETTRES CABALISTIQUES,
val (1), & vous faire Turc, ainsi que
lui. Cependant, comme la vie de Mu-
sulman vous ennuya, vous quittâtes
l'Asie pour retourner en Europe avec
un prépuce de moins. Votre aventure
avoit trop fait de bruit en France pour
que vous osassiez y revenir, vous dé-
barquâtes en Hollande : fort embarras-
sé de votre personne, vous fîtes confi-
dence à deux Aventuriers qui travail-
loient à la *Continuation de Rapin-Thoy-
ras*, que vous aviez été Jésuite ; mais
vous vous gardâtes bien de leur parler
de la Ciconcision. Ces historiens subal-
ternes vous associerent à leur travail,
& pour une somme très-modique vous
firent faire le tiers d'un Ouvrage qu'ils
s'attribuoient en entier. Il est vrai que
ce que vous faisiez ne valoit pas mieux
que ce qu'ils faisoient ; ainsi, cette
Histoire est parfaitement uniforme,
c'est-à-dire parfaitement mauvaise. Elle
l'est cependant encore moins qu'une
certaine misérable rhapsodie, à laquelle
vous avez donné le titre d'*Histoire de
Louis XIV.* & dans laquelle il y a, dit-
on, des impertinences & des bevûes si

(1) De-là les prétendus *Mémoires du Comte de
Bonneval*, fagotés ensuite à la Haye par la *Hode*,
& pris pour bons & réels par une infinité d'idiots.
énormes,

L E T T R E C X I. 41

énormes, qu'on prétend que votre Livre se vendra par curiosité, à force d'être mauvais & ridicule. Je ne saurois pourtant croire qu'il y ait dans cet Ouvrage des sottises aussi grandes que celles que vous aviez mises dans un autre, où vous assurez gravement que le Doge de Venise, accompagné de quelques Sénateurs, a été obligé de venir à Paris. Quelle idée peut-on avoir d'un homme qui dit une pareille sottise, & qui se mêle d'écrire l'Histoire ? Ajoutez à cela le système du Père Hardouin, aussi fou que vous étiez ignorant, que vous avez adopté aveuglément & sans le connoître, dans ce dernier Ouvrage ; & vous verrez si tant d'impertinences, jointes à vos débauches, ne méritent pas le châtimement que vous essayez.

L A H O D E.

Quelque débauché & libertin que j'aye été, mes crimes & mes folies sont bien au-dessous des vôtres. Je n'ai pas, ainsi que vous, horriblement maltraité deux femmes, encore toutes deux vivantes, après leur avoir mangé tout leur bien. J'ai vendu un bénéfice, il est vrai, & je me suis fait circoncire ; mais vous non content de renoncer au Christianisme, vous avez fait ce que vous

42 LETTRES CABALISTIQUES,

avez pû pour le détruire dans votre patrie : & votre Prince, voulant prévenir les maux que vos opinions dangereuses pouvoient causer, a été obligé de vous faire condamner à la mort. La sentence qu'on rendit contre vous, a été exécutée par défaut ; & si vous n'eussiez pris la fuite, vous auriez péri sur un échaffaut. Je sais que pour vous excuser, vous alleguez la haine des Prêtres & des Ecclésiastiques. Vous trouveriez bien des Juges indulgens, si c'étoit-là la seule cause de votre malheur ; car depuis long-tems dans toutes les différentes Communions du Cristianisme, les gens sensés reconnoissent que l'ambition, l'envie de dominer, & la passion de nuire à ses ennemis, sont des vices nés dans l'ame des trois quarts des Ecclésiastiques. Mais quant à vous, vous avez donné aux Prêtres un juste sujet de vous persécuter ; vous attaquez la Religion avec l'audace la plus effrontée. Peut-on rien voir de plus affreux, & en même tems rien de plus plat & de plus fade, que votre *Parallele de Licurgo. & de Nazareno* ?

P A S S E R A N O.

Ce Livre, quelque condamnable qu'il soit, m'a moins attiré la haine des Ecclésiastiques, que le *Sermon* du prétendu *Quaker Elwall*, & la *Religion Muhamédane*, comparée à la *Payenne* du prétendu *Ali-Elbn-Omar*. Ces deux pieces firent également crier contre moi, & les Théologiens Catholiques, & les Théologiens Réformés. Cependant la Religion étoit beaucoup plus ménagée dans celle-ci, que dans le *Parallele de Licurgos & de Nazarenos*, contre lequel personne ne dit rien.

L A H O D E.

La raison de cela est fort claire. Dans le *Parallele* vous vous attaquiez à Dieu, & dans le *Sermon*, aux gens d'Eglise. On peut vous appliquer le bon mot de M. le Prince au sujet du *Tartuffe*. Cette piece fit beaucoup crier les Ecclésiastiques ; ils firent ce qu'ils purent pour la faire défendre, & ne dirent pas un seul mot contre une autre Comédie, intitulée *Arlequin Hermite*, remplie d'impiété. Le Roi, ayant vû jouer cette piece, dit qu'il s'étonnoit qu'on condamnât le *Tartuffe*, & qu'on gardât le

44 LETTRES CABALISTIQUES,

silence sur la farce Italienne. *Sire*, re-
pliqua M. le Prince, *Arlequin ne joue*
que le Ciel, & Tartuffe démasque les dé-
vots & les hypocrites. Voilà d'où vient
votre *Sermon*, quoique très-condamna-
ble, a plus fait de bruit que votre *Pa-*
rallele; mais l'un & l'autre sont égale-
ment mauvais: & comme réellement
vous n'aviez point de Religion, il vous
étoit impossible de parler des défauts
des Ecclésiastiques, sans vouloir vous
en servir contre le Christianisme; ce qui
est absurde. La Religion n'ayant rien de
commun avec les vices de quelques par-
ticuliers, vous auriez dû distinguer la
pureté de l'Autel des souillures des Prê-
tres; mais ayant agi autrement vous
avez donné un juste sujet aux Ecclésiasti-
ques de se déchaîner contre vous, & de
couvrir à leur ordinaire leur haine du
prétexte de la Religion.

Je te salue, sage & savant Abukibak,
en *Belzébut*, & par *Belzébut*, & je
souhaite que le récit de cette dispute
puisse te divertir.



LETTRE CXII.

Ben Kiber , *au sage & savant* Abukibak.

JE t'ai souvent écrit , sage & savant Abukibak , avec la liberté d'un Philosophe ce que je pensois sur l'existence des Silphes & des Ondins ; j'userai aujourd'hui du même privilege , en te communiquant ce que je pense sur la Magie & sur le pouvoir des Démons.

Je suis fermement persuadé que la Magie n'est qu'une fourberie , conduite habilement par des imposteurs qui abusent de la crédulité & de l'ignorance des hommes. Je crois également que les Diables n'ont aucun pouvoir dans le monde , & que la folie de connoître l'avenir , & le penchant que le peuple a naturellement au fanatisme , sont les sources d'où nous sont venues toutes les fables qu'on nous a débitées sur les Magiciens anciens , & qu'on nous raconte journellement sur ceux qu'on prétend vivre dans ces derniers tems.

La passion outrée que les anciens avoient d'acquérir des connoissances

46 LETTRES CABALISTIQUES,
sans bornes, & de produire des effets
merveilleux, leur inspira un violent
amour pour l'art de la divination. Ils se
figurerent d'abord que la Nature avoit
écrit dans les astres les événemens fu-
turs; de-là vint l'Astrologie judiciaire :
la même cause produisit l'usage de con-
sultier les entrailles des victimes; d'exa-
miner le vol des oiseaux. Ces supersti-
tions, regardées comme des connois-
sances rares, furent bien-tôt changées
en cérémonies religieuses; les Prêtres
les adopterent. Voyant qu'elles aug-
mentoient le respect qu'on avoit pour
eux, ils furent profiter habilement des
sotises du peuple, qui bien-tôt chercha
à s'attirer la protection des bons esprits,
& à fléchir le courroux des mauvais.
Il bâtit des Temples, il institua des fêtes,
il établit des fondations considérables
pour les Prêtres, qui s'appercevant
combien il leur étoit utile de fomenter
la superstition du peuple, inventerent
bien-tôt les manieres différentes de ren-
dre les oracles. On vit des femmes,
qu'ils avoient associées à leurs impostu-
res, entrer dans une fureur feinte, &
par des réponses ambiguës duper ceux
qui les consultoient. On inventa les tre-
pieds, on fabriqua les grotes, d'où
sortoient les prétendues exhalaisons di-
vines, on associa enfin les Esprits cé-

lestes & infernaux à toutes ces fourberies , quoiqu'ils n'y eussent aucune part.

Peu à peu , sage & savant Abukibak , on s'accoutuma à croire que tous ces sortilèges avoient été pratiqués dans tous les tems. On donna le titre de Magicien à ceux qui avoient établi les premières cérémonies religieuses ; l'on ne fit point attention que ce n'étoit qu'après plusieurs années que la superstition avoit érigé en Magie ce qui n'étoit autrefois regardé que comme des connoissances naturelles , mais rares , & qui n'étoient le partage que de certains Savans.

Il resta dans ces tems d'aveuglement quelques personnes sages & éclairées , qui ne donnerent point dans les erreurs populaires au milieu de cette Grece , si superstitieuses. Les Démocrites , les Epicures , les Diogenes se moquerent du pouvoir de la Magie , & notre siècle , qui n'est ni moins fanatique , ni moins prévenu en faveur des Magiciens , que celui de ces Philosophes , a produit cependant plusieurs grands hommes qui ont pensé aussi sensément qu'eux. Non seulement ils se sont moqués des forciers & des histoires qu'on en racontoit ; mais ils ont soutenu qu'il étoit faux que ceux qu'on avoit regardés dans

48 LETTRES CABALISTIQUES,
tous les tems comme de fameux en-
chanteurs , eussent jamais eu aucun
commerce avec les Démon. Ils ont
montré que ces prétendus Magiciens
n'avoient été coupables d'autre crime
que d'avoir suivi, ou établi quelques
cérémonies superstitieuses , ainsi qu'ils
s'en trouve dans toutes les Religions.
L'illustre & savant Monsieur de Beau-
fobre n'a pas craint de justifier celui que
le commun des hommes regarde comme
le pere & l'inventeur de la Magie.

» Jene prétends pas , dit-il, (1) que
» Zoroastre & les Mages n'aient eu des
» cérémonies superstitieuses , qu'ils re-
» gardoient comme un culte agréable à
» la Divinité , ou comme un moyen de
» concilier aux hommes la faveur &
» l'affection des Puissances célestes. On
» dit , par exemple , que *Julien* le Phi-
» losophe , & pere de celui qui fut sur-
» nommé le *Theurge* , avoit composé
» un Livre touchant le *Kyphi*. C'est un
» parfum dont les Caldéens & les Eryp-
» tiens se servoient dans leurs initiations,
» & dont *Plutarque* nous a donné la
» description à la fin de son Traité d'*I-*
» *sis* & d'*Osiris*. Des superstitieux s'i-
» maginoient que ce parfum étoit un

(1) Hist. Critiq. de Manichée & du Manichéisme , par M. de Beaufobre. Tom. I. pag. 322.

» excellent

» excellent préservatif contre la puissance des Démons, & qu'il conféroit à l'ame une vertu surnaturelle. Ce n'est point Magie, c'est superstition, & la superstition ne se glisse-t-elle pas dans presque toutes les Religions ? Les Chrétiens eux-mêmes n'ont-ils pas eu la foiblesse d'attribuer à des cérémonies & à certaines compositions une espece de vertu divine ? Un Savant moderne a dit avec beaucoup de vraisemblance que le *Myron* des Grecs, ou le *Chrême* des Latins n'est qu'une imitation du *Kyphi* des Caldéens & des Egyptiens. Les cérémonies deviennent odieuses & criminelles, lorsqu'on y invoque les Démons, & qu'elles font partie de leur culte ; mais on ne prouvera jamais, par des témoignages certains, que ni *Zoroastre* ni les Mages invoquassent les mauvais Esprits, pour lesquels ils n'avoient pas moins d'horreur que nous. »

Si l'on examine, sage & savant *Abukibak*, avec quelque attention tout ce qu'on a écrit des anciens Magiciens, on s'appercevra qu'ils n'ont fait qu'établir, ainsi que *Zoroastre*, un culte superstitieux, ou que tout ce qu'on prétend qu'ils ont opéré de miraculeux, a pû se faire par le seul secours des forces des

50 LETTRES CABALISTIQUES ,
la nature, & n'a rien qui soit au-dessus du
cours ordinaire des choses. Si par hazard
on a peine à comprendre comment quel-
ques-unes de leurs actions ont été opé-
rées , c'est qu'on ne conçoit pas jus-
qu'où ils ont porté la fourbe ou l'a-
dresse. Il n'est pas étonnant que des gens
qui s'exerçoient toute leur vie dans un
art , y ayent acquis plus de connoissance
que d'autres hommes qui ne s'y appli-
quent qu'en passant.

» (1) L'on peut par des voyes natu-
» relles faire produire des fruits mûrs
» avant leur saison , & même des infec-
» tes ; seulement , parce qu'on fait sup-
» pléer le défaut du tems par des
» moyens naturels inconnus aux autres
» hommes , comme on l'éprouve ,
» quoique dans un moindre degré de
» perfection , parmi les Jardiniers ,
» dont chacun tâche à l'envi d'être le
» premier à livrer des fruits nouveaux ,
» en aidant la nature par l'art , sans se
» servir pourtant d'autres moyens que
» de ceux de la nature même. La diffe-
» rence consiste seulement en ceci ,
» qu'un Mage qui se donne tout entier
» à cette occupation , pénètre bien plus

(1) Le Monde enchanté , ou Examen des com-
muns sentimens touchant les Esprits , leur nature ,
leur pouvoir , leur administration & leurs opéra-
tions &c. par Baltaſar Bekker , &c. Tom. I. Liv. I.
Cap. IV. pag. 49.

LETTRE CXII. 51

» avant dans la connoissance du pou-
» voir de la nature , que les gens du
» commun , & que les Savans même ,
» qui ne se mettent pas si fort en peine
» de l'approfondir. «

Ce qui prouve évidemment la fausseté des pactes entre les hommes & les Démons , & qui découvre le ridicule de la Magie , c'est que tous les grands Physiciens , qui savoient jusqu'où pouvoient aller les forces de la nature , ou du moins qui en connoissoient les effets autant qu'il est possible de les connoître à des simples mortels , ont assuré qu'il étoit faux qu'il y ait jamais eu de véritables Magiciens. Lorsqu'ils ont approfondi les choses miraculeuses qu'on leur a vû faire , ils ont découvert les secrets naturels dont-ils se servoient. Les premiers qui prédirent les éclipses , passèrent pour des hommes extraordinaires ; aujourd'hui , graces à la Physique , leur science est devenue commune. Les Chymistes qui composèrent des phosphores , qui trouverent plusieurs autres choses très-curieuses , furent d'abord regardés ainsi que des sorciers ; actuellement leurs secrets n'étonnent plus que le vulgaire. Les habiles machinistes furent même regardés comme des Magiciens. Albert le Grand a été mis au nombre des enchanteurs ,

52 LETTRES CABALISTIQUES,

parce qu'il avoit fait une tête , qui par le moyen d'un grand nombre de ressorts articuloit certains mots.

Les Sciences ont dissipé un peu les préjugés & les préventions populaires. La croyance aux forciers , aux démonsiaques, &c. est aujourd'hui moins commune qu'elle ne le fut autrefois ; mais il n'y a que les gens de Lettres qui se soient affranchis du joug de la superstition. Le peuple croupit encore dans son aveuglement , & les Prêtres qui n'ont pas moins d'intérêt à fomenter la crainte qu'on a des sortilèges , que les anciens Pontifes en avoient à en établir la croyance , trompent aujourd'hui les gens crédules , comme on le conduisit autrefois les Egyptiens , les Persans , les Grecs & les Romains , qui furent la dupe de ceux qui se vantoient de vouloir leur apprendre les ordres de la Divinité & les événemens qu'elle réservait aux mortels.

Dans toutes les Religions , sage & savant Abukibak , les Prêtres & les Théologiens ont également fait servir à leurs desseins la croyance de la Magie ; les Docteurs même les plus respectables l'ont employée pour parvenir plus aisément à leur but. Les Pères de l'Eglise , loin de songer à désabuser les hommes , trouvant que la réalité d'un

LETTRE CXIII. 53

fortileges leur fournissoit des armes pour combattre le Paganisme, ont adopté des opinions qui leurs fournissoient des armes contre leurs adversaires, & n'ont pas fait attention qu'il ne convenoit jamais d'employer le mensonge pour défendre la vérité. J'espère de te montrer dans ma première Lettre que cette faute des Peres n'a pas peu servi à perpétuer chez les Chrétiens la croyance de la Magie & des fortileges.

Je te salue, sage Abukibak, porte-toi bien.

LETTRE CXIII.

Ben Kiber, au Cabaliste Abukibak.

JE te promis dans ma dernière Lettre de montrer que les Peres de l'Eglise n'avoient pas peu contribué à établir la croyance de la Magie, & qu'ils avoient pensé qu'elle leur pouvoit être utile au soutien de la bonne cause; je vais, sage & savant Abukibak, m'acquitter de ma parole.

En établissant le pouvoir des exorcistes, les Peres en tiroient une conséquence qui paroissoit naturelle. Puisque

34 LETTRES CABALISTIQUES,

les Démons, disoient-ils , ne peuvent résister aux ordres des Prêtres & des Evêques Chrétiens , il faut donc que la Religion que ces Prêtres & ces Evêques enseignent , soit la véritable , l'enfer même ne pouvant prévaloir contre elle.

» Les Diables, disoit Lactance, (1)
 » redoutent les Justes qui honorent
 » Dieu , puisqu'étant conjurés par eux
 » en son nom , ils sortent des corps , &
 » qu'étant contraints par leurs paroles
 » comme par des coups de fouet , ils
 » reconnoissent non seulement qu'ils
 » sont des Démons ; mais ils déclarent
 » quels sont leurs noms , qui se trou-
 » vent être les mêmes sous lesquels ils
 » sont adorés dans les Temples. »

Le même Auteur se prévaut des exorcismes pour prouver l'immortalité de l'ame : il s'en sert comme d'un argument démonstratif ; & réellement il l'auroit été , si l'authenticité des sortilèges avoit été réellement constaté.
 » Si (1) Démocrite , Epicure , ou
 » Dicéarque se trouvoient auprès d'un
 » Magicien , ils n'auroient plus la hardiesse de soutenir par leurs raisons
 » que l'ame est mortelle. Qu'auroient-ils à dire , si le Magicien , en pro-

(1) Lactant. de Instit. Lib. II. § 15.

(1) Id. ibid. Lib. VII. §. 13.

LETTRE CXIII. 55

» nonçant certains vers , évoquoit les
 » ames des lieux souterrains , & les
 » faisoit apparôître & se présenter aux
 » hommes , leur parler & leur prédire
 » l'avenir ? car s'ils osoient encore s'ob-
 » stiner dans leur erreur , ils seroient
 » forcés de se rendre à des preuves si
 » réelles , & à des effets. »

La maniere dont Lactance vouloit convertir les Epicuriens , prouve assez l'intérêt que tous les premiers Peres de l'Eglise ont eu d'adopter l'opinion qui accordoit à certains hommes un pouvoir sur les Démons & en rendoit plusieurs autres esclaves de ces mêmes Démons. On dira peut-être qu'il n'est pas croyable que des personnages , aussi savans & aussi vertueux que les anciens Peres , aient pû se résoudre à adopter & à soutenir une chose dont ils n'étoient pas persuadés. Je réponds à cela qu'il est impossible que des gens , aussi éclairés que la plupart d'eux l'ont été , aient pû donner dans une erreur aussi grossiere , & l'on démêle même au travers de tout ce qu'ils ont dit , ce qu'ils en pensoient dans fond du cœur. Le même Lactance que je viens de citer , n'a pû se résoudre à établir la réalité des choses qu'on opere par la Magie ; il a avoué que c'étoient des prestiges , des mensonges & des images trom-

56 LETTRES CABALISTIQUES,

peuses ; cela suffisoit pour autoriser les conséquences qu'il vouloit tirer du pouvoir des Magiciens. S'il eût eu besoin de pousser plus loin toutes les histoires qu'on racontoit sur les sortilèges , il les auroit sans doute adoptées ; mais il s'est contenté de faire inventer aux Diables toutes les sciences auxquelles s'appliquoient les Prêtres des Payens. » Les choses (1) que les Démons , dit-il , ont inventées , sont les prédictions par les astres , par l'inspiration des victimes , & par le chant ou le cri des oiseaux. Ce sont les oracles , les enchantemens dont on use pour consulter les morts ; la Magie , *Magia* , & tout le reste des maux auxquels les hommes s'adonnent , soit ouvertement , soit en cachette : toutes lesquelles choses n'ont rien de solide , ni de véritable en elles-mêmes ; mais elles sont reçues pour telles par le crédit que leur donne la présence de leurs Auteurs , qui savent ainsi abuser de la crédulité des hommes , en affectant de leur faire paroître un pouvoir divin , quoiqu'ils ne leur en laissent pourtant revenir aucune utilité. »

Saint Augustin ne s'est pas moins fer-

(1) *Id. ibid. Lib. II. Cap. XVI.*

L E T T R E C X I I I . 57

vi utilement que Lactance , de la croyance des esprits & des sortilèges. Entre plusieurs endroits que je pourrois citer , je me contenterai d'un seul , que j'extraits de la *Cité de Dieu* (1). Il parle d'un nommé Hesperius , dans la maison duquel il revenoit des esprits , & il assure qu'après qu'un Prêtre y eut offert le Sacrifice du Corps de Christ , on n'entendit plus les esprits , & que le désordre qu'ils faisoient , cessa entièrement. Dès que les Payens convenoient du retour des ames , de l'apparition des esprits, des vexations des Démons , &c. que pouvoient-ils répondre à saint Augustin ? Il falloit qu'ils convinssent de la grandeur & de la vérité d'une Religion , dont les Ministres opéroient des miracles aussi grands. La croyance de la Magie étant donc très-tutile aux premiers Peres & à tous ceux qui eurent à combattre contre les Payens , il est très-naturel qu'ils l'aient fomentée autant qu'il leur a été possible ; & quand il seroit vrai qu'ils auroient été persuadés de sa vérité , il est visible qu'on ne pourroit en rien conclurre en

(1) Unus (ex nostris Presbyteris) obtulit ibi Sacrificium Corpus Christi ; orans quantum potuit , cessaret illa vexatio ; Deo protinus miserante ixit. *Aug. de Civit. Dei* , Lib. XII. Cap. VIII.

98. LETTRES CABALISTIQUES ,
 sa faveur. On suit aisément une opinion
 qui s'accorde avec nos idées , qui fa-
 vorise nos sentimens , qui nous fournit
 des moyens pour les défendre ; on ne
 s'avise gueres de la considérer sérieuse-
 ment. Loin de songer à examiner si l'on
 n'est point dans l'erreur , on craint de
 n'être désabusé , on chérit ordinaire-
 ment un système sur lequel on établit
 toutes les opinions particulieres qu'on
 est intéressé à défendre ; on s'y attache
 même quelquefois uniquement par pas-
 sion , ou par préjugé. Les plus grands
 hommes tombent dans ce défaut ; ainsi
 il n'est pas étonnant que bien des Peres
 de l'Eglise n'ayent pu l'éviter. *Parlez*
 (1) dit un des plus illustres génies de
 ces derniers tems , à un Cartésien , ou à
 un Peripateticien , d'une proposition qui
 ne s'accorde pas avec les principes dont il
 est préoccupé , vous trouverez qu'il songe
 moins à penetrer ce que vous lui dites ,
 qu'à imaginer des raisons pour le com-
 battre. Parlez à un homme qui ne soit
 d'aucune secte , vous le trouverez docile
 & prêt à se rendre sans chicaner. On
 éprouve à peu près la même chose quand
 on attaque un hérétique bigot , ou un de
 ceux , qui , au dire du Cardinal Pallavi-
 cini , sont plutôt non-Catholiques qu'hé-
 rétiques.

(1) *Pensées diverses sur les Comètes , &c. Tom.^e
 pag. 223.*

Nous avons des preuves certaines , sage & savant Abukibak , que les premiers Peres n'ont point été exempts de préjugés dans bien des choses , qu'ils ont adopté plusieurs erreurs avec beaucoup de chaleur. Origene a soutenu (1) que les *ames humaines avoient péché préalablement à la création du Monde , & qu'elles n'avoient été enfermées dans des corps que pour y être purgées de leurs anciennes fautes*. Cette opinion étoit une suite des principes ridicules du Pytha-

(1) Certioribus Origenes & manifestioribus sententiam hanc signavit monumentis , quæ animas ante corpora à Deo conditas , in eaque sic tamquam in ergastula demissas pro peccatis decernit , atque hæc alteri de Angelorum meritis & remunerarionibus ac pœnis superius expositæ connexa est. Naturas enim omnes ratione præditas , hoc est mentes à Deo ante Mundi opificium procreatas , liberoque instructas arbitrio fuisse putavit , quæ recte vel male agendi facultate diversis utentes modis , diversos inde vel gloriæ , vel ignominie ac pœnæ gradus fuisse consecutas , alias siquidem Angelorum adeptas esse naturam , quæ leviorum essent nozarum fontes ; quæ contra liberi arbitrii munere in deterius fuissent abusæ , in crassiora corpora , syderum puta , vel Dæmonum , vel hominum esse depressas ; sic tamen ut quocunque sint loco , proficere possint in virtute , vel contra relabi in vitia , & pro regressus sui vel progressus ratione , ad superiorum evehantur statum , vel ad inferiorem detrudantur. *Origenis in Scripturas Commentaria , &c. cui præfixit Origeniana , Pet. Huet. Tom. I. Quæst. VI. de Anima , Num. 4.*

60 LETTRES CABALISTIQUES ,
 gorisme ; la Magie venoit aussi de la
 croyance de certaines sectes Payennes.
 Il me seroit aisé de démontrer , sage &
 savant Abukibak , que toutes les er-
 reurs qu'on a reprochées aux anciens
 Peres , devoient leur origine à celles
 des Philosophes qui les avoient préce-
 dés. Tertulien (1) , Arnobe (2) cru-
 rent l'ame materielle , parce qu'ils adop-
 terent sur ce point le sentiment de ceux

(1) Si enim non haberet anima corpus , non
 caperet imago animæ imaginem corporis ; nec
 mentiretur de corporalibus membris Scriptura si
 non erant. Quid est autem illud quod ad Inferna
 transfertur post divortium corporis ? ad quod
 Christus moriendo descendit , puto ad animas Pa-
 triarcharum ? Sed quam ob rem ? si nihil anima
 sub terris : nihil enim , si non corpus ; incorpora-
 litas enim ab omni genere custodiæ liberata est ,
 immunis à pœna & fovea : per quod enim puni-
 tur & fovetur , hoc erit corpus. Reddam de isto
 plenius & oportunius. Igitur si quid tormenti sive
 solatii anima percepit in carcere seu diversorio in-
 ferorum , in igne vel in sinu Abrahæ , probata erit
 corporalitas animæ ; incorporealitas enim nihil pa-
 titur , non habens per quod pati possit : *Tertullian.*
Lib. de Anima , Cap. XIII. Tom. II. pag. 720.

(1) Aut si habet , hoc erit corpus , in quantum
 enim omne corporeale , possibile est , intentum ,
 quod possibile est , corpus est. Ecquis erit tam bru-
 tus & rerum consequentia nesciens , qui animis
 incorruptibilibus credat , aut tenebras tartareas
 posse aliquid nocere , aut igneos fluvios , aut cæ-
 nosis gurgitibus paludes , aut rotarum volubilium
 circumactus ? Quod enim contiguum non est , &

LETTRE CXIII. 61

qui soutenoient que ce qui n'étoit pas corps , n'étoit rien , & que la seule matière pouvant agir sur la matière , il falloit que les peines de l'Enfer n'eussent aucun lieu , ou que l'âme des hommes fût matérielle , un feu corporel ne pouvant agir sur une chose immatérielle.

Puisqu'il est évident que les Peres ont adopté bien des opinions erronées des anciens Philosophes , on ne doit pas hésiter à convenir qu'ils ont puisé dans la même source ce qu'ils ont dit de la Magie. Il reste encore une ressource aux partisans des sortilèges , c'est de dire que les Peres ont pu recevoir les sentimens des Philosophes , s'ils ont trouvé qu'ils étoient véritables ; c'est-là ce que nous allons examiner. J'espère de te montrer , sage Abukibak , qu'il faut nécessairement que ce que l'on a dit des anciens forciers , soit absolument faux , parce que nous découvrons avec un peu d'attention que tous les contes qu'on fait aujourd'hui , n'ont aucune réalité , quoiqu'ils soient très-ressemblans à ceux des Anciens ; & qu'on pré-

ab legibus dissolutionis amotum est , licet omnibus ambiatur flaminis torrentium fluminum , illibatum necesse est permaneat & intactum , neque ullum sensum mortiferæ passionis assumere *Arnob.* Lib. II. advets. Gentes,

62 LETTRES CABALISTIQUES,
tende en prouver l'authenticité par les
mêmes raisons ; c'est ce que je te ferai
voir évidemment dans ma première
Lettre.

Je te salue , porte-toi bien.

LETTRE CXIV.

Ben Kiber au Cabaliste Abukibak.

NOUS venons de voir , sage & sà-
vant Abukibak , que l'autorité des
anciens peres sur ce qui regarde la Ma-
gie , ne doit être de poids qu'autant
qu'on pourra prouver que les histoires
qu'ils ont rapportées , étoient verita-
bles. Il faut considérer de la même ma-
niere ce qu'ont dit les Docteurs & les
Théologiens qui sont venus après eux ;
car ils ont adopté aveuglement presque
toutes les opinions de ceux qui les
avoient précédés ; les noms augustes des
gens qu'ils suivoient , leur paroissoient
d'assez bons garans de la vérité. La mê-
me prévention regne encore aujour-
d'hui chez bien des personnes. Un Jan-
seniste ne s'avise point d'examiner d'un
œil critique les opinions de St Augus-
tin ; un Thomiste celle de St. Thomas :

L E T T R E C X I V. 63

ainsi la plupart des gens qui croient aux forciers dans ces derniers tems , n'ont d'autre raison pour autoriser leurs sentimens , que la croiance de leur maître. Une pareille conduite ne sert qu'à éterniser les erreurs , & l'on peut avancer hardiment qu'il faut être aveuglé par les préjugés , pour ne point en sentir tout le ridicule.

Examinons donc à présent , sage Abukibak , si par ce qu'on nous raconte aujourd'hui des forciers , il est vraisemblable que ce qu'on en a dit autrefois soit probable. Remontons à plus de cent ans , & rappelions les histoires qui ont fait le plus de bruit , & qui ont passé pour les plus authentiques ; elle nous inspireront plus de pitié & d'indignation que de crainte. Commençons par la fameuse possession des Religieuses de Loudun , qui fit perir le pauvre Grandier ; Curé de la même ville. Tout le monde convient aujourd'hui que le véritable démon qui possédoit ces Religieuses , étoit le desir de s'enrichir & de duper les imbécilles & les idiots. Le Cardinal de Richelieu se servit habilement de ces fourberies pour perdre un homme qu'il haïssoit mortellement : tous les gens sensés sont d'accord sur ce fait , & l'Auteur *des Causes célèbres* a imprimé à Paris avec privilege une longue & bonne

64 LETTRES CABALISTIQUES ,

apologie de l'innocence de Grandier.

Dans le tems même de cet infortuné Curé , les personnes éclairées se moquoient de toutes les grimaces des Religieuses. Un jour que Barré , fameux exorciste , & qui entroit dans le complot des prétendues possédées , en exorcisoit une des principales , il lui dit , *Adora Deum , Creatorem tuum , adores Dieu ton Créateur* , la démoniaque répondit , *adoro te , je t'adore* , parce qu'elle avoit mal retenu sa leçon , & qu'elle ne se souvint point de dire , ainsi qu'on le lui avoit appris : *Adoro te , Jesus Christe , je t'adore ô Jesus-Christ !* L'exorciste , pour excuser la faute de son écolière , lui demanda de nouveau ; *Quem adoras* , elle repliqua *Jesus-Christus* , il eut beau faire , il ne put empêcher que la Religieuse ne fit un énorme solécisme toutes les fois qu'il voulut retourner à la charge. Daniel Drouin , Assesseur à la Prévôté , homme d'esprit , ne put s'empêcher de dire tout haut : *Voilà un diable qui n'est point congru*. Il n'osa parler davantage , parce qu'il n'ignoroit pas que le Cardinal de Richelieu & Laubardon son émissaire , étoient des diables bien plus à craindre que celui dont il se moquoit. Cependant combien d'écrits n'a-t-on pas faits pour constater la vérité de la possession des Religieuses ?

Un

Un certain pere Gaufre composa un livre fort étendu , dans lequel il traita amplement cette matiere. Pourquoi ajoutera-t'on plus de foi à Tertullien , à Lactance , &c. qu'à ce Moine ? Est-ce parce qu'ils vivoient il y a plus de treize censans ? Si cela est, dans onze ou douze siècles , les mensonges de cet Auteur moderne devront donc être regardés comme des vérités. Seroit-ce parce que les Ecrivains anciens s'appelloient Tertullien, Lactance, &c. La foi qu'on doit avoir pour des Auteurs, dépend donc de l'arrangement des lettres qui forment leurs noms ? Et si l'Evêque d'Hippone dont nous avons les Ouvrages , se fût appelé Gaufre , il n'auroit dû trouver aucune croyance.

Convenons , sage & savant Abukibak , qu'il est absurde & ridicule de vouloir recevoir comme vrai dans un Ancien, ce qu'on condamne dans un Moderne ; ainsi , puisque les fables que les Peres nous débitent sur les sorciers , heurtent le sens commun, ressemblent aux contes des Fées , il ne faut pas en faire plus de cas que des histoires chimériques dont nous bercent certains Modernes. Nous nous démontrons évidemment que tout ce qu'on nous a dit sur la Magie & les Magiciens depuis deux ou trois cens ans , est évidemment faux ; ne faut-il

66 LETTRES CABALISTIQUES,
pas être bien bon & bien crédule pour
croire les autres siècles plus éclairés que
les nôtres ?

Voyons encore , sage Abukibak ,
quelques-unes de ces possessions qui ont
fait du bruit dans ces derniers tems.
L'aventure du Jésuite Girard & de la
Cadiere arrivée de nos jours , doit ser-
vir à faire ouvrir les yeux aux personnes
les plus aveuglées. Quel bruit n'a-t-on
pas fait dans toute l'Europe de la pos-
session de cette jeune fille ? Les Moines,
les Prêtres l'ont exorcisée pendant plu-
sieurs mois de suite ; ils ont certifié &
certifient encore aujourd'hui qu'elle
étoit possédée. Cependant rien n'est
aussi faux , & il falloit être bien imbé-
cille pour ne pas connoître tout le ridi-
cule de la comédie que jouoit cette fille.
Les Juges ne furent point les dupes des
prétendus sortilèges , & ceux même
qui opinèrent à faire brûler le Jésuite ,
ne se fonderent uniquement que sur ce
qu'ils prétendoient qu'il avoit séduit sa
penitente , & qu'il en avoit abusé. Le
Diable ni les conjurations n'entrèrent
pour rien dans les motifs qui détermi-
nèrent le Parlement de Provence.

J'ai vu dans un village du Languedoc,
sage Abukibak , une fille qu'on disoit
être possédée depuis plus de quinze ans.

LETTRE CXIV. 67

Tous les Curés du voisinage étoient venus exercer sur elle leur savoir-faire ; ils avoient versé inutilement plus de deux cens pots d'eau benite, & brûlé plus de mille cierge benits, le Diable se moquoit de tous les exorcismes, & les Prêtres auroient pû dire comme Crispin dans les folies amoureuses :

*Quand dans le corps d'un homme un
Demon prend séance,*

Je puis, sans me flatter, l'en tirer aisément.

*Mais dans un corps femelle, il vient bien
autrement.*

La villageoise démoniaque faisoit des choses qui paroissent réellement surnaturelles, & qui tenoient du prodige. Elle plioit son corps de vingt manieres différentes, toutes plus surprenantes les unes que les autres. Elle hurloit quelquefois comme un chien, miauloit ensuite aussi parfaitement qu'un chat. Le hazard, ou plutôt l'amour fit ce que n'avoient pû faire tous les exorcismes. Cette fille prit du goût pour un soldat, dont la compagnie étoit en quartier dans son village : d'abord ses convulsions devinrent moins fréquentes ; enfin elle avoua à son amant qu'elle

68 LETTRES CABALISTIQUES,

n'étoit point possédée , mais qu'elle avoit mis en usage toutes ces fourberies pour attraper des aumônes. Elle lui offrit , s'il vouloit l'épouser , d'acheter son congé ; le soldat y consentit , & apprit à son Capitaine de quoi il étoit question. Les deux amans disparurent un matin , & je les ai revus ensuite tous les deux dans une ville d'Alsace où ils s'étoient établis.

Le courier va partir , je réserve pour une autre Lettre ce qu'il me reste à dire sur la Magie & les possessions.

Je te salue , porte-toi bien.



L E T T R E C X V.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abukibak.*

PO U R achever de montrer tout le faux & le ridicule des contes qu'on debite journellement sur les possédés & sur les effets que le Diable faits dans les hommes dont il a pris possession , il faut examiner ce qu'on a vû exécuter de plus surprenant aux prétendus possédés , & l'on découvrira qu'ils n'ont rien fait qui n'eût pû être facilement operé par des moyens naturels. On trouvera même que des gens , qui sont bien éloignés d'être soupçonnés de possession pratiquent journellement toutes ces contorsions , & s'en sont fait une habitude, qui chez eux est presque une seconde nature. Je crois ne pouvoir mieux prouver ce que j'avance, qu'en te rapportant, sage Abukibak , les demandes proposées à l'Université de Montpellier lors de la possession des Religieuses de Loudun , & les reponses qu'y fit ce corps si respectable , & qui dans tous les tems a produit plusieurs grands hommes. Tu verras dans toutes ces questions toutes

70. LETTRES CABALISTIQUES,

les choses sur lesquelles on fonde la réalité des possessions & des obsessions ; tu en trouveras dans les réponses une solide refutation.

» *I. Question.* Si le pli , courbement
» & remuement du corps , la tête tou-
» chant quelquefois la plante des pieds
» avec autres contorsions & postures
» étranges , sont un bon signe d'obse-
» dement.

» *Réponse.* Les mimes & sauteurs font
» des mouvemens si étranges , & se
» plient & replient en tant de façons ,
» que l'on doit croire qu'il n'y a sorte
» de posture de laquelle les hommes
» & les femmes ne se puissent rendre
» capables par une sérieuse étude , ou
» un long exercice , pouvant même
» faire des extensions extraordinaires ,
» & écarquillemens de jambes , de cuif-
» ses , & autres parties du corps , à
» cause de l'extension des nerfs , mus-
» cles & tendons par longue expérience
» & habitude ; partant telles opérations
» ne se font que par la force de la Na-
» ture.

» *II. Question.* Si la vélocité du mou-
» vement de la tête par devant & par
» derrière , se portant contre le dos
» & la poitrine , est une marque in-
» faillible d'obsédement ?

» *Réponse.* Ce mouvement est si na-

L E T T R E C X V. 71

» turel , qu'il ne faut point ajouter de
 » raisons à celles qui ont été dites sur
 » le mouvement des parties du corps.

» *III. Question.* Si l'enflure subite
 » de la langue , de la gorge & du vi-
 » sage , & le subit changement de cou-
 » leur font des marques certaines d'ob-
 » sedement ?

» *Réponse.* L'élevation & agitation
 » de poitrine par interruption , sont
 » des effets de l'aspiration ou inspira-
 » tion , actions ordinaires de la respi-
 » ration , dont on ne peut inférer au-
 » cun obsedement. L'enflure de la gor-
 » ge peut proceder du souffle retenu ,
 » & celle des autres parties , des va-
 » peurs mélancholiques qu'on voit sou-
 » vent vaguer par toutes les parties
 » du corps ; d'où il s'ensuit que ce signe
 » d'obsedement n'est pas recevable.

» *IV. Question.* Si le sentiment stu-
 » pide & étourdi , ou la privation de
 » sentiment , jusques à être pincé sans
 » se plaindre , sans remuer , & même
 » sans changer de couleur , sont des
 » marques certaines d'obsedement ?

» *Réponse.* Le jeune Lacedemonien
 » qui se laissa ronger le foie par un
 » renard qu'il avoit dérobé , sans faire
 » semblant de le sentir , & ceux qui se
 » faisoient fustiger devant l'Autel de
 » Diane jusqu'à la mort , sans froncer

72 LETTRES CABALISTIQUES,

» le sourcil , montrent que la résolu-
» tion peut bien faire souffrir des pi-
» qûres d'épingles sans crier , étant
» d'ailleurs certain que dans le corps
» humain il se rencontre en quelques
» personnes de certaines petites parties
» de chair qui sont sans sentiment , quoi-
» que les autres parties qui sont à l'en-
» tour , soient sensibles ; ce qui arrive
» le plus souvent par quelque maladie
» qui a précédé : partant tel effet est
» inutile pour prouver un obsedement ?

» *V. Question.* Si l'immobilité de
» tout le corps qui arrive à de prétendues
» possédées par le commandement de
» leurs exorcistes , pendant & au mi-
» lieu de leurs plus fortes agitations ,
» est un signe physique d'un vrai obse-
» dement diabolique ?

» *Réponse.* Le mouvement des par-
» ties du corps étant volontaire , il est
» naturel aux personnes bien disposées
» de se mouvoir , ou de ne se mouvoir
» pas , selon leur volonté ; partant un
» tel effet , ou suspension de mouve-
» vement , n'est pas considérable pour
» en inferer un obsedement diabolique ,
» si en cette immobilité il n'y a pas
» privation entière de sentiment.

» *VI. Question.* Si le jappement , ou
» clameur semblable à celle d'un chien ,
» qui se fait dans la poitrine , plutôt
» que

» que dans la gorge , est une marque
» d'obsedement ?

» *Réponse.* L'industrie humaine est
» si souple à contrefaire toutes sortes
» de sons , que l'on voit tous les jours
» des personnes façonnées à exprimer
» parfaitement le son , le cri & le
» chant de toutes sortes d'animaux ,
» & à les contrefaire sans remuer les
» levres qu'imperceptiblement. Il s'en
» trouve même plusieurs qui forment
» des paroles & des voix dans l'esto-
» mach , qui semblent plutôt venir
» d'ailleurs , que de la personne qui
» les forme de la sorte ; & l'on appelle
» ces gens les Engastronimes , ou En-
» gastrilogues ; partant un tel effet est
» naturel, comme le remarque Paquier,
» au *Chapitre XXXVIII.* de ses *Recher-*
» *ches* , par l'exemple d'un certain bouf-
» fon, appelé Constantin.

» *VII. Question.* Si le regard fixe sur
» quelque objet , sans mouvoir l'œil
» d'aucun côté , est une bonne marque
» d'obsedement ?

» *Reponse.* Le mouvement de l'œil
» est volontaire , comme celui des au-
» tres parties du corps , & il est natu-
» rel de le mouvoir , ou de le tenir
» fixe ; partant il n'y a rien en cela de
» considérable.

74, LETTRES CABALISTIQUES,

» *VIII. Question.* Si les réponses
 » que de prétendues possédées font en
 » François à quelques questions qui
 » leur sont faites en Latin , sont une
 » bonne marque d'obsedement ?

» *Réponse.* Nous dirons qu'il est cer-
 » tain que d'entendre & de parler des
 » Langues que l'on n'a pas apprises ,
 » sont choses surnaturelles, & qui pour-
 » roient faire croire qu'elles se font par
 » le ministère du Diable , ou de quel-
 » que autre cause supérieure ; mais de
 » répondre à quelques questions seu-
 » lement , cela est entièrement suspect ,
 » parce qu'un long exercice , ou des
 » personnes avec lesquelles on est d'in-
 » telligence , peuvent contribuer à de
 » telles réponses ; de sorte qu'on peut
 » dire par même moyen que c'est un
 » songe de croire que les Diables en-
 » tendent les questions qui leur sont
 » faites en Latin , & qu'ils répondent
 » toujours en François , & dans le na-
 » turel langage de celui que l'on veut
 » faire passer pour possédé. D'où il s'en-
 » suit qu'un tel effet ne peut conclurre
 » la résidence d'un Démon , principale-
 » ment si les questions ne contiennent
 » pas plusieurs paroles & plusieurs dis-
 » cours,

» *IX. Question.* Si vomir les choses

» au même-état qu'on les a avalées , est
» un signe d'obsedement ?

» *Réponse.* Delrio , Bodin , & autres
» Auteurs disent que par sortilege les
» Sorciers font quelquefois vomir des
» cloux , des épingles , & autres
» choses étranges , par l'œuvre du Dia-
» ble ; ainsi dans les vrais possédés , le
» Diable peut faire le même. Mais de
» vomir les choses comme on les a ava-
» lées , cela est naturel , se trouvant
» des personnes qui ont l'estomach foi-
» ble , & qui gardent pendant plusieurs
» heures ce qu'elles ont avalé , puis le
» rendent comme elles l'ont pris , & la
» lienterie rendant les alimens par le
» fondement , comme on les a pris par
» la bouche.

» *X. Question.* Si des piqures de
» lancette sur diverses parties du corps ,
» sans qu'il en sorte de sang , sont une
» marque certaine d'obsedement ?

» *Réponse.* Quant à cela , on s'en doit
» rapporter à la disposition du tempé-
» rament mélancholique , le sang du-
» quel est si grossier , qu'il ne peut
» sortir par de si petites playes , &
» c'est par cette raison que plusieurs
» étant piqués , même en leurs veines
» & vaisseaux naturels par la lancette
» d'un Chirurgien , n'en rendent aucune

76 LETTRES CABALISTIQUES,

» goute , comme il se voit par expérience ; & partant il n'y a rien d'extraordinaire.

Te voilà amplement instruit , sage Abukibak, des sentimens des plus grands Physiciens & des Anatomistes les plus célèbres , juges à présent sans partialité entre eux & les Prêtres. Les premiers ont étudié la Nature pendant toute leur vie ; ils en ont approfondi les secrets les plus cachés , ils savent jusqu'où ses forces peuvent s'étendre , ils connoissent parfaitement les ressorts du corps humain , ils ont considéré les impressions que l'ame pouvoit recevoir par la différente construction & la situation de la machine où elle est enfermée , ils se sont appliqués à connoître les causes des sensations , ils ont examiné quelles étoient celles qui obscurcissoient la raison & troubloient l'entendement ; ils ont plus fait , ils ont trouvé des remèdes pour rétablir les désordres qui arrivoient dans le corps , & pour rendre le calme & la tranquillité à l'esprit. Certainement s'il est des personnes auxquelles on doive ajouter foi dans les choses qui concernent les prodiges qui nous paroissent arriver dans les corps humains , c'est à celles qui en ont autant de connoissance. Quelle est au con-

L E T T R E C X V. 77

traire celle que peuvent en avoir des Prêtres, qui n'étudierent jamais aucune matiere qui y eût quelque rapport ; des Moines, ou fourbes, qui savent à peine lire ; des Théologiens prévenus en faveur de certains Auteurs qui les ont précédés, & qui eux-mêmes avoient été séduits, ou par leur intérêt, ou par leur soumission à d'autres Ecrivains ?

N'est-il pas absurde, sage Abukibak, de recevoir comme authentique le témoignage d'un homme dans sa propre cause ? Or, c'est ce que font ceux qui croient toutes les fables ridicules que racontent les Moines & les Ecclésiastiques. En bannissant la croyance de la Magie, des spectres, des possédés, des revenans, on diminue le crédit, & qui pis est, les revenus des Prêtres. Est-il rien pour eux de plus flatteur que l'opinion où l'on est qu'ils commandent aux Enfers ? Il leur seroit très-fâcheux qu'on montrât le ridicule des comédies qu'ils représentent souvent en public, & dont le peuple est tout émerveillé. Un Philosophe, un homme qui pense, qui réfléchit mûrement, qui se déponille des préjugés, fait bien à quoi s'en tenir, & lorsqu'il voit un exorciste un aspervoir à la main gesticuler dans une Eglise, il croit appercevoir

78 LETTRES CABALISTIQUES,
un acteur de l'Opera se promenant avec
une baguette noir , & chantant grave-
ment quelque conjuration ; l'un & l'au-
tre travaillent également à remplir leurs
bourses aux dépens de celles des spec-
tateurs.

Je te salue , sage & savant Abukibak ,
porte-toi bien.

L E T T R E C X V I .

*Le Silphe Oromasis , au sage Cabaliste
Abukibak.*

JE passai , il y a quelques jours à Pa-
ris , sage & savant Abukibak , & en
volant sur le jardin du Luxembourg ,
j'apperçus dans une allée des plus écar-
tées une vieille femme qui paroissoit
avoir plus de soixante ans , & qui parloit
avec beaucoup de feu à une jeune per-
sonne de seize à dix-sept ans , qui rou-
gissoit & baissoit la vûe. Curieux d'ouïr
la conversation de ces deux femmes , je
volai auprès d'elles , & j'entendis une
entretien qui me parut assez singulier.

Cette vieille étoit une de ces reven-
deuses à la toilette , qui gagnent plus à

LETTRE CXVI. 79

porter des billets doux, à faire des contrats d'amour, & à négocier des rendez-vous, qu'à vendre des dentelles des toiles & des étoffes. La jeune fille étoit une couturiere, qui avoit l'air doux, sage & modeste; mais elle étoit parée bien plus qu'il ne convenoit à une personne de son état. » Ecoutez, Mariane, lui disoit la vieille, il ne faut pas espérer que Monsieur Popinart continue à vous faire des présens. Voilà deux habits qu'il vous a donnés, trois pièces de toile, & huit louis pour vous divertir; je vous ai remis moi-même tout cela. Vous m'avez promis depuis près d'un mois de venir le trouver chez lui; & cependant vous me manquez toujours de parole. N'avez-vous pas honte de vous moquer d'un aussi honnête homme, qui en agit avec vous si libéralement, & qui ne demande que l'occasion de vous faire du bien? Ma chère enfant, vous perdez votre fortune. Il ne sera plus tems de vous repentir de votre sottise, pour peu que vous continuiez d'agir de même; Monsieur Popinart m'a déjà parlé de Fanchon. Il est ennuyé de vos scrupules: s'il voit une seule fois cette fille, elle prendra la place que vous auriez occupée; adieu les habits, la parure, le

20 LETTRES CABALISTIQUES,

» parties de plaisir, vous n'aurez plus
» rien. Il vous faudra passer vos jours
» à coudre depuis le matin jusqu'au soir,
» & vous verrez Fanchon, qui n'est ni
» si jolie, ni si aimable que vous, faire
» la grosse Dame. Oui, la grosse Dame,
» mon cher cœur. Savez-vous bien que
» Monsieur Popinart est dans le dessein
» de vous donner un appartement ma-
» gnifique, de vous mettre dans vos
» meubles, & même de vous assurer
» une fort bonne pension pendant toute
» votre vie ? Ceci entre nous deux ; je
» vous crois trop sage pour en rien té-
» moigner à M. Popinart. Il m'ôteroit
» entièrement sa confiance ; & pour
» vous avoir voulu servir, je perdrois
» un bon protecteur. Mais vous devez
» me connoître, & juger si je voudrois
» vous tromper. Croyez, mon enfant,
» que tout ce que j'en fais, n'est que
» par l'amitié que je vous porte ; il me
» fâche de vous voir manquer votre
» fortune. Voyez toutes ces Demoi-
» selles de l'Opéra, elles semblent des
» Duchesses ; sans leurs amans, à peine
» auroient-elles des fouliers. Vous
» trouvez un honnête homme, un ga-
» lant homme, un aimable homme, qui
» de l'état de couturiere veut vous éle-
» ver à celui de Dame, & vous refusez
» ce qu'il vous offre. En vérité, ma

LETTRE CXVI. 81

» fille il faut que vous soyez folle , &
 » folle à lier. Allez : cela est honteux.
 » J'aurois cru que vous aviez plus d'es-
 » prit & de raison. «

Mon Dieu, *Madame Perce-Forêt* ,
 répondit la jeune Fille , je voudrois bien
 être amie de *M. Popinart* ; mais il de-
 mande des choses qui me paroissent très-
 difficiles , & qui me font une peine mor-
 telle. S'il est vrai , comme vous me le
 dites , qu'il a tant d'amour pour moi ,
 pourquoi ne me fait-il point tout ce bien
 dont vous me parlez , uniquement pour
 le plaisir de m'obliger ? Tenez , ma
 chere Dame , si j'avois pour *M. Popi-*
nart cette grande tendresse que vous m'as-
 surez qu'il a pour moi , je ne demande-
 rois rien qui pût lui déplaire ; je me gar-
 derois bien d'aller exiger de lui des dé-
 marches qui l'affligeroient. D'ailleurs ,
 qu'a-t'il besoin de me voir chez lui ? Ne
 me voit-il pas à la promenade , à l'Eglise ,
 dans la rue , à la fenêtre ? J'ai la com-
 plaisance , lorsqu'il est à la sienne , de res-
 ter toujours à la mienne. Il me paroît qu'il
 a le tems de m'examiner tout à son aise.

» Vous raisonnez , repartit la vicil-
 » le , comme un enfant de trois ans.
 »-Croyez - vous que *M. Popinart* ne
 » veuille que des regards ? Si cela étoit ,
 » il y a vingt statues plus belles que vous ,
 » il pourroit se satisfaire à bon marché ;

81 LETTRES CABALISTIQUES,

» mais il lui faut des beautés animées.
» Vous faites l'innocente, vous l'êtes
» beaucoup moins que vous ne voulez
» le paroître. A votre âge on fait bien
» que les hommes n'aiment pas les filles
» pour les regarder. Craignez-vous que
» M. Popinart ne vous tue, lorsque
» vous passerez deux heures tête-à-tête
» avec lui? Ho, je suis caution, moi,
» que vous n'en mourrez point. Vous
» ne lui aurez pas accordé deux rendez-
» vous, que le troisieme vous paroîtra
» aussi aimable qu'à lui. Demandez à
» Toinon qui voit souvent M. Richar-
» din, le bon ami de M. Popinart, si
» elle a raison de se plaindre du premier
» tête-à-tête qu'elle passa avec lui.

C'est, répondit la jeune fille, *sur ce que m'a raconté Toinon, que je crains de me trouver seule avec M. Popinart. Je serois au désespoir qu'il en agît avec moi comme son ami avec Toinon. Cette fille m'a dit que la première fois qu'elle vit en particulier M. Richardin, il lui fit des choses étonnantes Voyez-vous, Madame Perce-Forêt, je ne suis qu'une pauvre couturiere ; mais je fais autant de cas de mon honneur, qu'une grande Dame. Graces au Ciel, jusqu'ici je n'ai rien à me reprocher, & je puis bien jurer que je suis comme lorsque je vins au monde.*

» J'en suis bien persuadée, repliqua

LETTRE CXVI. 83

» la vieille en souriant : & si cela n'é-
 » toit pas de même , je n'aurois pas
 » répondu de vous à M. Popinart. Mais
 » parce que vous êtes encore pucelle ,
 » faut-il que vous la soyez toujours ?
 » Dites-moi , ma chere enfant , que
 » vaut-il mieux , être pucelle mal vè-
 » tue , mal nourrie , mal logée , pau-
 » vre , méprisée , sans un sol , ou grosse
 » Dame bien riche , bien meublée ,
 » bien habillée , & sans pucelage ? Je
 » vous demande sur cela votre senti-
 » ment. Voyez cette vieille tailleuse ,
 » chez laquelle vous allez apprendre
 » votre métier. Elle est encore pucelle ,
 » & meurt de faim la moitié de l'année.
 » Enviez-vous son sort ? Jetez les
 » yeux sur Mademoiselle Gomini , qui
 » ne se souvient pas d'avoir été jamais
 » vierge ; elle jouit d'un revenu con-
 » siderable. Seriez-vous fâchée d'être
 » dans sa situation ? Vous faites tant
 » de cas d'un pucelage , hélas ! ma mi-
 » gnone , c'est la chose du monde dont
 » la plupart des filles se défont le plus
 » aisément. A votre âge , cela leur pèse
 » autant qu'un secret à une commere.
 » Par ma foi , je voudrois bien avoir
 » vendu le mien aussi cherement , com-
 » me il dépend de vous de vendre le
 » vôtre. Sur ma parole , vous ne le
 » donnez pas , & vos scrupules me pa-

84 LETTRES CABALISTIQUES ,

» roissent très-ridicules. Combien de
» filles à Paris voudroient être à votre
» place ? Elles ne feroient point tant
» les *mijaurées*. Tous les jours , vingt
» & trente jeunes personnes viennent
» d'elles-mêmes me prier de leur fai-
» re trouver quelque honnête hom-
» me qui veuille leur faire du bien.
» Nous sommes dans un tems , où l'on
» est revenu de toutes ces sottises dé-
» licateffes. Celles qui crient contre
» les filles entretenues , ne parlent que
» par envie & par jalousie ; elles sou-
» haiteroient bien d'être à la place des
» gens qu'elles condamnent. Tenez ;
» ma chere enfant , vous seriez éton-
» née , mais étonnée très - fort , si je
» vous disois combien il est de filles de
» la premiere volée , dont j'ai été char-
» gée , moi qui vous parle , de négo-
» cier le pucelage. Hé quoi ! Vous ,
» petite couturiere , vous vous faites
» une peine de suivre l'exemple de la
» Noblesse ! Vous prétendez avoir plus
» de délicatesse qu'une Comtesse ,
» qu'une Marquise ? Vous extravezuez ,
» ma chere enfant ; vous avez perdu
» la raison. Il faut que j'ai pitié de
» vous , & que je vous ramene
» dans le bon chemin. Promettez-
» moi donc que vous ne manquerez
» plus de parole , & que nous irons

» souper toutes deux ce soir chez M.
 » Popinart. Je vous servirai de mere,
 » regardez-moi comme une personne
 » qui ne cherche que votre bien. Si
 » vous suivez mes conseils, avant qu'il
 » soit deux mois, je veux que vous
 » ayez trente habits dans votre garde-
 » robe, & quinze douzaines de che-
 » mises de toile de Hollande. Pro-
 » mettez-moi donc que vous ne ferez
 » plus la sottise, & que vous serez obéis-
 » sante à l'avenir. »

Hélas! *Madame Perce-Forêt*, ré-
 pondit en rougissant la jeune fille, je
 vois bien que ce que vous me dites
 m'est très-avantageux. Je vous avouerai
 que j'aime la parure, & que je serois
 charmée d'être dans les bonnes grâces de
 M. Popinart. Mais je crains toujours
 ce redoutable moment, où je me trouve-
 rai seul avec lui. Je voudrois bien, s'il
 étoit possible, que vous ne me quittassiez
 point avant, ni après le souper.

» Ho! si ce n'est que cela, repartit
 » la vieille, je puis vous satisfaire ai-
 » sément. M. Popinart a une vérita-
 » ble confiance en moi, & ma pré-
 » sence ne le gênera point. J'espère
 » pourtant, dit la fille, que s'il vou-
 » loit entreprendre quelque chose.....
 » Ouf, ouf, allez, interrompit la vieil-
 » le, j'irai à votre secours. Je vous

86 LETTRES CABALISTIQUES,

» l'ai déjà dit dix fois , je réponds de
» votre vie & de votre santé. Avant
» qu'il soit demain, toute votre in-
» quiétude sera finie. »

A ces mots, la vieille sortit du jardin pour entrer dans les cours du Luxembourg, & la jeune fille la suivit avec un air troublé. Elles monterent toutes deux dans un Fiacre, & prirent le chemin de la rue du Sépulcre. Quant à moi, sage & savant Abukibak, je revolai dans les airs, maudissant cette infernale vieille, suppôt de l'enfer, ministre de Satan pour perdre la vertu de jeunes personnes les plus sages. Je souhaitai cent fois qu'elle reçût tôt ou tard la juste récompense de ses crimes, & qu'après avoir été bien fustigée, elle passât ses jours dans une étroite prison.

Je te salue, sage & savant Abukibak, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.



LETTRE CXVII.

*L'Oudin Kacuka, au sage Cabaliste
Abukibak.*

IL y a long-tems , sage & savant Abukibak , que je ne t'ai donné aucune de mes nouvelles. N'en accuses point ma paresse , mais le peu de choses que j'avois à t'apprendre , qui ne valloient pas la peine d'interrompre tes occupations sérieuses. Aujourd'hui , que je crois pouvoir te communiquer des faits assez singuliers , je romps le silence , & je m'estimerai heureux , si le récit de la dispute que je t'envoie , peut te plaire.

Il y a quelques mois que le Cardinal de Bissy (1) arriva dans nos humides demeures. Ce Prélat étoit un fort galant homme , poli , humain , charitable. Il avoit beaucoup d'excellentes qualités ; mais il étoit Constitutionnaire outré. La passion , ou plutôt la fureur de faire triompher la Bulle , le por-

(1) Je prie les Lecteurs impartiaux de considérer la manière dont je critique les gens respectables.

88 LETTRES CABALISTIQUES,

toit à des excès très-blâmables ; on pouvoit le comparer à Dom Quichotte. Le Chevalier errant raisonnoit très-sensément & très-spirituellement, dès qu'il ne s'agissoit point de Chevalerie errante : le Cardinal étoit un homme véritablement sage & pieux, quand la Constitution n'influoit pas sur sa conduite. Les excès, auxquels l'esprit de parti l'a porté, l'ont fait condamner à rester long-tems dans nos humides demeures, & à y boire par jour soixante pintes de thé élémentaire. La dose, comme tu vois, est très-forte ; aussi l'estomac de son Eminence s'en est-il trouvé beaucoup incommodé dans les premiers jours. Si ce Prélat n'eût pas été doué de plusieurs vertus qui ont balancé son faux zèle, il eût été exilé dans le séjour ténébreux des Gnomes. En faveur de ces vertus la Divinité a adouci son arrêt, & dans quinze cens ans, l'Eminence passera de nos demeures humides dans l'heureux séjour des Silphes, étant alors purifiée de la bile qui la suffoquoit dès qu'il s'agissoit des Jansénistes.

Voilà, sage & savant Abukibak, quel a été le véritable caractère du Cardinal de Bissy ; voici celui de l'Evêque de Montpellier, mort depuis peu de jours, condamné à rester parmi

L E T T R E C X V I I . 89

mi nous , & à y boire , comme son ennemi , soixante pintes. Ce Prélat (1) étoit savant , chaste , sobre , charitable ; mais Janséniste outré , partisan & protecteur des Convulsionnaires , par conséquent des plus grands fous & des plus grands fourbes de l'Europe. Quelque génie qu'il eût , il s'étoit laissé séduire par ceux qui avoient tenté d'en imposer à sa bonne foi , & qui n'en étoient venus que trop à bout. Cet Evêque , quoiqu'en disent les Jesuites , étoit fermement persuadé de la vérité des miracles qu'il défendoit ; son crime n'étoit pas l'imposture , mais la crédulité déplacée. C'est cette même crédulité qui l'obligeoit à persécuter les Molinistes , autant que le peu de crédit qu'il avoit le lui permettoit. Il avoit interdit les Jesuites dans son Diocèse , parce qu'il étoit persuadé que leur société étoit pernicieuse à l'Etat & à la Religion. Peut-être en cela ne se trompoit-il point ; mais il ne distinguoit pas assez de ces Réverends Peres , tous les autres Ecclésiastiques Molinistes. Dès qu'on étoit dans le parti de la Constitution , tout étoit égal pour lui.

(1) Voilà peut-être le portrait le plus vrai qu'on ait fait de cet Evêque ; du moins il vient d'un Peintre qui n'étoit d'aucun parti

90 LETTRES CABALISTIQUES,

*Tros Rutulusve fuit , nullo discrimine
habetur (1).*

Un autre défaut essentiel de ce Prélat , c'est qu'il écrivoit avec trop d'emportement ; il a presque dit lui seul autant d'injures à M. de Soissons (2) que les Peres de l'Eglise en ont dit à bien d'honnêtes gens. Cette faute , si condamnable dans tous les Ecrivains , encore plus dans un Evêque , n'a pas peu contribué à sa condamnation. La Divinité a cru que pour éteindre la violence du feu dont il étoit dévoré, soixante pintes de thé par jour n'étoient point une dose trop forte, & qu'il devoit la continuer pendant dix-sept cens ans, deux cens années par conséquent de plus que le Cardinal de Bissy. C'est cette différence dans le jugement de ces Prélats, qui a occasionné leur dispute.

(1) *Virgil. Æneid. Lib. II.*

(2) *Aujourd'hui M. de Sens , dont le nom de famille est Languet. Voyez au sujet de la dispute messéante de ces deux Evêques la I. Partie des Mémoires Secrets de la République des Lettres.*

LETTRE CXVII. 91

Dialogue entre le CARDINAL DE BISSY , & L'EVÊQUE DE MONTPELLIER.

LE CARDINAL DE BISSY.

Osez-vous vous plaindre de votre arrêt , & pouvez-vous trouver mauvais qu'on vous ait puni plus sévèrement que moi ? En vérité il faut que vous soyez aussi prévenu dans ce monde, que vous l'étiez dans l'autre. Avez-vous oublié la maniere indigne dont vous m'avez traité dans vos Ecrits ; & celle dont vous avez parlé de plusieurs autres Prélats ? En voulant rendre méprisables vos adversaires , vous vous êtes avili vous-même ; vous avez flétri la dignité de l'Episcopat ; vous avez fait rire à vos dépens , ainsi qu'à ceux de tous les Catholiques , les autres Communions Chrétiennes , qui n'ont pas été fâchées que des Evêques se donnassent mutuellement en spectacle au public , & découvrirent ce qu'ils avoient également intérêt de cacher. Si votre tempérament bilieux , & votre humeur aigre & fiere , ainsi que celle de tous les Jansenistes , ne vous eussent pas privé de l'usage de la raison ,

92 LETTRES CABALISTIQUES ,
vous vous fussiez conduit sans doute
d'une autre maniere.

L'EVÊQUE DE MONTPELLIER.

C'est vous & vos amis qui m'avez
forcé à violer les regles de la bienséance,
& à manquer à la Charité Chrétienne.
S'ils eussent toujours écrit ainsi qu'il
convenoit ; si dans leurs *Mandemens* ,
dans leurs *Lettres Pastorales* ils eussent
conservé la décence & la pieté Aposto-
lique , ne doutez pas que je n'eusse
imité leur exemple : mais ils vouloient
me rendre odieux au Public par leurs
invectives & par leurs calomnies. Vous-
même , vous étiez le premier à approu-
ver la façon indécente dont M. de Sens
écrivait contre moi : je croyois qu'il
m'étoit permis d'employer les mêmes
armes que mes adversaires ; persuadé
que je défendois la bonne cause , je ne
voulois rien oublier de ce qui pouvoit
la favoriser. Je sentoís que les Con-
stitutionnaires ne cherchoient qu'à ren-
dre méprisables leurs ennemis , je com-
prenois qu'ils auroient bien-tôt gain de
cause s'ils en venoient à bout ; je pré-
tendois donc, en les injuriant, faire tom-
ber sur eux les traits qu'ils lançoient
sur moi. Si vous aviez été plus mo-
deste , je l'aurois aussi été. Ma faute

LETTRE CXVII. 93

est donc moins grande que la vôtre ,
puisque c'est vous & vos amis qui en
avez été les premiers auteurs.

LE CARDINAL DE BISSY.

Hé quoi ! Voulez-vous que nous
vous laissions pervertir tout le Royaume ? Si nous ne nous étions opposés à
votre faux zèle , vous auriez rendu
folle la moitié de la France ; il y au-
roit peut-être aujourd'hui deux ou
trois cens mille personnes à Paris , qui
régulièrement cabrioleroient à certaines
heures. Avec l'aide de Saint Paris , &
de son tombeau , vous eussiez fait plus
de maux à votre patrie , que toutes les
tarentules n'en ont jamais fait en Italie :
du moins la folie que cause la piqure de
ces insectes peut être guérie par la Mu-
sique ; mais c'est en vain que nous eus-
sions envoyé à S. Médard tous les
Musiciens de nos Cathédrales , il leur
eût été impossible de rendre la raison
à un seul Convulsionnaire. Leur phré-
nesie est inguérissable : dès qu'ils ont
une fois commencé à danser , ils veu-
lent toujours continuer. Un amant n'est
pas plus charmé de sa maîtresse , qu'ils
le sont de leurs entrechats & de leurs
sauts. Après qu'on a eu muré le tom-
beau de l'Abbé Paris , ne pouvant plus

94 LETTRES CABALISTIQUES,
aller sur le grand théâtre , ils ont cabriolé en particulier. Or , je vous demande , à présent que nous voici dans un Monde qui n'a plus rien de commun avec l'autre , & où rien ne peut nous engager à parler contre notre pensée ; je vous demande , dis-je , si vous pouvez trouver mauvais que nous ayons employé tous les moyens imaginables pour détruire la plus insensée de toutes les Sectes , & pour décréditer dans le public ceux qui la favorisoient ? Nous servions , en agissant ainsi , notre Souverain & notre patrie , vous , vous désobeissiez à l'un & vous nuisiez à l'autre.

L'EVÊQUE DE MONTPELLIER.

Je croyois servir Dieu , je m'embarassois fort peu du reste. Je voyois clairement que si la Constitution étoit une fois reçue , les François se croiroient dispensés d'aimer leur Créateur , de le craindre , & de le regarder comme le souverain maître des cœurs. Je frémissois , lorsque je songeois qu'on vouloit faire recevoir comme un article de foi ; une Bulle qui apprend à dire que *Dieu n'est pas tout puissant sur le cœur de l'homme ; c'est-là le langage du Démon.* J'étois assuré que l'autorité que

LETTRE CXVII. 99

me présentoit la Bulle , n'étoit pas l'auteur de l'Agneau (1). J'avois donc raison de la décrier , & de préserver d'une erreur pernicieuse & criminelle , non-seulement si je pouvois , les peuples de mon Diocèse , mais même tous les François.

LE CARDINAL DE BISSY.

Votre façon d'instruire les hommes étoit plaisante. Pour les empêcher de recevoir des opinions erronées , vous les faisiez devenir fous. Le préservatif que vous apportiez à leur erreur , ressemble aux remèdes que donnent certains Médecins empirique , qui , pour guerir les fièvre d'accès , font tomber leurs malades dans l'hydropisie. D'ailleurs , où aviez-vous trouvé que pour procurer le bien , il fût jamais permis de faire le mal ? Et quel mal faisiez-vous ? Il étoit cent fois plus grand que celui que vous vouliez empêcher. Car enfin , quel dommage les trois quarts du Royaume recevoient-ils de l'acceptation de la Bulle *Unigenitus* ? Les soldats en eussent-ils été moins payés ? Les marchands auroient-ils moins

(1) Ce sont les Termes , dont s'est servi M. de Montpellier dans ses Mandemens.

96 LETTRES CABALISTIQUES,
vendu leurs marchandises ? La Noblesse
eût-elle perdu quelques-uns de ses
droits ? La dispute, dont il s'agit au-
jourd'hui, est une querelle Théologi-
que, qui ne nuit à la tranquillité des
Laiques, que parce qu'ils sont assez
imbécilles pour vouloir y prendre part.
D'ailleurs, on ne sauroit inspirer trop
de respect au peuple pour la Cour de
Rome, & vous savez que l'affaire de
la Constitution est l'affaire du Pape.

L'EVÊQUE DE MONTPELLIER.

Que m'importe à moi que les intérêts
politiques de la Cour de Rome soient
attachés à la Bulle ? Dès qu'elle est con-
traire aux droits & aux privilèges de
toute la Nation & de l'Eglise Gallica-
ne, je crois qu'il est de mon devoir de
m'y opposer. Si je retournois aujour-
d'hui dans le Monde, je tiendrois la
même conduite. Pouvez-vous dire que
l'acceptation de la Bulle n'intéresse que
les Ecclesiastiques ? Demandez cela aux
Parlemens ; ces Compagnies souverai-
nes, toujours attentives au bien du
Royaume, ont compris quel préjudice
la Bulle lui causoit. Laisant à part tou-
tes les erreurs Théologiques qui sont
dans la Bulle, si elle est acceptée une
fois par tous les Corps du Royaume,
le

LETTRE CXVII. 97

le Pape acquiert un titre, & se forme un droit considérable pour empiéter dans les suites sur l'autorité Royale & sur les privilèges de la Nation. Vous savez assez que cette Bulle, pour laquelle vous vous êtes si fort intéressé, ne fut donnée par Clément XI. que pour autoriser le diabolique Ouvrage du Cardinal Sfondrate, & se venger du Cardinal de Noailles. Ce Pontife Romain étoit fâché contre cet Evêque, parce que dans une Assemblée, tenue à Paris au sujet de la Bulle *Vineam Domini Sabbath*, il déclara qu'il jugeoit avec tout le Clergé. Clément XI. ne tarda pas à faire sentir qu'il se vengeroit du prétendu affront qu'il croyoit avoir reçu, voilà la cause de l'émanation & de la publication de la Bulle *Unigenitus*. Si le Pape eût eu plus de douceur & plus de modération, la France jouiroit aujourd'hui d'une parfaite tranquillité. C'est la Cour de Rome, & non pas S. Paris. qu'il faut accuser du malheur des Convulsionnaires ; sans elle, il n'y en auroit jamais eu aucun, & l'on n'eût jamais fait mention des miracles du Diacre.

LE CARDINAL DE BISSY. -

D'où vient, lorsque vous étiez dans l'autre monde, n'étiez-vous pas aussi
Tome V.

98 LETTRES CABALISTIQUES,

sincere que dans celui-ci, & en défendant votre sentiment, ne renonciez-vous pas aux pieuses impostures qui pouvoient le favoriser ? Puisque vous étiez persuadé que vous aviez de votre côté la vérité, vous deviez songer qu'elle n'avoit pas besoin qu'on lui prêtât les armes du mensonge, en la soutenant par de faux miracles.

L'EVÊQUE DE MONTPELLIER.

Aussi vous puis-je protester que j'étois fermement convaincu de la réalité des miracles qu'on disoit avoir été opérés à S. Médard. Je me trouvois fort éloigné de Paris, on m'écrivoit les choses les plus extraordinaires sur ces prodiges, j'avois une aveugle confiance à ceux qui me les apprenoient, je croirois que la cause de Dieu étant celle des Anti-Constitutionnaires, il étoit naturel que le Ciel voulût manifester la vérité en leur faveur. Est-il surprenant après cela, que j'aie ajouté foi aux Convulsions ? S. Augustin, quelque génie qu'il eût reçu du Ciel, étoit crédule ; & adoptoit aisément les miracles ; j'avois les mêmes vertus & les mêmes défauts que ce Pere de l'Eglise.

LE CARDINAL DE BISSY.

Vous pourriez pousser plus loin la comparaison entre vous & l'Evêque d'Hippone. Il étoit ardent persécuteur, & prêchoit sans cesse la contrainte. Vous n'avez pas mal imité à Montpellier envers les Protestans, les maximes que l'Afriquain voulut employer contre les Donatistes.

L'EVÊQUE DE MONTPELLIER.

Ah ! ne me reprochez point , je vous prie , l'esprit de persécution. Est-ce à vous à parler de ce défaut , avez-vous oublié les vexations que vous avez fait souffrir aux Jansénistes , & les Lettres de cachet que vous avez fait expédier ? Le Triumvirat d'Antoine , d'Auguste & de Lépide fut moins fatal aux partisans de Brutus , que celui du Cardinal de Bissy , de M. de Sens & du Nonce du Pape ne l'a été aux Anti-Constitutionnaires.

Je te salue , sage Abukibak , en *Jabamiah* , & par *Jabamiah*.



LETTRE CXVIII.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abukibak.*

JE ne fais si tu as jamais réfléchi , sage & sàvant Abukibak , sur la fin singuliere de plusieurs grands hommes. Il semble que le même sort qui s'est plû à les élever pendant le cours des trois quarts de leur vie , ait voulu les abaisser lorsqu'ils n'ont plus eu que quelque tems à vivre. Ne pourroit-on pas dire que la fortune n'est point aussi injuste qu'on le dit , qu'elle avertit par les exemples qu'il faut ne compter jamais sur ses faveurs , & que les veritables Sages ne doivent fonder entierement leurs esperances que sur la vertu & le secours du Ciel ?

Les Philosophes & les gens qui font un bon usage de leur raison , se préparent , lorsque les destins leur sont les plus favorables , à résister aux événemens les plus fâcheux. Ils considerent les faveurs de la fortune , comme les apparences d'une santé trompeuse ; ils agissent aussi prudemment que les habiles Médecins , qui regardent la cou-

leur trop vive du teint comme le présage certain d'une maladie future. Il en est de même d'un bonheur qui n'a jamais été interrompu ; il annonce la foudre qui se forme dans le nuage , & que le moindre vent peut faire éclater.

Je regarde, suivant Abukibak, comme des gens dignes de pitié, ces Sybarites enivrés de leur prospérité, qui, uniquement occupés du moment présent, donnent le nom d'extravagance ou de mélancholie à cette sage précaution qui réfléchit sur les événemens passés, & qui médite sur les futurs. Quand on fait attention qu'il n'est aucun tems dans la vie qui doive paroître plus suspect à un homme sensé, que celui où il semble être parfaitement heureux, peut-on trouver mauvais qu'il se munisse contre le sort qui le menace, qu'il fasse provision de tout ce qui peut l'aider dans une nouvelle situation si contraire à celle où il est, qu'il cherche dans les exemples passés de quoi s'instruire, & dans la prévoyance des événemens futurs de quoi en diminuer la rigueur & le poids ?

Si la fortune ne privoit pas ordinairement ses favoris du jugement & de la sagesse, ils rendroient plus de justice à ceux, qui, au milieu de la prospérité la plus grande, ne s'abandonnent point à une joye immodérée, & temperent

la vivacité de leurs plaisirs par le souvenir des peines dont ils peuvent être suivis. Je crois qu'il seroit aisé de prouver par l'expérience, sage & savant Abukibak, que les grands hommes qui ont été pendant un tems considérable les plus favorisés de la fortune, ont toujours essuyé quelque fâcheux revers. Leur infortune a égalé, & même surpassé celle de ceux qu'on estimoit très-malheureux.

Tu fais l'histoire de ce tyran dont parle Hérodote, à qui toutes choses avoient réussi pendant plusieurs années au gré de ses desirs. Il suffisoit qui formât des souhaits, pour qu'ils fussent accomplis ; le sort lui étoit si favorable, qu'il comprit qu'il étoit impossible qu'un bonheur si rare & si peu commun ne présageât quelque orage prêt à tomber sur sa tête. Il crut le dissiper, en se procurant un chagrin, & en interrompant le cours de ce parfait contentement ; il jeta dans la mer une bague très-belle, qu'il aimoit beaucoup. Peu de jours après, il la retrouva dans un poisson qu'on servit à table, & qui l'avoit avalée. Ce dernier trait de sa bonne fortune fut bien-tôt suivi de sa perte, il tomba entre les mains d'un vainqueur, qui, après s'être rendu maître de ses États, le condamna au dernier supplice, & le

fit mourir d'une mort ignominieuse.

Pompée & Jules-César furent pendant long-tems les plus grands & les plus heureux des hommes. Le premier vit la patrie rendre justice à son mérite, lui remettre ses intérêts les plus chers, le regarder comme le soutien & le pere des Romains ; le second mit l'Univers entier dans ses fers, & se rendit le maître du Monde. Qu'arriva-t'il à tous les deux après tant de bonheur & tant de félicité ? L'un fut tué par deux misérables esclaves, & l'autre fut assassiné par ceux qu'il avoit comblés de bienfaits. Quelle fin triste & funeste, & qu'elle ressemble peu au commencement & au milieu de la vie de ces fameux héros !

Antoine, qui après la mort de César, partagea ses dépouilles, ne jouit pas long-tems de l'Empire & de Cléopâtre. La gloire & l'amour l'avoient comblé de leurs faveurs, elles s'évanouirent tout-à-coup ; la gloire s'éclipsa à la bataille d'Actium, & l'amour s'éteignit bien-tôt après. Antoine eut, avant de mourir, la douleur de connoître qu'il y avoit plus d'ambition, que de véritable tendresse dans le cœur de Cléopâtre. Un Poëte moderne a parfaitement dépeint le triste état de ce Triumvir, & le caractère de sa maîtresse. Jules
 toi-même, sage & savant Abukibak,

104 LETTRES CABALISTIQUES ,
de la justesse de ce passage ; c'est Antoine qui parle.

*Elle n'aimoit en moi que cette pompe
vaine.*

*Ces faisceaux que suivoit la Majesté
Romaine ,*

*Cette foule de Rois que j'entraînois ici :
Quand tout cela me quitte , elle me
quitte aussi.*

Combien n'y a-t'il pas de gens qui éprouvent tous les jours un sort pareil à celui d'Antoine , & combien n'y en a-t'il pas qui l'éprouveront à l'avenir ? Si l'on dépouilloit dans toutes les Cours de l'Europe , les principaux Ministres & Officiers de leurs emplois & de leurs charges , que d'infidèles ne feroit-on pas ? Cette même femme , qui paroïsoit écouter hier avec tant de plaisir ce Secrétaire d'Etat , le méconnoîtroit presque aujourd'hui ; le moment de la disgrâce de son amant , seroit celui de la fin de son amour.

Revenons , sage & savant Abukibak , au sujet principal de ma Lettre. Titus , qui fut l'amour de l'Univers , dont les premières années furent si glorieuses , périt dans le moment qu'il paroïsoit devoir espérer le sort le plus heureux. Sa félicité s'éclipsa comme un songe , il perdit l'Empire & la vie. Le même cri-

LETTRE CXVIII. 105

me qui lui enleva l'un & l'autre , enrichit le criminel de ses dépouilles & de son héritage.

Jusqu'au jour où Bajazet fut vaincu par Tamerlan , ce Prince n'avoit jamais essuyé le moindre revers ; depuis ce fatal instant , quel sort n'éprouva-t'il point ?

Son ennemi le fit enfermer dans une cage de fer , il le faisoit porter dans cette étroite prison par-tout où il alloit , & le faisoit nourrir des morceaux de pain & de viande qui restoient sur sa table , & qu'il faisoit jeter à ce malheureux Prince comme à un chien. Quel exemple des caprices de la fortune ! Ceux qui se laissent enivrer aisément à ses trompeuses faveurs , les Souverains , qui sur-tout pensent pouvoir fixer cette inconstante Déesse au haut de sa roue , devroient l'avoir sans cesse devant les yeux pour le guérir de leur aveugle confiance.

Lorsqu'on réfléchit sur un événement aussi singulier que celui de la fin des grandeurs de Bajazet , peut-on encore établir quelque fondement sur les biens de ce monde ? Et doit-on regarder quelque bonheur comme fixe & inébranlable , quand on voit que le même Prince qui commandoit hier une armée considérable , qui donnoit la loi à un nombre de Souverains , qui possédoit des Etats

immenses, est réduit aujourd'hui dans la dure extrémité de vivre renfermé & nourri dans une cage, comme une bête féroce ; plus malheureux encore qu'elle, puisqu'elle ne sent que médiocrement la perte de sa liberté, & qu'elle n'a aucune idée de l'infamie & de la honte ? Une chose qui augmente encore la singularité de l'infortune de Bajazet, c'est que le conquérant qui le mit dans les fers, étoit né le fils d'un berger, & avoit été berger lui-même. Cette dernière circonstance doit servir aux réflexions de ceux qui seront assez prévoyans pour vouloir dans la prospérité se faire un fond de sagesse qui puisse leur servir dans l'adversité.

Charles-Quint fut pendant très long-tems si heureux, qu'il étoit surpris lui-même quelquefois des faveurs dont la fortune l'accabloit. Il joignit l'Empire à l'Espagne & aux Pays-Bas ; il vainquit François I. son plus dangereux ennemi, & le fit prisonnier ; il battit les Protestans d'Allemagne ; il soumit la Cour de Rome, assiégea le Pape dans le Château S. Ange ; il arrêta les progrès de Soliman ; il sembloit que rien ne manquoit à la gloire & au bonheur de ce Prince, l'un & l'autre s'évanouirent subitement. Le conquérant reçut un affront cruel au siège de Metz, & le

Souverain fut peu de tems après métamorphosé en Moine ; plus de gloire , plus de bonheur.

J'admire , sage & savant Abukibak , la profondeur des jugemens secrets de la Divinité , & je me persuade qu'elle permet qu'il y ait *une certaine force secrète qui se joue du destin des plus grands hommes , abaisse leur orgueil , & détruit les marques les plus éclatantes de leur dignité* (1). Peut-on penser autrement, lorsqu'on considère Charles- Quint retiré dans un Couvent de Moines, allant à cinq heures du matin éveiller les Religieux, & après avoir voulu forcer par le fer & par le feu les Protestans d'Allemagne d'entendre la Messe , contraindre les Moines d'interrompre leur sommeil par le son d'une clochette qui les appelle à Matines ? Je me figure , sage & savant Abukibak , de voir cet Empereur , courant dant un dortoir , & y jouant le personnage d'un Frere-lai. Heureux encore , si la vocation Monacale eût toujours duré ! Mais elle ressembloit à celle des autres Religieux , & peu de

(1) Usque adeo res humanas vis abdita quædam
Obterit , & pulchras fasces , sævasque secures
Proculcare ac ludibrio sibi habere videtur.
Lucret. de Rer. Nat. Lib. V. vers. 1231.

108 LETTRES CABALISTIQUES,

tems après sa retraite dans un Couvent ; Charles - Quint enrageoit de s'y être confiné ; c'étoit un redoublement d'infortune. Si la folie qui obligea cet Empereur à vivre monacalement, eût toujours été dans sa force, il n'eût senti qu'une partie de son infortune ; le retour d'un reste de raison mit le comble à son malheur.

Henri IV. parvint à la Couronne, quoiqu'il y eût, lorsqu'il nâquit, neuf Princes du sang avant lui. Ce fut un bonheur bien rare, que de monter au Trône : malgré un obstacle aussi fort, il n'y a jamais eu de succession plus éloignée dans un Etat héréditaire ; il y avoit d'Henri IV. à Henri III. onze degrés de distance. A ces premiers effets de la fortune de Henri IV. joignons-en d'autres non moins étonnans : il vainquit ses ennemis avec l'aide d'une poignée de Protestans ; il chassa les Espagnols, soumit ses sujets rebelles, & s'empara d'un Royaume que tout sembloit conspirer à vouloir lui ravir. Dès qu'il fut le maître absolu, son bonheur ne dura pas long-tems ; il fut obligé de craindre sans cesse pour ses jours. Echap-pé plusieurs fois des pièges que la superstition & la haine Monacale lui ten-doient, il succomba enfin lorsqu'il s'y attendoit le moins.

LETTRE CXVIII. 109

Louis XIV. dont la longue vie fut si long-tems fortunée, paya dans ses dernières années le bonheur dont il avoit joui ; il vit la famille Royale en proie aux fureurs des Parques, ses ennemis, prêts à pénétrer dans le cœur du Royaume, ses sujets épuisés, & ses finances entièrement dissipées.

Charles XII. trouva à Bender la fin de son bonheur & de ses conquêtes. Ce même Prince qui avoit détrôné des Monarques & fait des Rois, passa le reste de sa vie errant & vagabond dans la Turquie, & vint enfin se faire tuer en Allemagne.

Voilà, sage & savant Abukibak, bien des exemples frappans des caprices de la fortune. Heureux ceux qui en profitent, & qui pensent dans les tems les plus heureux aux infortunes dont-ils peuvent être tout-à-coup accablés!

Je te salue, sage Abukibak. Porte-toi bien, & donnes-moi de tes nouvelles.



LETTRE CXIX.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE ne fais si tu as jamais fait attention , sage & savant Abukibak , aux cruautés énormes qu'ont commises certains hommes , parmi lesquels il y a eu plusieurs Souverains. On n'a jamais vu chez les bêtes les plus sauvages autant d'inhumanité & de férocité que dans les Princes , ne pourroit-on pas dire qu'il eût été plus heureux pour le genre humain qu'il fût né deux cens monstres plutôt qu'eux ? Et cependant tel est le sort infortuné des hommes , il n'est point de siècle , où il ne laisse dans quelque Royaume un Monarque , tel que ceux dont nous parlons : ainsi , l'on peut regarder la puissance souveraine comme les Astrologues les planetes ; ils croient que lorsqu'elles favorisent un peuple , elles répandent leur malignité sur un autre.

Il me seroit aisé de montrer sage Abukibak , que dans presque tous les tems il y a eu plus de mauvais Princes

LETTRE CXIX. III

que de bons ; mais je me contenterai de te faire considérer que les premiers ont été en très-grand nombre , & qu'ils ont successivement perpétué les malheurs des peuples. Parcourons d'abord l'Empire Romain , & considérons-le dès le moment que la République commença d'être en proie à l'ambition des Tyrans. Les barbares & cruelles actions que commirent Sylla & Marius , sont presque innombrables ; ces deux rivaux firent perir , en se disputant le pouvoir suprême , des millions d'hommes. Sylla fit massacrer dans un seul jour quatre légions entières , il traita aussi rigoureusement les habitans de Preneste , parce qu'ils avoient donné asyle à son ennemi. La mort de tant de personnes ne put assouvir sa cruauté , il ordonna qu'on les privât de la sépulture , & que leurs corps servissent de nourriture aux vautours & aux corbeaux.

Jules César & Pompée , qui suivirent peu de tems après Sylla & Marius , furent moins cruels ; mais ils ne firent pas moins répandre de sang. Leurs funestes démêlés détruisirent la moitié du genre humain , ils portèrent le fer & le feu dans toutes les parties du monde , & la fin de leur querelle fut celle de la liberté des Romains.

III LETTRES CABALISTIQUES;

Auguste, qui succéda à Jules César, rougit la terre & l'onde de ses proscriptions; la bonté, la clémence & la douceur de ses dernières années ne purent rendre la vie à tant d'infortunés qu'il avoit sacrifiés à sa vengeance & à son ambition. D'ailleurs, la tranquillité dont on avoit joui sur le milieu & sur la fin de son regne, s'éclipsa bien-tôt. Tibere qui regna après lui, lassé d'affecter une fausse clémence, ne laissa passer aucun jour sans répandre le sang humain; il voulut même qu'on parût insensible à ces cruautés, & défendit sous peine de mort de pleurer la perte de ceux qu'il faisoit mourir. C'étoit-là de tous les ordres le plus cruel & le plus barbare, puisque la plainte est le seul & unique secours qui reste aux malheureux. Le même Empereur, peu content de la mort des victimes qu'il sacrifioit à ses soupçons, à sa jalousie, à sa vanité, inventoit les supplices les plus cruels pour les tourmenter. Quelquefois il faisoit boire extrêmement les infortunés qu'il condamnoit à la mort, & ordonnoit ensuite qu'on leur liât étroitement les conduits de l'urine, afin qu'ils mourussent des douleurs que leur causeroit l'impossibilité de pouvoir pisser. Il s'amusoit aussi dans l'Isle de Caprée

Caprée où il s'étoit retiré , à faire jetter des hommes du haut d'un rocher dans la mer , & pour rendre leur mort plus cruelle , des soldats postés dans de petits bateaux , les recevoient sur les pointes de leurs piques & de leurs javelots.

Caligula fut veritablement digne de son prédécesseur , il le surpassa même en cruauté ! Ce monstre souhaitoit que le Peuple Romain n'eût qu'une tête , afin que d'un seul coup il la pût couper. Il se plaignoit amèrement de ce que sous son regne ses Etats avoient été exempts de la peste & de la famine ; il souhaitoit ardemment que quelque déluge , ou quelque tremblement de terre ruinât entierement l'Italie & les provinces Romaines. On rapporte une action de ce Prince , qui seule suffit pour montrer toute l'énormité de son caractère. On dit qu'ayant demandé à quelqu'un , que Tibere avoit banni , ce qu'il faisoit pendant son exil , cet homme lui répondit pour le flatter , qu'il prioit Dieu sans cesse que Tibere mourût , afin que lui Caligula montât sur le Trône. Cette réponse réveilla la jalousie & la cruauté de ce tyran , il craignit que ceux qu'il avoit bannis , ne formassent de pareils souhaits & ne desirassent sa perte ; il or-

114 LETTRES CABALISTIQUES,
donna que l'on donnât la mort à tous les
exilés.

Neron fut encore plus barbare & plus
cruel que Caligula ; il fit mourir sa
mere, son gouverneur, ses plus zélés
serviteurs ; il traita aussi inhumaine-
ment Octavie & Sabine qu'il avoit
épousées. Enfin, pour donner un exem-
ple éternel aux hommes des excès où
peuvent se porter les mauvais Souve-
rains, il fit mettre le feu à Rome, &
défendit sous peine de la vie à personne
de l'éteindre. On dit que pendant cet
incendie, il étoit au haut d'une tour
qui en étoit assez éloignée pour en
être à l'abri, d'où il regardoit avec
un contentement infini l'horrible specta-
cle qui s'offroit à ses yeux.

Domitien, Vitellius, Commode,
Maximien, Dioclétien ne poussèrent
point la cruauté aussi loin que Neron ;
mais ils ne laisserent pas que de répan-
dre bien du sang. A peine parmi les
quinze ou vingt premiers Empereurs
Romains s'en trouva-t'il trois ou qua-
tre qui eussent des sentimens humains.
Quels tourmens, quels maux, quels
supplices n'essuyerent point pendant
tant de regnes les infortunés Romains,
& les Provinces qu'ils avoient soumi-
ses !

Consideres, sage Abukibak, si les

Souverains ne sont pas les instrumens ordinaires dont le Ciel se sert pour punir les hommes , & songes en même tems combien un bon Prince doit être cher à ses sujets , & combien ils doivent veiller à sa conservation , puisque c'est le plus grand présent que la Divinité puisse leur faire. Si des filles de famille qui perdent leur Pere , & qui tombent sous la puissance d'un tuteur dur & peu serviable , sont dignes de compassion , quelle pitié ne doit-on pas avoir d'un peuple qui est privé d'un Roi comme Titus , & qui en voit remplir la place par un Prince , tel que fut son successeur ? Les Monarques , véritablement digne de commander , sont si rares , que s'il est permis à toute une Nation de se livrer à une tristesse démesurée & sans borne , c'est lorsqu'elle en perd un qu'on peut placer dans ce nombre.

Il me seroit aisé de te prouver , sage Abukibak , que les autres États n'ont pas été plus fortunés que l'Empire Romain. Je trouverois dans l'antiquité mille exemples de la cruauté des Princes , les siècles modernes m'en fourniroient aussi plusieurs ; mais je me contenterai d'en rapporter quelques-uns , pris & dans les anciens tems , & dans ces derniers. Cela suffira pour prou-

116 LETTRES CABALISTIQUES,

ver ce que j'ai avancé, *que dans tous les tems le nombre des mauvais Princes a été très-considérable, & a perpétué les malheurs du genre humain.*

Dès qu'il y a eu des Historiens, il y a eu des gens qui ont parlé, & se sont plaints des cruautés des Princes. Si nous avions des mémoires plus anciens que ceux d'Hérodote, sans doute nous y trouverions des preuves de ce fait ; mais puisque nous n'avons dans l'Histoire aucun Ouvrage aussi ancien que celui de ce Grec, prenons chez lui le premier exemple des crimes des Souverains ; c'est celui d'Astyages, qui fit manger à Harpage son propre enfant, pour n'avoir pas donné la mort à Cyrus le fils de sa fille.

Permet, sage & savant Abukibak, que je place ici toute cette cruelle histoire, telle qu'elle est dans Hérodote. Son horreur est si grande, qu'on ne sauroit assez l'offrir à ceux qui veulent examiner attentivement jusqu'où certains Princes ont pu pousser la barbarie. » Harpage (1), dit Astyages, » de quelle mort avez-vous fait mourir l'enfant que je vous donnai, &c.

(1) Hist. d'Hérod. Tom. I. Liv. I. pag. 108. & suiv. Edit. in-12. Je me sers de la Traduction de du Ryer.

» qui étoit né de ma fille ? Harpage,
 » voyant le bouvier présent à qui il
 » l'avoit remis , ne voulut dissimuler ,
 » ni couvrir son action par un menson-
 » ge , de peur d'être convaincu par
 » lestémoignages qu'on produiroit con-
 » tre lui. Il fit donc cette réponse :
 » Lorsque j'eus reçu cet enfant , je cher-
 » chai un moyen de ne rien faire qui fût
 » contraire à votre intention ; & comme
 » je n'ai jamais rien fait contre votre
 » service , je résolus d'agir de telle sorte ,
 » que je n'offensasse point Votre Majesté ,
 » & que je ne fusse point votre boureau ,
 » ni de la Princesse votre fille. Je don-
 » nai donc l'enfant à cet homme que j'a-
 » vois fait venir exprès , & je lui dis
 » que c'étoit vous qui commandiez qu'on
 » le tuât ; & certes je ne pense pas avoir
 » failli en disant cela , car vous l'aviez
 » commandez. Enfin , en lui donnant
 » cet enfant comme par votre ordre , je
 » lui enjoignis de l'exposer sur une mon-
 » tagne déserte , & de demeurer auprès
 » de lui jusqu'à ce qu'il fût mort. Je lui
 » fis toutes sortes de grandes menaces ,
 » s'il n'exécutoit ce commandement ; &
 » quant il eut satisfait à l'ordre que je
 » lui avois donné , j'envoyai sur les lieux
 » pour en être mieux assuré , les plus fi-
 » deles des miens. Je sus d'eux que cet
 » enfant étoit mort , & je le fis enterrer.

118 LETTRES CABALISTIQUES ,

» par eux-mêmes. Voilà comment la
» chose s'est passée, & comment cet en-
» fant est mort. Ainsi Harpage parla
» au Roi, sans rien dissimuler de la
» vérité; & le Roi cachant sa colere
» & son ressentiment, lui conta pre-
» mierement tout ce qu'il avoit ap-
» pris du bouvier, & enfin il lui dit
» que l'enfant vivoit, & qu'il en étoit
» bien aise. Car, dit-il, j'étois en in-
» quiétude de l'aventure de cet enfant,
» & je ne pouvois endurer que ma fille
» me reprochât en elle-même d'être
» le meurtrier de son fils. Mais puis-
» que la fortune nous est plus favo-
» rable que nous ne pensions, envoyez
» votre fils avec cet enfant qu'on vient
» de me rendre, & ne manquez pas
» de venir souper avec moi, parce
» que j'ai résolu, pour le recouvre-
» ment de mon petit-fils, de sacrifier
» aux Dieux, à qui j'endois de l'hon-
» neur & de grandes reconnoissan-
» ces.

» Quant Harpage eut entendu ces
» paroles, il se prosterna devant le
» Roi, & s'en retourna en sa maison,
» extraordinairement réjoui que sa
» faute eût un si bon succès, & d'a-
» voir été convié par le Roi au festin
» qu'il faisoit en signe de réjouissance.
» Il ne fut pas tôt en son logis.

» qu'il envoya au palais son fils uni-
 » que, âgé environ de treize ans,
 » & lui enjoignit de faire tout ce que
 » le Roi lui commanderoit. Cepen-
 » dant satisfait de son aventure, il dit
 » à sa femme tout ce qui lui étoit ar-
 » rivé; mais quand son fils fut dans le
 » palais, le Roi commanda qu'on le
 » fit mourir, qu'on le coupât en mor-
 » ceaux, qu'on en fit rotir une par-
 » tie, & bouillir l'autre, & qu'on le
 » tint prêt pour le servir sur la table.
 » L'heure du souper étant venue, &
 » chacun s'étant assemblée, & Har-
 » page avec les autres, on servit de-
 » vant le Roi & les autres Seigneurs
 » des viandes ordinaires, mais on ser-
 » vit devant Harpage tous les membres
 » de son fils découpés, excepté la tête,
 » les pieds & les mains qu'on tenoit
 » cachées dans une corbeille couverte.
 » Lorsqu'Astyages eut pris garde
 » qu'Harpage étoit rassasié de cette
 » viande, il lui demanda s'il l'avoit
 » trouvée excellente, & Harpage lui
 » répondit qu'il n'en avoit jamais man-
 » gé de meilleure. En même tems ceux
 » qui avoient l'ordre du Roi, lui ap-
 » portèrent dans un plat la tête de son
 » fils, ses mains & ses pieds, & lui
 » dirent qu'il découvrit ces mêts, &
 » qu'il en prît ce qu'il voudroit. Har-

210 LETTRES CABALISTIQUES

» page fit ce qu'on lui disoit , & quand
 » il eut découvert ce plat , il vit les
 » misérables restes de son fils : toute-
 » fois il ne s'étonna point d'un spec-
 » tacle si étrange , & demeura maître
 » de soi dans un si grand sujet d'afflic-
 » tion. Alors Astyages lui demanda
 » s'il savoit de quelle viande il avoit
 » mangé , & Harpage lui répondit
 » qu'il le savoit fort bien ; mais qu'il
 » ne trouvoit rien à redire à tout ce
 » que faisoit le Roi. Après avoir fait
 » cette réponse , & ramassé les restes
 » de son fils , il s'en retourna en sa
 » maison , comme je crois , pour les en-
 » terrer. »

L'on découvreage Abukibak , dans cet-
 te horrible & funeste histoire jusqu'où
 les Princes ont quelquefois poussé l'in-
 humanité , & les courtisans la lâche &
 servile complaisance pour des tyrans.
 Harpage n'auroit-il pas dû se jeter sur
 Astyages & lui arracher les yeux ,
 eût-il dû mourir dans l'instant de la
 mort la plus cruelle ? Quoi ! un pere
 mange lui-même les membres de son
 enfant qu'on lui sert à table , il ap-
 prend ce qu'il a fait , & la Nature en
 lui est presque muette , *il ne s'étonne
 point d'un spectacle aussi affreux , & se
 contente de dire , qu'il ne trouve rien
 à redire à tout ce que faisoit le Roi ! Il
 faut*

faut que l'esclavage de la Cour soit quelque chose de bien pernicieux, puisqu'il nôte pas seulement les sentimens d'honneur, mais qu'il efface entièrement ceux de la Nature. Qu'on ne dise point que le respect qu'on doit avoir pour un Souverain, doive l'emporter sur tous les sujets qu'on pourroit avoir de se plaindre de lui. Dès qu'un Roi oublie qu'il est homme, & qu'il agit comme une bête féroce, il rompt tout les liens de ses sujets. Un pere, à qui un Souverain sert à table les membres de ses enfans, est un monstre horrible, dont il faut délivrer le genre humain. Que n'est-il pas capable d'entreprendre, quelle cruauté ne mettra-t'il pas en usage ? Il est à pré-supposer qu'ayant oublié tous sentimens d'honneur, il feroit perir ses Etats & ses peuples, si on lui en laissoit le pouvoir. Or, tous les Jurisconsultes, ceux-mêmes qui sont les plus favorables à l'autorité arbitraire, conviennent qu'on peut réprimer par la force la violence & la cruauté des tyrans, lorsqu'ils poussent les choses à l'extrême, » Barclay, dit Grotius(1),

(1) Barclaius Regii Imperii assertor fortissimus hoc tamen descendit, ut populo & insigni ejus parti jus concedat se tuendi adversus immanem

222 LETTRES CABALISTIQUES,

» ce puissant défenseur de l'Autorité
 » Royale, accorde au peuple, ou à
 » la considérable partie du peuple, le
 » droit de se défendre contre une
 » cruauté insupportable, quoiqu'il
 » confesse que tout le peuple soit sou-
 » mis au Roi. Pour moi, je n'ai point
 » de peine à concevoir que plus la
 » chose qu'on conserve est considera-
 » ble, plus l'exception que l'on met
 » à la loi est équitable; néanmoins je
 » n'oserois pas blâmer indistinctement,
 » ou des particuliers, ou la moindre
 » partie du peuple, ou d'un Etat,
 » qui se seroit autrefois servie, sans
 » toutefois se départir du bien public,

*favitiam: cum tamen ipse fateatur totum popu-
 lum Regi subditum esse. Ego facile intelligo, quo
 pluris est id quod conservatur, eo majorem esse
 æquitatem, quæ adversus Legis verba exceptionem
 porrigat. At tamen indiscriminatim damnare aut
 singulos, aut partem populi minorem, quæ ulti-
 mo necessitatis præsidio sic utatur, ut interiam &
 communis boni respectum non deferat, vix ausim.
 Nam David, qui extra pauca facta, testimonium
 habet vitæ secundum Leges exactæ, armatos cir-
 cum se primum quadringentos, deinde plures ali-
 quanto habuit: quo nisi ad vim arcendam si in-
 ferretur? Sed simul hoc notandum est, factum id
 Davide, nisi postquam Jonathanis indicio, & plu-
 rimis aliis certissimis argumentis compererat Sau-
 lem vitæ suæ imminere. Hug. Grotii. de Jure belli
 & Pacis, Lib. I. Cap. IV. pag. 155,*

L E T T R E C X I X. 123

» de la dernière ressource que la né-
 » cessité lui offre. David, dont nous
 » avons ce témoignage qu'hormis quel-
 » ques-unes de ses actions, il a été
 » très-religieux observateur de la Loi,
 » s'est fait accompagner d'abord par
 » quatre cens hommes, & puis par un
 » plus grand nombre; & à quel des-
 » sein, que pour se défendre de l'op-
 » pression? Mais il est à propos de
 » remarquer en même tems que Da-
 » vid ne se porta à cette précaution
 » qu'après avoir été convaincu par l'a-
 » vis de Jonathas, & par plusieurs au-
 » tres preuves très-certaines que Saül
 » en vouloit à sa vie. »

Dans ce passage de Grotius je vois
 clairement, sage Abukibak, qu'il est
 non-seulement permis aux peuples de se
 préserver des violences d'un furieux;
 mais qu'un particulier peut même se
 garantir des cruautés d'un tyran. Les
 imbécilles, où les lâches courtisans qui
 soutiennent le contraire, prétendent-
 ils mieux connoître les principes du
 Droit naturel que les plus grands Ju-
 risconsultes, & se figurent-ils d'avoir
 plus de piété & plus de soumission aux
 ordres du Ciel que David? C'est dans
 la basse & servile adulation de la Cour
 qu'est née la monstrueuse opinion qu'un

124 LETTRES CABALISTIQUES,

Roi peut être tyran impunément, & que le sang des humains, ainli que leurs biens, sont le partage d'un furieux.

Ma Lettre est déjà trop longue, sage Abukibak, je t'écrirai sur le même sujet dans la première que je t'enverrai.

Porte-toi bien, respectes & honores toujours les bons Princes ; mais détestes & abhorres les mauvais.



L E T T R E C X X.

Ben Kiber *au Cabaliste* Abukibak.

VOYONS encore , sage Abukibak , chez les Anciens quelques exemples des cruautés des Princes , avant de venir aux Modernes. Le premier qui s'offre à mon esprit , est celui de Phalaris , tyran de Sicile. Ce barbare avoit fait faire par un nommé Perillus un taureau de bronze , dans lequel on renfermoit un homme ; on rougissoit ensuite cette infernale machine , & les cris du misérable que l'ardeur du feu consumoit , ressembloient par l'arrangement de certains tuyaux , pratiqués dans la bouche du taureau , aux mugissemens de cet animal. Est-il permis , sage Abukibak , que la licence effrenée du pouvoir arbitraire ait pû produire d'aussi grands crimes !

La Grece produisit un nombre de Souverains qui ne furent gueres plus justes & plus équitables que le tyran Sicilien. Mithridate fit mourir sa femme , ses enfans , ses amis ; il fit égorger dans

126 LETTRES CABALISTIQUES,
un seul jour plus de cent mille Romains par une trahison inouye.

Les successeurs d'Alexandre signalèrent presque tous leurs regnes par les proscriptions, les meurtres, & le carnage. Alexandre lui-même dans les dernières années de sa vie mérita autant le titre de tyran que les Princes les plus cruels ; il viola toutes les loix de l'humanité, fit périr dans les supplices les plus cruels ses meilleurs amis & ses plus zélés serviteurs.

Le Peuple de Dieu n'a pas été plus exempt que les autres, d'être souvent gouverné par de mauvais Souverains. Les Davids & les Salomons ont bien été plus rares chez les Juifs, que les Joas & les Hérodes.

Avant de passer à ces derniers siècles, arrêtons-nous un moment, sage Abukibak, à ces tems malheureux, où cette foule de Vandales, ou de Gots inonderent l'Empire Romain. Quelles cruautés ne commirent point les Princes qui les commandoient ? & à quels malheurs ne furent pas livrées les plus belles provinces Romaines ? On eût pu donner justement à tous ces tyrans le nom de *fléau de Dieu*, qui ne fut approprié qu'au cruel & sanguinaire Atila. Ce barbare fit plus périr de gens que

les plus dangereuses maladies épidémiques, il détruisit les plus belles villes, saccagea & brûla les Temples, renversa les plus précieux monumens de l'antiquité, & se rendit véritablement digne du surnom odieux qu'il portoit.

Pendant que l'Italie & les Gaules étoient en proie à la cruauté des tyrans, la Grece n'étoit ni plus heureuse ni plus fortunée. Les Empereurs de Constantinople traitoient leurs sujets presque aussi inhumainement que les Gots leurs ennemis ; à peine dans le nombre des dix Souverains Grecs, l'Histoire nous parle-t-elle d'un qui soit véritablement digne d'être placé au rang des Princes vertueux.

Venons actuellement, sage Abukibak, à ces derniers siècles ; l'Asie, l'Afrique & la Grece ont été saccagées par les Princes Turcs. Mahomet II. noya dans des mers de sang le reste de l'Empire d'Orient & depuis que ses successeurs ont régné à Constantinople, la cruauté n'a presque jamais quitté le Trône, & y a montré tout ce qu'elle avoit de plus barbare & de plus hideux.

Les Chrétiens n'ont gueres été plus heureux que les Turcs. Dans tous les différens Etats de l'Europe on a vu dans ces derniers siècles des Souverains qui ont violé toutes loix de l'humanité.

128 LETTRES CABALISTIQUES,

Pierre le Cruel, qui regnoit en Espagne dans le quatorzieme siecle, & qui mourut l'an mil trois cens soixante-neuf, commit plus de cruautés que les Tiberes & les Caligula. Le récit qu'en fait un Historien moderne, cause de l'horreur aux Lecteurs les moins pitoyables, en voici un morceau assez considérable, mais qui vient trop bien à notre sujet pour en rien retrancher.

» Le Prince furieux se mit en colere ,
» sa colere s'alterant toujours du sang
» de ceux qui l'excitoient , outre qu'il
» n'avoit pas ouplié que l'interêt seul
» retenoit l'Infant d'Arragon en Castille , il le fit tuer sur le champ , s'il
» ne le tua pas lui-même , comme un
» Historien l'a écrit. Il fit jetter son
» corps par la fenestre , criant au peuple de Bilbao où se fit cette execution : *Voilà celui qui vouloit être*
» *voire maître.* Non content de cette
» cruauté , le corps du mort ayant été
» porté à Burgos , il défendit qu'on lui
» rendit les honneurs de la sépulture ,
» & ordonna qu'on le jettât ignominieusement dans la riviere. La Reine-
» mere de l'Infant , & Isabelle de
» Lara sa femme étoient à Roa quand
» elles apprirent la scène tragique qui
» s'étoit passée en Biscaye ; elles n'eurent pas le tems de pleurer sa mort ,

» elles se virent bien-tôt réduites à
 » pleurer pour elles-mêmes. Elles fu-
 » rent arrêtées, & on les conduisit à
 » Castroxeris, où on les retint prison-
 » nieres, & où on leur donna pour
 » compagnie Jeanne de Lara, sœur
 » d'Isabelle, & épouse de D. Tello.
 » Il ne se passa pas bien du tems que
 » le Roi ne trempât ses mains dans le
 » sang de la Reine sa tante ; il la fit
 » mourir dans sa prison même. Jeanne
 » de Lara éprouva bien-tôt le même
 » sort à Seville, & Isabelle sa sœur à
 » Xerès de la Frontera, où elle fut
 » alors conduite pour être à Blanche
 » de Bourbon que l'on y avoit trans-
 » ferée, & avec qui elle demeura quel-
 » que tems, pronostique de sa mal-
 » heureuse destinée. La bataille d'A-
 » raviane couta la vie à deux jeunes
 » Princes qui n'y étoient pas, seulement
 » parce qu'ils étoient freres du Comte
 » Trastamare qui l'avoit gagnée. Pierre
 » étoit si accoutumé à verser le sang
 » de ses proches, qu'on ne s'étonna
 » de ce nouveau fraticide, que par
 » l'âge & par l'innocence des deux fre-
 » res qu'il fit mourir, dont l'un n'a-
 » voit que dix-huit ans, l'autre à peine
 » en avoit quatorze. D. Nugnès de
 » Gusman, Grand-sénéchal, ou Gou-
 » verneur de Leon, n'auroit pas échap-

130 LETTRES CABALISTIQUES ,

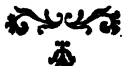
» pé à la fureur de Pierre le Cruel ;
» s'il n'avoit été prévenu par un de ses
» domestiques , des desseins que ce
» Prince avoit formés de le sacrifier à
» ses soupçons. Ce Seigneur averti
» à tems du danger qu'il couroit , se
» sauva en Portugal. D. Pedro Alvare
» Ozorio n'eut pas le même bonheur ;
» invité par D. Diegue Garcie de Pa-
» dilla , Grand-maître de Calatrava ,
» à un repas , il fut poignardé à table
» par deux meurtriers que le Roi avoit
» apostés. Le Grand-Archidiacre de
» Burgos D. Diegue Arias Maldonard
» devint suspect , parce qu'il avoit reçu
» des lettres du Comte Henri de Tra-
» tamare. Il fut la victime des soup-
» çons de Pierre , qui le fit inhumai-
» nement assassiner. D. Ferdinand de
» Toledé , Grand-maître de la garde-
» robe , Seigneur aussi recommandable
» par sa probité , que par les services
» importans qu'il avoit rendus à l'Etat ,
» D. Pedre Nugnès de Gusman , D.
» Gomez Carillo , furent en divers
» tems immolés , ou aux caprices , ou
» aux fureurs de ce Prince sans huma-
» nité. Dom Guttiere Gomès de To-
» lede , Grand-Prieur de St. Jean ,
» & D. Diegue Gomès son frere ,
» outré de la mort de D. Ferdinand
» leur oncle , craignirent pour eux-

L E T T R E C X X. 131

» mêmes un semblable sort , & se ré-
 » fugierent en Arragon. Le Roi n'ap-
 » prit leur évasion qu'avec des tranf-
 » ports de rage , dont il fit ressentir
 » les effets à Dom Vasco , Archevêque
 » de Toledé leur oncle , & frere du
 » Grand-maitre de la garde-robe. Il
 » lui ordonna de sortir sur le champ du
 » Royaume. L'ordre fut exécuté avec
 » tant de précipitation , qu'on ne laissa
 » pas au Prélat le tems de se fournir
 » des choses nécessaires à la vie. Ce
 » grand Archevêque , que ses éminen-
 » tes vertus rendoient cher à son trou-
 » peau , parut coupable aux yeux de
 » Pierre le Cruel , parce qu'il avoit
 » donné des larmes à la mort d'un frere
 » qu'il aimoit tendrement. D. Vasco
 » se retira à Conimbre dans le Mo-
 » nasteré des Dominicains, où il acheva
 » saintement son exil & sa vie (1).

Je te salue , sage Abukibak. Je con-
 tinuerai à te parler sur le même sujet
 dans ma premiere Lettre.

(1) *Hist. des Révol. d'Espagne* , par le P. d'Orléans , Tom. II. pag. 440.



L E T T R E C X X I.

Ben Kiber, *au Cabaliste Abukibak.*

DA N S le tems que l'Espagne étoit en proie à la barbarie de Pierre le Cruel , Charles le Mauvais tyrannissoit les Navarrois, & la vertu , l'honneur , la probité n'étoient pas moins inconnues à ce dernier Souverain qu'au premier. Le crime qu'il commit à l'égard de Gaston Phœbus , Comte de Foix , passe toute imagination. Il voulut le faire empoisonner par son fils ; & quoique ce jeune Prince fût le fils de sa sœur , ni la qualité de neveu , ni celle de beau-frere ne purent le détourner de son funeste dessein.

» Ce Prince sanguinaire, dit un Hif-
» torien (1) se voulant défaire d'un
» beau-frere qui l'incommodoit, se ser-
» vit du fils pour faire périr le pere ;
» & l'enfant lui semblant trop bien né
» pour être séduit par les motifs qui
» font commettre les parricides, il lui

(1) Hist. des Révol. d'Espagne , par le P. d'Orléans , Tom. III. pag. 69.

LETTRE CX XI. 133

» donna un fâchet de poudre , dont
 » il lui dit que la vertu étoit de re-
 » nouvellier l'amitié éteinte , ajoutant
 » qu'il trouvât moyen d'en mettre se-
 » crettement sur quelque une des vian-
 » des qu'on servoit au Comte son pere,
 » & qu'il verroit renaître en lui avec
 » plus de vivacité que jamais , ses pre-
 » miers empressements pour sa mere.
 » Il lui recommanda le secret , & le
 » renvoya chargé de présens , & plein
 » d'une tendre reconnoissance pour un
 » oncle , dont il croyoit être aimé en
 » fils plutôt qu'en neveu. On raconte
 » diversément le reste de cette tragique
 » histoire. Quelques-uns disent qu'on
 » surprit l'enfant , mêlant de cette pou-
 » dre fatale dans un des mets qu'on
 » alloit porter sur la table du Comte
 » son pere ; que le Comte en fut aver-
 » ti , & qu'étant entré en soupçon que
 » quelqu'un de ses ennemis n'eût ren-
 » du son fils capable d'un crime , il fit
 » donner de cette viande à un chien
 » qui en mourut , & que transporté
 » de colere , il fit ensuite mourir l'en-
 » fant.

Le seizieme & le dix-septieme siècles
 ont produit de mauvais Souverains,
 ainsi que le quatorzieme. Philippe II.
 inonda les Pays-bas du sang de ses in-
 fortunés sujets. Peu content de les ac-

136 LETTRES CABALISTIQUES,

» noit pour la guerre : il montrait la
» perte , elle trouvoit son gain : &
» d'où il conjecturoit certainement la
» ruine du Royaume , elle se promet-
» toit son établissement propre.

La mauvaise éducation que reçurent les Rois François II. Charles IX. & Henri III. fut une suite malheureuse de la politique de la Médicis. Cette femme , avide de commander , tâcha de plonger ses fils dans la plus sale crapule & dans la plus infâme débauche , pour ôter à ces Princes toute envie de se mêler du gouvernement. Le même Auteur que je viens de citer , nous apprend quel soin elle prit de l'enfance de son premier fils François II.

» En ses tendres ans , dit-il (1) , elle
» lui avoit laissé quitter ses précepteurs
» pour jouer à la toupie , & faire (par
» un sinistre présage) jouter les cocqs
» l'un contre l'autre. Et quand il est
» déclaré majeur , au lieu de teindre
» cette royale jeunesse en toutes vertus
» elle tâche de corrompre son propre
» fils , & effacer tout son bon naturel ;
» laisser approcher de sa personne des
» maîtres de juremens & blasphèmes ,
» des mocqueurs de toute Religion ;

(1) Discours merveill. de la vie de Cath. de Médicis , pag. 499.

» le fait solliciter par des macqueraux ,
 » qu'elle pose (comme en sentinelle)
 » à l'entour de lui ; même perd telle-
 » ment toute honte , qu'elle lui sert de
 » maquerelle , comme auparavant elle
 » avoit fait au Roi de Navarre & au
 » Prince de Condé , afin de lui faire
 » oublier tout desir de connoître les
 » affaires de son Royaume , l'enyvrant
 » de toutes sortes de voluptés. Chacun
 » fait ce que je dis , tellement que j'ai
 » horreur d'en parler davantage. Ainsi
 » donc le Roi ne venoit au Conseil ,
 » que par l'importunité de quelques-
 » uns qui à leur grand regret le
 » voyoient ainsi mal nourri. »

Charles IX. fut imbu des mêmes principes que François II. mais comme il regna bien plus long-tems que lui , ses peuples en ressentirent les effets les plus funestes. Ce Prince cruel renouvella les fureurs de Néron. L'Empereur Romain fit mettre le feu à Rome , & lui livra Paris au carnage le plus sanglant. L'affreuse journée de S. Barthélemi fut exécutée par ses ordres , & ce barbare Souverain se baigna lui-même avec plaisir dans le sang de ses sujets. Vérifions encore ce fait , sage Abukibak , par l'autorité d'un Historien respectable. » Quand il fut jour , dit Bran-

138 LETTRES CABALISTIQUES,

» *tôt*, le Roi ayant mis la tête à la fe-
 » nêtre de sa chambre, & qu'il voyoit
 » aucuns dans le fauxbourg Saint Ger-
 » main qui se remuoient & se fauvoient,
 » il prit une grande harquebuse de chaf-
 » se qu'il avoit, & en tira tout plein
 » de coups à eux, mais en vain; car
 » l'harquebuse ne tiroit si loin. Inces-
 » samment crioit, *tues, tués*, & n'en
 » voulut jamais sauver aucun. «

La cruauté de Charles IX. ne fut point
 assouvie par la mort d'un si grand nom-
 bre de ses sujets, il voulut encore goû-
 ter le plaisir de repaître ses yeux de l'af-
 freuse vûe du corps sanglant & défigur-
 ré de l'Amiral de Coligny; il alla pour
 cet effet jusqu'au pied de l'échafaut,
 où étoient exposés les tristes restes de
 ce héros. Sa mere & son frere le Duc
 d'Anjou, qui fut depuis Henri III. l'ac-
 compagnerent dans un si noble voyage.
 Un Auteur, contemporain de la Médi-
 cis, nous a donné un précis de toutes
 ces barbaries; il est le garant que je n'a-
 vance rien que Charles IX. n'ait vérita-
 blement fait.

» Le vendredi ensuivant, (1) l'A-
 » miral est blessé d'une arquebusade
 » par Maurevel, qui paravant avoit tué

(1) *Disc. merveil. de la Vie de Cath. de Médi-*
cis, pag. 528.

LETTRE CXXI. 139

» Mouy son Capitaine. La Reine mere,
 » le Roi , Messeigneurs ses freres le
 » visitent. Elle singulierement fait fort
 » la courroucée contre les auteurs de
 » ce coup , & en crie plus haut qu'au-
 » cun autre ; mais quelque semblant
 » qu'elle montrât à l'Amiral , elle l'eût
 » déjà voulu voir en pieces , comme
 » elle le montra pour un effet aussi
 » tragique & malheureux , que mé-
 » chanceté qui ait jamais été commise.
 » Car la nuit d'entre le Samedi & le
 » Dimanche suivant , elle le fait massa-
 » crer cruellement avec tous ceux que
 » l'on put attraper , desquels y avoit
 » un rôle dressé , afin de les dépê-
 » cher tous. Les premiers en ce rôle
 » après l'Amiral , étoient les quatre
 » freres de Montmorenci , quoique
 » Catholiques , qui furent sauvés par
 » l'absence du Maréchal de Montmo-
 » rency , aîné de la maison , qui le Jeu-
 » di précédent étoit allé à la chasse.
 » Le Maréchal de Cossé étoit le neu-
 » vieme en rang , puis le Sieur de Biron
 » & plusieurs autres. De fait on leur
 » ferma la porte du Louvre , afin qu'ils
 » demeurassent en proie. Et le Sire
 » Claude Marcel , rencontrant le Sieur
 » de Thoré , l'avertit de se retirer promp-
 » tement s'il aimoit sa vie , & qu'il

140 LETTRES CABALISTIQUES ,

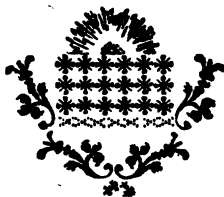
» ne faisoit pas bon à Paris ce jour-là
» pour ceux de sa maison. Quant au
» Maréchal de Cossé , sans les prieres
» de la Damoiselle du Châteauneuf ,
» qui y employa son crédit envers le
» Duc d'Anjou , il passoit le pas avec
» les autres ; comme aussi le Sieur de
» Biron , s'il ne se fût vitement retiré
» en l'Arcenal. Le Roi de Navarre fut
» sauvé à la requête de Madame sœur
» du Roi , sa nouvelle épouse ; & le
» Prince de Condé par le Duc de Ne-
» vers son beau-frere , qui remontra
» qu'il étoit jeune & délicat , & pour-
» roit aisément changer d'opinion. Dieu
» qui ne vouloit pas ruiner ce Royaume
» tout en un jour , les exempta de cet
» horrible massacre. Le corps de l'A-
» miral (duquel la tête fut première-
» ment coupée pour la présenter à la
» Reine) fut porté au gibet de Mont-
» faucon , où peu de jours après ,
» pour en repaître ses yeux , elle l'alla
» voir un soir , & y mena ses fils , sa
» fille & son gendre. Je laisse à penser
» combien cette vûe étoit digne de
» tels Princes que ceux-là , & à quelle
» intention elle les y menoit pour les
» accoutumer à toute cruauté ; car
» elle en a fait tel ordinaire , qu'il n'y
» a si cruel spectacle qui ne lui donne

» singulier plaisir , & où elle ne veuille
 » se trouver. Plusieurs Gentilshommes
 » notables , dont nous aurons un jour
 » grand besoin contre les étrangers , y
 » furent vilainement mis à mort , même
 » quelques bons Catholiques ; entr'au-
 » tres M. de Villemor Maître des Requê-
 » tes , fils du feu Garde des Sceaux Ber-
 » trand, depuis Cardinal de Sens; & M.
 » Rouillard , Conseiller d'Eglise en la
 » Cour de Parlement , & Chanoine
 » de Notre-Dame , tous deux recon-
 » nus de chacun pour bon Catholiques ,
 » mais ennemis de cruauté , injustice
 » & sédition. Les coquins & garne-
 » mens de la ville , esmeus de l'exem-
 » ple , & par la voix de ceux qui
 » crioient que les huguenots avoient
 » voulu tuer le Roi , & de l'esperance
 » du pillage , massacrèrent tout ce qu'ils
 » rencontrent , sans respect de sexe ,
 » âge , ni qualité. La Reine mande
 » aux Gouverneurs qu'ils aient à faire
 » le semblable ès villes de leurs Gou-
 » vernemens , ce qui se fit d'une façon
 » très-cruelle ès Capitales du Royau-
 » me , encore qu'en aucunes les bour-
 » reaux mêmes aimassent mieux quit-
 » ter leur métier , que de s'employer
 » à tuer des pauvres gens non condam-
 » nés par justice. Qui plus en tue est

142 LETTRES CABALISTIQUES,

» mieux récompensé. On en étranglé
» quelques-uns en prison en faveur de
» ceux qui en demandoient les confis-
» cations ; nommément le Maréchal de
» Rets fit tuer dans les prisons du
» Châtelet Lomenie Secretaire du Roi,
» pour avoir sa terre. »

Permetts-moi, sage & savant Abu-
kibak , de m'interrompre dans le récit
de tant d'horreurs. Je t'ai entretenu
avec toute la haine que je te connois
pour les mauvais Princes , je finis par
la pitié que m'inspire le sort de leurs
innocentes victimes.



LETTRE CXXII.

Ben Kiber, au Cabaliste Abukibak.

LE Ciel avoit résolu de faire payer aux François par les plus grands malheurs le bonheur qui leur étoit réservé dans la personne d'un Roi tel qu'Henri IV. Il étoit destiné que les trois fils de l'inférieure Médicis regneroient successivement, & qu'un bon Roi feroit acheté par trois mauvais. Henri III. qui succéda à son frere, fit autant de maux que lui aux François ; il auroit été heureux pour eux que ce Prince eût toujours resté chez les Polonois. il signala son retour en France par des mascarades & des farces ridicules & superstitieuses, il songea à se faire recevoir membre d'une Confrérie de Freres pénitens, avant d'avoir la moindre idée de remédier aux maux de son Royaume. » En ce mois le Roi étant à Avignon (1), dit l'Auteur du Journal

(1) Journal des choses mémorables, advenues durant tout le Regne de Henri III. Roi de France & de Pologne, pag. 2.

144 LETTRES CABALISTIQUES,

» *de son Regne*, va à la Procession des
 » *Battus*, & se fait Confrere de leur
 » Confrairie ; la Reine Mere, comme
 » bonne pénitente, en voulut être
 » aussi, & son gendre le Roi de Na-
 » varre, que le Roi disoit en riant
 » n'être gueres propres à cela. Il y
 » en avoit de trois sortes audit Avi-
 » gnon ; de blancs, qui étoient ceux
 » du Roi ; de noirs, qui étoient ceux
 » de la Reine mere ; & de bleus, qui
 » étoient ceux du Cardinal d'Arma-
 » gnac. »

Si Henri III. se fût toujours contenté de s'amuser à se promener dans les rues avec les Freres *Battus*, couvert d'une grande robe de toile, on l'auroit simplement mis au rang des imbécilles ; mais les démarches qu'il fit plusieurs fois pour exterminer une partie de ses sujets, & avec eux l'héritier présomptif de la Couronne, le doivent faire regarder comme un des plus mauvais Princes qu'il y ait jamais eu. Il eut la douleur de voir que ceux qu'il avoit persécuté pendant toute sa vie, étoient les seuls qui pouvoient le secourir contre ceux qu'il avoit comblés de bienfaits. Les Parisiens lui auroient ôté la Couronne pour la donner au Duc de Guise, s'ils avoient été les Maîtres ; il fut obligé de se
 jetter

jetter entre les bras d'Henri IV. encore ce Prince ne put - il le mettre à couvert des trahisons de ses ennemis.

Les faux sermens & les promesses trompeuses ne coutoient rien à Henri III. il attestoit & prenoit à témoin ce qu'il y avoit de plus sacré dans sa Religion , & s'en servoit pour mieux tromper ses ennemis , & pour les attirer plus facilement dans les pièges qu'il leur tendoit. Consultons encore le même Auteur que je viens de citer.

» (1) On le fit le quatrième de ce
 » mois promettre & jurer au Roi sur
 » le Saint Sacrement de l'Autel , par-
 » faite reconciliation & amitié avec
 » le Duc de Guise , & oubliance de
 » toutes querelles & similtés passées ;
 » ce que Sa Majesté fit fort librement
 » en apparence , même pour se con-
 » tenter & amuser , déclara qu'il s'é-
 » toit résolu de remettre sur son cou-
 » sin de Guise & la Reine sa mère le
 » gouvernement & conduite des af-
 » faires de son Royaume , ne se voulant
 » plus empêcher que de prier Dieu &
 » faire pénitence. »

Quand je condamne la dissimulation d'Henri III. ne crois pas , sage Abu-

(1) *Le même* , pag. 109.

146 LETTRES CABALISTIQUES,
kibak, que mon dessein soit d'excuser
les crimes & la révolte des Guises.
Ces Princes méritoient une rigoureuse
punition; mais il eût fallu qu'Henri
III. les eût fait perir d'une autre ma-
niere & dans un autre tems. Au lieu
de s'amuser pendant plusieurs années
à faire des Processions dans les rues
de Paris, & à dépenser les revenus de
son Royaume, à payer les infâmes plai-
sirs que lui donnoient ses mignons, il
auroit dû arrêter l'ambition des Guises
& les punir par les voyes ordinaires,
sans s'écarter des regles que doit tou-
jours observer un Souverain juste &
équitable. Quand même la nécessité
où se trouvoit Henri III. lors de la
tenue des Etats de Blois, de se défaire
des Guises, excuseroit en partie l'as-
sassinat qu'il fit commettre, on ne pour-
roit jamais le disculper des marques de
cruauté qu'il donna en voyant son en-
nemi sans vie. Il insulta son cadavre, &
ses lâches & infâmes mignons applaudi-
rent à cette indigne action. Je cite enco-
re l'Auteur, d'où j'emprunte ces faits
odieux.

» Le vingt-troisième Décembre (1)
» est la mort du Duc de Guise, &
» lorsqu'on le tuoit, il disoit : *Mon-*

(1) *Le même*, pag. 110.

» Dieu, je suis mort, ayez pitié de
 » moi ; ce sont mes péchés qui en sont
 » cause, & fut là son corps jetté sur
 » un tapis, & là laissé quelque tems
 » exposé aux moqueries des courti-
 » sans qui l'appelloient le beau Roi de
 » Paris ; nom, que le Roi lui avoit
 » donné. Etant en son Cabinet, de-
 » manda s'ils l'avoient fait sortir, &
 » donna un coup de pied au visage de
 » ce pauvre mort, ainsi que le Duc
 » de Guise en avoit donné au feu Ami-
 » ral de Châtillon. Chose véritable &
 » remarquable. Le Roi l'ayant un peu
 » contemplé, dit, *Mon Dieu, qu'il*
 » *est grand ! Il paroît un Corps plus grand*
 » *mort que vis.*

» Le vingt quatrième la mort du Car-
 » dinal de Guise.

» Le soir de ce jour, les corps du
 » Duc & Cardinal de Guise furent
 » mis en pièces par le Commandement
 » du Roi, en une sale basse du Château,
 » puis brûlés & mis en cendres, les-
 » quelles après furent jettées au vent,
 » afin qu'il n'en restât, ni relique, ni
 » mémoire. »

En parcourant les maux que les
 hommes ont soufferts par cette foule
 de mauvais Souverains dont Dieu s'est
 servi pour les punir, nous n'avons
 point encore parlé de ceux qu'ont es-

148 LETTRES CABALISTIQUES,
fuiés les Anglois. Cependant le nombre
des Princes vertueux a été chez eux,
ainsi que chez les autres peuples, beau-
coup moins considérable que celui des
méchans. Parmi tant d'exemples que
nous pourrions en donner, nous nous
contenterons d'un seul, pris dans ces
derniers tems, & dont bien des per-
sonnes qui vivent encore aujourd'hui,
ont été les tristes témoins. J'entends
parler des cruautés que commit le der-
nier Prince de la Maison de Stuard,
pere très-incertain du Chevalier de S.
George, connu aujourd'hui sous le nom
de Prétendant. Le sage & véridique
Monsieur de Rapin-Thoyras nous en
rappellera quelques-unes dans le pas-
sage que je vais citer, où les caracte-
res sanguinaires de Jacques & de ses
principaux favoris sont parfaitement
dépeints. Cet illustre Historien y réfute
les fades & ridicules excuses que le
Pere d'Orléans a apportées dans ses
Révolutions d'Angleterre, pour pallier
les cruautés de ce Prince, & fait voir
plus clair que le jour, que ce Souve-
rain étoit l'auteur de toutes celles que
commettoient ses Généraux & ses
Ministres, puisqu'il les récompensoit
par les plus grandes charges. Eleve-
t-on au plus haut rang des personnes
dont on veut punir les crimes? Il fal-

loit être aussi hardi que le Pere d'Orléans, pour ofer entreprendre de justifier ce Roi (1). » Pour ne pas entrer » dans un détail, *dit Rapin-Thoyras*, » qui fait horreur, il suffit de dire en » un mot que Jeffreys condamna cinq » cens personnes à la mort & qu'il y » en eut deux cens trente d'exécutées, » selon ceux qui en comptent le moins, » & leurs quartiers exposés sur les » grands chemins. J'effreys se félicitoit » lui-même de cette barbarie, & se van- » toit qu'il avoit fait pendre plus de » gens lui seul, que tous les Juges » d'Angleterre ensemble, depuis Guil- » laume le Conquerant. S'il ne poussa » pas plus loin sa cruauté, ce fut par- » ce que plusieurs trouverent grace » auprès de lui en sacrifiant leurs biens. » Un seul Gentilhomme, nommé *Pri- » deaux*, lui donna quatorze mille li- » vres sterling pour sauver sa vie. Quant » à ceux qui n'avoient pas assez d'argent » pour acheter leur pardon au prix » que Jeffreys y mettoit, ils furent » ou pendus, ou déchirés à coups de » fouet, ou vendus pour esclaves aux » Colonies de l'Amerique.

» Kirck ne cédoit à Jeffreys ni en

(1) Hist. d'Anglet. par M. *Rapin-Thoyras*, Tom. X. pag. 30. & suiv.

150 LETTRES CABALISTIQUES,

» cruauté, ni en insolence. Immédiatement après la défaite du Duc de Monmouth, ayant été envoyé à *Taunton*, il y fit pendre dix-neuf hommes de sa seule autorité, sans aucune forme de procès, & sans vouloir permettre qu'ils vissent aucun de leurs parens ou amis. Pendant l'exécution, les tambours, les fifres, les hautbois solemnisoient cette grande action. Ce fut sans doute ce qui le rendit digne d'être fait assistant de de Jeffreys.

» Dans la même ville de *Taunton* Kirck ayant invité à dîner plusieurs Officiers, il fit pendre pendant le repas trente des condamnés devant les fenêtres de la chambre où il mangeoit; savoir, dix en bûvant à la santé du Roi, dix à la santé de la Reine, & dix à la santé du premier Juge: mais une action qu'il fit dans une autre ville, passe toute imagination. Une jeune fille étant venue se jeter à ses pieds pour lui demander la vie de son pere, il lui persuada de se prostituer à lui, en lui promettant de faire grace à son pere; mais après avoir assouvi sa brutalité, il eut la cruauté de mener cette fille à la fenêtre, & de lui faire voir son pere, pendu aux poteaux où pendoit l'enseigne du cabaret où il lo-

LETTRE CXXII. 151

» geoit. Ce triste spectacle fit un tel
» effet sur cette pauvre fille , qu'elle en
» perdit l'esprit.

» Le Pere d'Orléans , instruit par Ja-
» ques II. ne pouvant nier ces barbares
» exécutions , tâche de les excuser en
» deux manieres. Il dit premierement
» que le Roi en fut averti trop tard
» pour pouvoir y remédier , & que les
» grands services qu'il avoit reçus de
» Jeffreys & de Kirck , l'empêcherent
» de leur faire sentir les effets de son
» mécontentement. Il dit en second
» lieu que le Roi répara ces injustices
» autant qu'il fut en son pouvoir , par
» le pardon général qu'il accorda dans
» la suite ; mais il est aisé de voir com-
» bien ces excuses sont vaines , si l'on
» considere que quand on reprochoit
» à Kirck ces inhumanités , il répondoit
» qu'il s'en falloit bien que Jeffreys &
» lui ne fussent allés aussi loin que le
» portoient les ordres du Roi. En se-
» cond lieu le Roi étoit si peu mécon-
» tent de la conduite de Jeffreys , qu'à
» son retour il lui donna la charge de
» grand Chancelier , qui étoit devenue
» vacante pendant qu'il étoit actuelle-
» ment occupé à exercer ses inhumani-
» tés dans les provinces de l'Oüest.
» Pour ce qui regarde l'acte de par-
» don , il ne fut publié que plusieurs

152. LETTRES CABALISTIQUES,

» mois après que toutes les exécutions
 » furent faites, & qu'on ne put plus
 » trouver de coupables. Il falloit bien
 » que la Cour fût persuadée qu'il n'y
 » avoit que fort peu de gens qui pussent
 » profiter de ce pardon, puisqu'on in-
 » séra nom par nom dans cet acte une
 » troupe de jeunes filles de dix ou
 » douze ans, qui étoient allées, cou-
 » ronnées de fleurs, présenter une
 » Bible au Duc de Monmouth à son en-
 » trée dans *Taunton*. «

Si les monstres dont parle Rapin-
 Thoyras, les Kirck, les Jeffreys étoient
 nés dans les siècles qui produisirent les
 Nérons & les Caligula, on n'eût pas
 balancé à reconnoître que le Prince,
 qui non-seulement souffroit, mais ap-
 plaudissoit à de pareilles ministres,
 devoit être aussi mauvais & aussi barbare
 qu'eux. Mais dans le tems des premiers
 Empereurs il n'y avoit point de Jésui-
 tes, & par conséquent de lâches Histo-
 riens, toujours prêts à excuser les
 actions les plus criminelles des Princes
 qui les protégeoient.

Si Guillaume III. eût fait la moindre
 partie de ce que fit Jaques II. tous les
 Historiens de la Société auroient exercé
 leurs plumes à composer des Philippi-
 ques contre le Prince. Ils l'eussent traité
 de *tyran*, de *cruel*, de *barbare*; ils se se-

roient fait une gloire d'augmenter le mal qu'on en eût pû dire, & de diminuer le prix de ses bonnes actions. C'est ainsi qu'ils en agissent envers tous ceux qui sont dans un parti qu'ils n'aiment point ; mais dès qu'il s'agit de disculper quelqu'un qui les favorise, ou qui peut leur être utile, ils employent toutes sortes de moyens : la feinte, l'artifice, la fourbe, rien ne leur coûte, tout est mis en usage, & le Prince le plus cruel & le plus criminel, si l'on s'en rapporte à eux, passera pour vertueux & pour très-doux.

En général les Historiens qui s'attachent aveuglément à une secte, qui embrassent les sentimens avec vivacité, & qui se livrent à leurs préjugés, tombent dans le même défaut que les Auteurs Jésuites. Arnaud, malgré son génie vaste & son érudition profonde, écrivit un libelle affreux pour soutenir les droits de Jacques II. entre Guillaume III. c'est-à-dire, du tyran de l'Angleterre contre son libérateur. Ne falloit-il pas être, ou bien fourbe, ou bien aveugle pour oser à la face de l'Univers soutenir qu'un Prince, qui par lui & par ses ministres avoit commis les cruautés les plus inouïes, méritoit d'être protégé contre un autre Prince, dont la prudence & la valeur mettent

254 LETTRES CABALISTIQUES,
fin à tant de barbaries? Hé quoi! Arnaud prétendoit-il qu'on fit pendre tous les Anglois? Ne trouvoit-il pas assez considérable le nombre de ceux qu'on avoit fait perir, & qui pis est, perir innocemment? C'est ici, sage Abukibak; qu'il faut appliquer le passage de Grotius, que j'ai rapporté dans une de mes Lettres, & considérer qu'il faut être privé du sens commun pour croire qu'il ne soit pas permis à tout un peuple, ou à la plus considérable partie de ce peuple, de se mettre à couvert contre les violences d'un furieux & d'un fanatique?

Au reste, il n'est pas surprenant que des Ecrivains qui n'étoient que de simples particuliers, aient eu l'effronterie de louer les plus mauvais Princes, lorsqu'on a vû des Papes, & qui pis est, des Papes qu'on a mis au rang des Saints, faire l'éloge des Princesses les plus cruelles & les plus infâmes. Grégoire le Grand a parlé de Brunehaud, la furie de la France, dans les termes les plus beaux, & lui a prodigué des louanges si excessives, que je m'étonne que la Cour de Rome n'ait pas canonisé cette cruelle Reine, qui fut condamnée à être traînée par un cheval, & qui trouva dans ce supplice ignominieux la juste récompense de tous ses forfaits. Mais de même que les

l'ouïssance des Auteurs qui sont gagés par les Princes, ne trouvent pas beaucoup de croyance dans l'esprit des peuples, de même aussi les éloges d'un Pape, qui ne louoit une Reine que par les biens qu'il en recevoit, ne font gueres d'impression sur les gens qui sont instruits aujourd'hui des motifs qui conduisoient ce Pontife. L'Abbé de Vertot, dans un de ses Ouvrages posthumes, les a parfaitement développés; il fait voir clairement que le Saint Pere étoit fort sensible aux grands biens que Brunehaud avoit donnés aux Ecclesiastiques & aux fondations qu'elle avoit faites.

Revenons, sage Abukibak, au sujet principal des trois dernieres Lettres que je t'ai écrites, & convenons que Dieu se sert de mauvais Princes comme d'un fleau perpétuel, qu'il ne détourne d'un Pays que pour en affliger un autre. Dans tous les tems il y a eu des Souverains injustes, vicieux, cruels, & leur nombre a toujours surpassé de beaucoup celui des vertueux. Si les péchés des hommes étoient moins grands, les choses changeroient sans doute; Dieu donneroit à des justes des Souverains équitables. Sa bonté est si grande, que malgré nos fautes il fait naître quelquefois des Rois dont

156 LETTRES CABALISTIQUES,
nos vices nous rendent indignes. Les
François ont eu des Henri IV. & des
Louis XV. quelles graces ne devroient-
ils pas rendre au Ciel? Cependant leurs
défauts augmentent tous les jours,
& les biens que Dieu répand sur eux,
ne servent qu'à les aveugler davan-
tage.

Au reste, sage Abukibak, en te mon-
trant les maux que les mauvais Sou-
verains ont faits dans tout le monde,
je suis bien éloigné de vouloir dimi-
nuer le respect qu'un sujet doit à son
Prince. Ce n'est jamais à un simple
particulier à vouloir se soustraire à l'o-
béissance du maître que Dieu lui a
donné, il faut qu'il reçoive les châti-
mens que Dieu lui fait subir par la
voye du Souverain, comme il reçoit
ceux qu'il lui envoie quelquefois direc-
tement par les maladies, les orages &
les tempêtes. Notre intérêt particu-
lier ne doit jamais nous faire violer le
serment de fidélité que nous faisons au
Souverain; il ne nous est permis d'agir
contre lui que dans le cas dont parle
Grotius, lorsqu'un danger éminent
menace une Nation entière, ou la plus
grande partie de cette Nation: alors
il est permis de se réunir avec les gens
de bien pour donner des bornes à la
cruauté d'un Tyran, ou à la folie d'un

LETTRE CXXIII. 157

fanatique. C'est-là précisément le cas où se trouvoient les Anglois lorsqu'ils ôtèrent la Couronne à Jaques II. si vanté par le Pere d'Orléans, & si peu digne de regner.

Je te salue, sage & sçavant Abukibak, regardes toujours un bon Prince comme l'image de la Divinité.

LETTRE CXXIII.

Le Cabaliste Abukibak, au studieux Ben Kiber.

JA I lû avec beaucoup de plaisir, studieux ben Kiber, toutes les Lettres que tu m'as écrites sur les malheurs que les mauvais Princes ont causés au genre humain. J'avois souvent réfléchi sur un sujet aussi triste, & plaint le triste sort des peuples, dévoués à la volonté absolue d'un homme qui oublie toutes les loix de l'humanité. Je les regardois comme des brebis infortunées, dont on confieroit la garde à un loup affamé. Je pensois cependant que deux choses étoient très-capables de consoler les misérables qui étoient en proie aux caprices & à la cruauté des mau

158 LETTRES CABALISTIQUES ,
vais Souverains. La premiere , c'est que
le Ciel récompense ceux qui reçoivent
avec soumission les maux qu'il leur en-
voie ; car c'est avec beaucoup de raison
que tu as sagement remarqué que les
tyrans les plus cruels sont les ministres
les plus ordinaires de la colere de Dieu ,
& les exécuteurs de la vengeance cé-
leste. La seconde chose , qui me paroît
encore très-propre à faire supporter pa-
tiemment le joug des Princes cruels &
sanguinaires , c'est qu'il en est peu d'en-
tre eux qui ne périssent enfin miséra-
blement , & dont la mort ne soit capa-
ble d'épouvanter ceux qui les imitent.
On peut justement appliquer aux ty-
rans ce que l'Evangile a dit de ceux
qui scandalisent leur prochain. Quoi-
qu'il soit nécessaire qu'il y en ait , *mal-*
heur à ceux par qui vient le scandale !
Væ illis per quem venit scandalum !

J'ose avancer hardiment que la fin
de tous les mauvais Princes a été con-
forme à la punition que méritoient leurs
crimes ; aucun d'eux n'a été exempt de
quelque grande catastrophe , & l'on
pourroit dire , lorsqu'on parle d'un Sou-
verain injuste & cruel ; *scriptum enim*
ut perderetur ille , il étoit écrit qu'il
seroit perdu.

Je vais examiner succinctement , stu-
dieux ben Kiber , quelle a été la mor

de ce grand nombre de Princes dont tu m'as parlé , & tu verras que tu n'as fait mention d'aucun , dont la fin n'ait été très-malheureuse. Il faudoit s'il étoit possible , qu'on fit faire tous les jours cette attention aux Monarques , & qu'on leur montrât hardiment que Dieu brise enfin l'instrument fatal dont il s'est servi pour punir les coupables. Si les Rois étoient véritablement persuadés qu'il n'est que ceux qui sont justes qui puissent éviter une mort tragique , ou pleine de chagrin , de crainte , de douleur & de désespoir , sans doute leur intérêt propre les forceroit à devenir vertueux & à fuir tout ce qui pourroit les en détourner.

Commençons l'examen des tyrans & des Princes dont tu as parlé , & suivons-les dans l'ordre où ils sont placés dans les Lettres. Je te promets de n'en oublier aucun. Sylla mourut de la mort la plus cruelle & la plus funeste ; le Ciel le punit des cruautés qu'il avoit commises , de la manière la plus rigoureuse , & son châtimement devoit faire trembler tous les tyrans qui osent l'imiter. Ce que Plutarque nous en apprend , offre l'image la plus affreuse.

» Il fut long-tems , *dit-il* , sans ap-
 » percevoir qu'il avoit un abcès dans
 » le corps. Cet abcès vint enfin à pour-

160 LETTRES CABALISTIQUES,

» rir les chairs, & à les changer tou-
 » tes en poux; de maniere que quoi-
 » qu'on en ôtât jour & nuit une quan-
 » tité épouvantable, ce qu'on en ôtoit
 » n'étoit rien au prix de ce qui s'y en-
 » gendroit de nouveau par une succes-
 » sion continuelle, & que ses habits,
 » ses bains, les purifications, & sa table
 » même étoient incontinent comme
 » inondés du flux intarrissable de cette
 » vermine & de cette corruption, tant
 » il sortoit avec abondance. Il étoit
 » obligé de se jeter dans l'eau plusieurs
 » fois le jour pour laver & nettoyer
 » ce misérable corps; mais tout cela
 » étoit inutile, car le changement de
 » la chair en cette pourriture surmon-
 » toit ses efforts par la promptitude,
 » & la quantité effroyable de cette ver-
 » mine résistoit à tous les bains (1) ».

Dans la mort de Sylla, studieux ben
 Kiber, je découvre des marques visi-
 bles de la justice divine. Ce tyran fut
 dévoré par autant d'insectes, qu'il avoit
 fait périr de malheureux, & le nombre
 de ces boureaux fut aussi grand que ce-
 lui des victimes qu'il avoit immolées à
 sa cruauté & à son ambition démesurée.
 Marius son rival fut puni aussi sévère-

(1) *Plutarq. Vies des Homm. Illust. Tom. IX.*
pag. 370. Je me sers de la Traduction de M. Dacier.

ment que lui ; les remords firent sur le cœur de ce dernier les mêmes effets que les poux sur les membres du premier. Il portoit par-tout le chagrin dont il étoit dévoré ; rien ne pouvoit en arrêter le cours , & le souvenir de ses crimes , étoit une furie qui le suivoit sans cesse , & ne lui donnoit aucun relâche. Il souffrit mille maux , avant qu'une mort tragique vint les finir. Plutarque nous dépeint les frayeurs dont ce Romain étoit cruellement agité.

» Ces noirs chagrins, *dit-il* ⁽¹⁾, augmen-
 » toient encore quand il venoit à faire
 » réflexion que ce n'étoit pas contre un
 » Octavius & un Merula , qui ne com-
 » mandoient qu'une troupe ramassée de
 » séditeux & de mutins , qu'il alloit
 » avoir affaire ; que c'étoit Sylla qui
 » venoit à lui , Sylla qui l'avoit chassé
 » autrefois , qui par ses victoires venoit
 » de confiner Mithridate dans les rives
 » du Pont-Euxin. Affommé par toutes
 » ces pensées , il se remettoit encore
 » devant les yeux son exil , ses suites ,
 » les dangers qu'il avoit courus sur la
 » terre & sur la mer , toutes les peines
 » qu'il avoit essuyées , & il tomboit
 » dans des détresses qui l'occupaient
 » jour & nuit , & qui lui causoient

(1) *Le même*, Tom. IV. pag. 186.

» des frayeurs nocturnes, & des songes
 » qui troubloient son repos. A tout
 » moment il croyoit entendre une voix
 » qui lui disoit :

» *Le gîte du Lion , même absent , est terrible. »*

Nous voyons , studieux ben Kiber, dans les craintes de Marius un effet sensible de la punition divine. Tous les tyrans souffrent la même peine, & assis sur leur Trône , environné de leurs gardes , ils ne peuvent empêcher les remords de s'emparer de leur cœur ; ils trouvent au fond de leur cœur une perpétuelle punition de leurs crimes.

Pompée ne commit point des actions aussi condamnables que les deux Romains dont nous venons d'examiner le triste sort ; il fut ambitieux , & sous le prétexte de défendre les droits de sa patrie , il fomenta la guerre civile , & il en couta la vie à un nombre infini de Romains. Il fut puni plus rigoureusement que ses fautes ne sembloient le mériter , & les tyrans devroient fremir de crainte , en songeant à la mort infortunée d'un Général , qui n'étoit coupable qu'aux yeux des Philosophes , & dont les actions & la conduite étoient approuvées par les trois quarts du peu-

LETTRE CXXIII. 163

ple Romain. Cependant quel destin
n'essuya-t'il point , lui qui avoit vû
tant de Rois empressés à lui plaire ? Il
périt sous les coups de quelques misé-
rables esclaves , d'un Roi qui lui avoit
les obligations les plus grandes. » Com-
» me Pompée , (1) *dit un Historien Grec*,
» approchoit de la terre , Corneille ,
» pleine d'inquietude , regardoit avec
» ses amis de dessus sa galere ce qui
» arriveroit , & elle reprenoit quelque
» courage en voyant plusieurs Seigneurs
» de la Cour se présenter à la descente
» de Pompée , comme pour le recevoir
» & lui faire honneur. Dans ce moment,
» comme Pompée prenoit la main de
» son affranchi Philippe , pour s'élever
» plus facilement. Septimius lui donna
» par derriere un grand coup d'épée
» au travers du corps , Salvius &
» Achilles tirent en même tems leurs
» épées , & le frappent à coups redou-
» blés. Pompée prend sa robe avec ses
» deux mains , & s'en couvre le visage,
» sans proférer une seule parole indigne
» de lui , & sans faire le moindre mou-
» vement ; mais jettant seulement un
» simple soupir , il souffre avec magna-
» nimité tous les coups dont on le

(1) *Plutarq. Vies des Hommes Illustres Tom. V.*
pag. 551.

164 LETTRES CABALISTIQUES,

» perce Les meurtriers,
 » ayant coupé la tête de Pompée, jet-
 » terent hors de la barque le corps tout
 » nud, & le laissèrent là en spectacle à
 » tous ceux qui eurent la curiosité de
 » le voir. Philippe demeura toujours
 » auprès de lui, jusqu'à ce qu'ils fussent
 » rassasiés de cette vûe. Quand il n'y
 » eut plus personne, il le lava dans
 » l'eau de la mer, & l'ayant enseveli
 » avec sa propre chemise parce qu'il
 » n'avoit aucun autre linge, il jetta
 » les yeux par-tout sur la côte, & ap-
 » perçut quelques vieux restes d'un pe-
 » tit bateau de pêcheur, qui, quoique
 » peu considérables, suffisoient pour-
 » tant pour composer dans la nécessité
 » le bucher d'un pauvre corps tout nud,
 » & qui n'étoit pas même entier. »

Jules César fut plus coupable que Pompée; il mit sa patrie dans les fers. Pour s'emparer du pouvoir souverain, il bouleversa le Monde entier; l'Europe, l'Asie, l'Afrique furent également le théâtre des sanglantes batailles qu'il gagna, mais qu'il gagna toujours injustement. Après tant de combats; que lui arriva-t'il? Jouit-il longtemps du fruit de ses forfaits? La Providence ne fut pas moins sévère à son égard, qu'elle l'est à celui des autres tyrans; elle le punit d'une peine con-

forme à ses crimes. Il avoit violé tous les devoirs du bon citoyen & manqué à sa patrie , il avoit oublié qu'il devoit avoir pour elle les sentimens d'un fils pour une mere ; ceux qu'il avoit adoptés pour ses enfans , le traitèrent de la même maniere , & il trouva la mort au milieu d'eux.

» Quand César fut entré , (1) dit
 » *Plutarque* , le Sénat se leva pour lui
 » faire honneur. Une partie des conjurés
 » environna son siege , & les autres
 » allerent au-devant de lui comme pour
 » joindre leurs prieres à celles de Metellus
 » Cimber qui intercedoit pour le rappel de son frere , & l'accompagnant toujours , ils continuerent de
 » le prier jusqu'à ce qu'il fût à son siege.
 » Il s'assit , rejettant toutes leurs prieres ; mais comme ils revenoient toujours à la charge & qu'ils le pressoient plus vivement , jusqu'à lui faire violence , il se fâcha contr'eux.
 » Alors Metellus , lui prenant la robe avec les deux mains , lui découvrit le cou ; c'étoit le signal dont les Conjurés étoient convenus pour se jeter sur lui , & Casca fut le premier qui lui donna un coup d'épée près du cou ; mais le coup ne fut ni
 » mortel , ni bien appuyé , & il y a de

(1) *Id.* Tom. VII. pag. 20.

466 LETTRES CABALISTIQUES,

» l'apparence qu'en commençant une
 » si hardie entreprise, il fut si troublé,
 » que sa main fut mal assurée, de for-
 » te que César s'étant tourné, saisit
 » son épée, & la tint toujours. En
 » même-tems ils le mirent tous deux
 » à crier César en langage Romain,
 » *scélerat de Casca que fais-tu ?* & Casca
 » en Grec, & s'adressant à son frere,
 » *mon frere à mon secours.*

» A ce commencement terrible, ceux
 » qui étoient présens, & qui ne sa-
 » voient rien de la conspiration, furent
 » si saisis d'étonnement & d'horreur,
 » que frissonnant de tout leur corps, ils
 » n'eurent la force ni de prendre la fui-
 » te, ni de secourir César, ni de profe-
 » rer une seule parole. Alors tous les
 » conjurés tirent leurs épées, & l'envi-
 » ronnent de toutes parts ; de sorte que
 » de quelque côté qu'il se tournât, il
 » ne voyoit que des épées nues qu'on
 » lui portoit au visage, & qui le pèr-
 » çoient. Comme une bête féroce, ac-
 » culée par les veneurs, il se débattoit,
 » cherchant à se démêler d'entre toutes
 » ces mains armées contre sa vie ; car
 » il falloit qu'ils eussent tous leur part
 » à ce meurtre, & qu'ils goutassent
 » tous, pour ainli dire, à ce sang com-
 » me aux libations d'un sacrifice. C'est
 » pourquoi Brutus même lui porta un

LETTRE CXXIII. 167

» grand coup dans l'aîne , & il y a des
» Auteurs qui rapportent que se défen-
» dant contre tous les autres , & traî-
» nant son corps çà & là en criant , il
» n'eut plutôt vû Brutus l'épée à la
» main , qu'il se couvrit la tête du pan
» de sa robe , & s'abandonna à ses enne-
» mis ; étant poussé , soit par le hazard ,
» soit par les conjurés , auprès du pié-
» destal de la statue de Pompée , qui en
» fut toute ensanglantée : de sorte qu'il
» sembloit que Pompée lui-même pré-
» sidoit à cette vengeance qu'on faisoit
» de son ennemi abbatu à ses pieds , &
» rendant les derniers abois par la quan-
» té de blessures qu'il avoit reçues. «

Je continuerai dans ma premiere Lettre , studieux ben Kiber , à te montrer que non-seulement le Ciel a toujours puni les tyrans & les mauvais Princes ; mais qu'il a même proportionné le genre de leur punition à celui de leurs crimes. Beau & utile sujet de réflexions pour tous les Souverains , & pour ceux qui sont chargés du ministère public !

Je te salue , studieux ben Kiber. Porte-toi bien.



L E T T R E C X X I V .

*Le Cabaliste Abukibak , au studieux
Ben Kiber.*

Auguste fut un tyran dans les premières années de son regne , il fit perir plusieurs milliers de personnes par les proscriptions , & par celles d'Antoine & de Lépide , auxquelles il eut beaucoup de part. Enfin lassé de tant de cruautés , il se repentit de ses vices , il tâcha de réparer par sa clémence les maux qu'il avoit causés , il fut aussi bon & aussi vertueux qu'il avoit été méchant. La Divinité lui pardonna une partie de ses fautes à cause de son repentir ; mais elle ne voulut pas l'exempter entierement du châtement qu'il avoit mérité ; il en subit une partie , pour que tous les Princes apprissent par son exemple que jamais la cruauté ne reste impunie , & que le repentir en diminue seulement la peine. Cet Empereur vit l'Empire sortir de sa famille & passer dans des mains étrangères ; il eut la douleur de laisser le trône à un étranger , & qui pis est ,
au

LETTRE CXXIV. 169

au fils d'une femme qui peut-être étoit la cause de sa mort. » La maladie d'Auguste (1), dit Tacite , devenoit tous les jours plus dangereuse ; plusieurs personnes soupçonnoient Livie son épouse de l'avoir fait empoisonner , parce qu'on prétendoit qu'Auguste accompagné de quelques-uns de ses plus fideles domestiques , étoit allé avec Fabius Maximus voir le jeune Agrippa son petit-fils. On ajoutoit qu'il y avoit eu beaucoup de larmes répandues de part & d'autre , & que ces Princes s'étoient donnés de grandes marques d'une tendresse réciproque ; ce qui faisoit espérer qu'Agrippa retourneroit chez son ayeul. Fabius Maximus révéla le secret à Martia son épouse , & celle-ci à l'Imperatrice , qui se plaignit à Auguste

(1) Hæc atque talia agitantibus , gravescere valetudo Augusti , & quidam scelus uxoris suspectabant. Quippe rumor incesserat , paucos ante mensum Augustum electis consciis , & comitæ uno Fabio Maximo Planasiam vestum ad visendum Agrippam. Multas illic utrimque lacrymas , & signa caritatis , spemque ex eo fore ut juvenis penatibus avi redderetur. Quod Maximum uxori Martiæ aperuisse : illam Liviam , . . lætitiæ interdum nuntii vulgabantur , donec provisiis quæ tempus monebat , simul excessisse Augustum , & rerum potiri Neronem fama eadem tulit. *Cornel. Tacit. Annal. Lib. I. Cap. V.*

Tome V.

P

» de sa feinte. Elle ne s'en tint pas là ;
 » & elle disposa si bien les choses pen-
 » dant la maladie de cet Empereur ,
 » qu'elle tint sa mort secrète , jusqu'à
 » ce qu'elle eût pourvû à tout ce que
 » demandoit la conjoncture présente ;
 » alors elle fit publier à la fois la mort
 » d'Auguste & l'avenement de Tibere
 » à l'Empire. »

Le Ciel, studieux ben Kiber, permit que l'Empire sortit de la maison d'Auguste pour le punir de ses anciennes cruautés. Il avoit ruiné & détruit un grand nombre de familles illustres, il vit la sienne proscrire & éloignée du Trône. En vain il tâcha de l'y rappeler, il ne lui fut permis d'y travailler que pour lui faire mieux sentir la perte qu'il faisoit ; il reconnut la faute qu'il avoit faite de détrôner son petit-fils ; sans pouvoir la réparer. Son repentir ne servit qu'à augmenter ses maux, & qu'à l'exposer à la haine de Livia son épouse, qui, pour achever sa punition & pour assurer l'Empire à Tibere, avança la fin de sa vie, s'il faut en croire les soupçons qu'on en eut.

Tibere fut encore puni plus sévèrement qu'Auguste, parce qu'il le méritoit davantage. Je ne rappellerai point ici le souvenir de ses crimes, de ses

débauches, & de ses cruautés affreuses; tu en as cité quelques-unes dans tes dernières Lettres, je ne m'arrêterai qu'au supplice dont le Ciel les punit. Je place d'abord au nombre des maux dont il fut tourmenté, son caractère défiant, jaloux & dissimulé; il employa toute sa vie à se contraindre. On peut dire avec raison des Princes qui lui ressemblent, que quelques longs que soient leurs jours, ils n'en ont aucun de sereins & d'heureux. La crainte, les soupçons qui avoient dévoré Tibere pendant sa vie, redoublèrent quelques momens avant sa mort, & plus sa dernière heure s'approchoit, plus il étoit malheureux. La Providence paroît bien dans le genre de tourment qu'essuyoit ce Prince; car comme il avoit toujours été en augmentant dans le vice, aussi alla-t'il de même dans ses peines. »
 » Les forces de Tibere (1) dit l'An-

(1) Jam Tiberium corpus, jam vires, non dissimulatio deserebat. Idem animi vigor, sermone ac vultu intentus, quæsitâ interdum comitate, quamvis manifestam defectionem tegebat. Mutatisque sæpius locis, tandem apud promontorium Miseni confedit in villa, cui L. Lucullus quondam dominus. Illic eum adpropinquare supremis, tali modo compertum Erat Medicus arte insignis, nomine Charicles, non cuidem regeste valetudines principis solitus, consilii tamen copiam præbere. Is velut propria ad negotia digrediens, & per spe-

172 LETTRES CABALISTIQUES,

» leur que je viens de citer , étoient
 » entièrement épuisées ; mais sa diffi-
 » mulation ne l'abandonnoit point ,
 » il étoit toujours également circonf-
 » pect & attentif dans ses discours. Il
 » affectoit d'avoir la même vigueur &
 » le même courage ; il s'efforçoit quel-
 » quefois de paroître gai , & vouloit
 » cacher sa foiblesse , dont tout le mon-
 » de s'appercevoit. S'étant arrêté dans
 » une maison de campagne auprès du
 » cap de Misene , on s'assura par une
 » ruse très-subtile qu'il étoit près de
 » sa fin. Un Médecin nommé Chari-

ciem officii manum complexus , pulsum venarum
 attigit. Neque fefellit , nam Tiberius incertum an
 offensus , tantoque magis iram premens , instau-
 rari epulas jubet , discumbitque ultra solitum ,
 quasi honori abeuntis amici tribueret. Charicles
 tamen labi spiritum , nec ultra biduum duraturum
 Macroni firmavit. Inde cuncta conloquiis inter
 præsentibus , nuntiis apud legatos & exercitus festi-
 nabantur. Decimo septimo Kalend. Aprilis inter-
 clusa anima , creditus est mortalitatem explevisse.
 Et multo gratantum concursu , ad capiendâ Im-
 perii primordia C. Cæsar egrediebatur , cum re-
 pente adfertur redire Tiberio vocem ac visus , voca-
 ri que qui recreanda defectioni cibum adferrent. Pavor
 hinc in omnes , & ceteri passim dispergi se quis-
 que mæstum aut nescium fingere : Cæsar in silen-
 tium fixus , a summa spe , novissima expectabat :
 Macro intrepidus , opprimi senem injectu multæ
 vestis jubet , discedique ab limine. Sic Tiberius fi-
 nivir , octavo & septuagesimo ætatis anno. Co
 Annal. Lib. 6. Cap. L.

L E T T R E C X X I V . 173

» clès , prenant congé de Tibere sous
 » prétexte de quelques affaires qui l'ap-
 » pelloient dans sa patrie , lui tâta le
 » poux , sous le prétexte de lui bai-
 » ser la main. Tibere pénétra son des-
 » sein , & pour lui faire voir qu'il n'é-
 » toit point aussi mal qu'il le croyoit ,
 » il fit mettre la table , & y resta très-
 » long-tems. Le Médecin ne fut point
 » la dupe de cet artifice , & il assura
 » Macron que Tibere ne vivroit pas
 » encore deux jours. En effet le len-
 » demain ou le surlendemain on crut
 » qu'il étoit mort ; tous les courtisans
 » se rangerent en foule auprès de Ca-
 » ligula son successeur ; mais Tibere
 » étant revenu de son évanouissement ,
 » la frayeur se répandit parmi eux. Ca-
 » ligula lui-même se regarda comme
 » un homme condamné à la mort ;
 » mais Macron , sans paroître ému , fit
 » retirer le monde , & commanda qu'on
 » étouffât Tibere , en le chargeant de
 » couvertures. »

Il semble , studieux ben Kiber , que
 le Ciel ne permit que Tibere revint à
 la vie pendant quelques momens , que
 pour subir une mort véritablement di-
 gne de ses crimes ; la Justice divine
 en devoit une violente à un Prince
 cruel. Consideres que toujours le sup-
 plice est conforme au crime , & que

174 LETTRES CABALISTIQUES,
c'est avec raison que je soutiens que
non-seulement tous les tyrans & les
mauvais Princes ont été punis, mais
qu'ils l'ont été comme il convenoit qu'ils
le fussent.

Pour faire paroître que la Providen-
ce proportionne le châtiment à l'offen-
se, la mort de Caligula en est une
preuve encore plus frappante que celle
de Tibere. Ce monstre, qui ne con-
serva de l'homme que la figure humai-
ne, qui fut plus farouche qu'un lion,
plus cruel qu'un tigre, mourut aussi
comme une bête féroce, poursuivie
par des chasseurs, & acculée dans sa
taniere. Il reçut trente coups par les
mains de Cherée, de Corneille Sabin,
& de plusieurs autres conjurés, avant
d'expirer ; son ame sembloit être for-
cée d'animer son corps, malgré les coups
mortels dont on le perçoit.

Néron, qui viola les droits les plus
sacrés de la Nature, qui, peu content
de la mort de tant de ses sujets, se
souilla de celle de sa propre mere,
perit ainsi qu'il convenoit ; il fut obligé
d'être lui-même son bourreau, & de
violenter la Nature. Pour le punir de
l'avoir outragée, ce malheureux, avant
de mourir, se vit privé de l'Empire,
& déclaré ennemi du peuple Romain.
Il se cacha dans un souterrain rempli

LETTRE CXXIV. 175

d'ordures, là il se perça lui-même ; mais sa lâcheté augmenta la durée de son supplice, & pour achever de mourir, il eut encore besoin d'un secours étranger.

Dioclétien fut obligé de s'empoisonner ; digne récompense de ses actions, & digne breuvage, que le poison pour désalterer un tygre altéré de sang.

Domitien reçut sept coups de poignard avant de perdre la vie. Enfin, tous ces Empereurs Romains dont tu as blâmé les cruautés, en ont été punis, & punis sévèrement. Je viens actuellement aux autres Souverains dont tu as fait mention ; ce sera le sujet de ma premiere Lettre.

Porte-toi bien, & crains toujours la colere du Ciel.



L E T T R E C X X V .

*Le Cabaliste Abukibak , au studieux
Ben Kiber.*

NO U S avons vû jusqu'ici , studieux ben Kiber , des marques sensibles de la justice divine dans la punition des Princes dont nous avons examiné , ou les malheurs , ou la mort tragique. Continuons à nous affermir davantage dans l'amour de la vertu & dans la haine du vice , en considérant quel à été le triste sort des autres Souverains dont tu as fait mention.

Astyages , en suivant l'ordre que j'ai conservé jusqu'à présent , est le premier qui se présente. En rappelant sa cruauté contre le fils d'Harpage , tu aurois dû faire attention que ce fut ce même Harpage qui le priva du Trône , & qui du rang de Souverain le réduisit pendant le reste de sa vie au misérable état de captif , cent fois plus triste pour un Roi , que celui de voir finir ses jours par le fer. Car enfin , la mort n'est qu'un mal léger , eu égard à l'esclavage ; &

quel supplice n'est-ce pas pour un homme né pour commander , qui s'en est fait une douce habitude , & qui devient forcé d'obéir , & d'obéir sans cesse ? Le destin déplorable d'Astyages porte avec lui des preuves évidentes de la convenance que le Ciel met entre la punition & le crime. Permets que je te rappelle ce que dit Hérodote à ce sujet , & tu y verras Dieu aveuglant un tyran , le livrant entre les mains d'un pere à qui il avoit fait manger les membres d'un fils , & lui faisant regarder cet homme comme celui en qui il pouvoit se confier hardiment. » Astyages , » dit Hérodote , fit prendre les armes » à tous les Medes ; & comme si les » Dieux lui eussent ôté le jugement , » il donna à Harpage la conduite de ses » troupes , ne se souvenant plus du » traitement qu'il lui avoit fait. Véritablement lorsque les Medes en furent » venus aux mains avec les Perses , tous » ceux qui ignoroient le dessein d'Harpage , combattirent vaillamment ; » mais ceux qui savoient , se rangerent » du côté des Perses , ou combattirent » lâchement , ou prirent d'eux-mêmes » la fuite Ainsi Astyages » fut dépouillé de son Royaume , après » avoir regné trente-cinq ans , & son » inhumanité fut cause que les Medes

178 LETTRES CABALISTIQUES;

» qui avoient toujours regné dans l'A-
» sie au-delà du fleuve d'Halis, si l'on
» en excepte le tems que regnerent les
» Scythes, furent six vingts ans sujets
» des Perses. Depuis les Medes, se re-
» pentant de leur action, & de s'être
» trahis eux-mêmes, se révolterent
» contre Darius; mais ayant été vain-
» cus dans une bataille, ils furent une
» autre fois assujettis (1). »

La punition de Phalaris fut encore plus conforme à ses crimes que celle d'Astyages. Ce tyran fut mis dans le même taureau de bronze où il avoit fait périr tant d'infortunés; ce monstre poussa en mourant, les mêmes mugissemens qu'il avoit eu si souvent l'affreux plaisir d'entendre.

Mithridate fut obligé de se tuer lui-même; encore sembloit-il que la mort fuyoit loin de lui pour accroître son supplice. L'usage qu'il avoit fait pendant sa vie du poison, lui devint funeste; il ne put s'en servir pour achever sa misere. Il étoit juste que celui qui avoit baigné l'Asie du sang de tant de malheureuses victimes, l'arrosât du sien à son tour. Au reste, studieux ben Kiber, fais attention à une chose singuliere.

(1) Hist. d'Hérod. Tom. I. Liv. I. pag. 124.
Je me sers de la Traduction de du Rycr.

LETTRE CXXV. 179

Tous les Princes dont tu m'as parlé, qui se sont souillés du sang de leur famille, ont été forcés de se tuer eux-mêmes, pour que leur exemple apprit aux Souverains que ceux qui ont outragé la Nature, seroient forcés de violenter à leur égard cette même Nature. Néron & Mithridate furent obligés à se donner la mort ; nous verrons dans les suites que la Providence a puni de la même manière les Princes qui dans le Christianisme ont imité les forfaits des Payens.

Retournons aux Rois dont tu m'as parlé. Alexandre fut nécessité avant sa mort de se défier de tous les anciens amis & de ses plus fideles serviteurs ; juste punition des excès où il s'étoit porté contre quelques-uns, & des maux qu'il avoit causés à l'univers. Il avoit tourmenté des millions de personnes qui ne lui avoient jamais fait aucune offense, il eut la douleur de voir qu'il ne pouvoit compter sur un seul de ses courtisans. Plutarque nous dépeint les craintes de ce Prince, qui, après avoir bravé les Dieux & les hommes donna dans la superstition la plus ridicule, se livra aux Astrologues, aux Prêtres, aux Devins, & n'eut plus un seul sujet auquel il ôsât se fier. Après tant de peines & d'inquietudes, di-

180 LETTRES CABALISTIQUES,
gnes récompense de celles qu'il avoit
causées à l'Asie, il mourut du poison
que lui donnerent quelques-uns de ses
Généraux, perdit la vie, l'Empire &
la satisfaction de pouvoir le laisser à un
de ses fils. Le Ciel voulut sans doute
que tant de Royaumes, pris injuste-
ment, ne fussent point le partage de
la famille d'un usurpateur.

Presque tous les Princes qui recueillirent la succession d'Alexandre, & qui après plusieurs crimes la partagerent entre eux, n'eurent point un sort plus heureux que celui de leur maître.

Les Souverains d'Israël qui donnerent dans le crime, furent punis aussi sévèrement que ceux des autres peuples. La mort d'Hérode devoit faire comprendre aux mauvais Princes qu'un Roi, haï de ses sujets, est au milieu des grandeurs l'homme le plus infortuné du monde. Il est dévoré par la crainte, par la vanité, & ces deux passions s'emparent entièrement de son cœur; il est tourmenté par toutes les choses qui servent à le maintenir sur le Trône. Ses sujets deviennent-ils riches, leurs richesses l'alarment & lui causent de l'ombrage; montrent-ils de la gaieté il se figure qu'ils se réjouissent dans l'espoir d'un prochain changement dans le gouvernement; paroissent-ils tristes,

leur douleur lui paroît un pronostic fâcheux des suites de leur mécontentement , il croit déjà les voir prêts à se révolter. Enfin , un tyran n'est pas seulement tourmenté par les actions les plus innocentes & par les discours les plus indifferens , mais il craint ce qu'on dira , ou ce qu'on fera après sa mort ; cette incertitude est pour lui un supplice cruel. Les derniers momens d'Hérode en fournissent une preuve évidente : ce barbare Prince , inquiet de ce qu'il sentoît que le peuple se réjouiroit de sa mort , & ne pouvant souffrir une idée aussi mortifiante , forma le dessein de mettre en pleurs la Judée entière. Le jour de son trépas , il fit venir dans son palais les plus grands Seigneurs du Royaume , & ordonna à sa sœur de les faire mourir dans l'instant qu'il rendroit le dernier soupir. Le Ciel ne permit point qu'une pareille cruauté eût lieu , & le monstre qui vouloit qu'on l'exécutât , eut la douleur avant mourir , de connoître qu'elle ne seroit point effectuée , & que sa mémoire en seroit plus exécration au peuple ; dont la joie seroit plus vive.

Catilla mourut ainsi qu'il convenoit à un Prince de son caractère ; il avoit eu la férocité d'un lion , sa fin fut celle d'une bête monstrueuse dont le Ciel

« 82 LETTRES CABALISTIQUES ,
délivre les hommes. Il fut suffoqué dans
son lit par la quantité de vin qu'il avoit
bû ; il trouva dans ses débauches la
punition de tous ses crimes.

La mort de Pierre le cruel fut digne
de la conduite qu'il avoit tenue pen-
dant son regne ; mais la Justice divine
crut devoir auparavant lui faire sentir
les peines les plus dures pour venger
le sang de son neveu qu'il avoit fait pé-
rir. Un Historien moderne a donné un
portrait assez fidele des malheurs de ce
Prince , ainsi que de sa fin tragique.
» Pierre (1) ayant pris avec lui , *dit-il* ,
» D. Ferdinand de Castro son ami
» fidèle , & quelques autres d'entre les
» les siens qui lui étoient le plus atta-
» chés , sortit du château lui douzieme
» à la faveur des ténèbres de la nuit ,
» pour voir s'il pourroit surprendre ,
» ou forcer quelque poste du mur dont
» on avoit environné Montiel , moins
» fort , ou moins bien gardé que les au-
» tres. A peine avoit-il fait quelques
» pas dans un chemin qui conduisoit de
» la forteresse à la circonvallation , que
» sa marche fut découverte par le Be-
» gue de Villaine Officier François ,
» qui , suivi d'une grosse troupe de gens

(1) *Le P. d'Orléans* , Révol. d'Espagne , Tom.
II. pag. 51.

» aussi résolu que lui, l'arrêta, lui de-
 » manda son nom, & le mit en néces-
 » sité de lui dire qui il étoit en se ren-
 » dant son prisonnier, & le priant de
 » ne le pas livrer entre les mains de son
 » ennemi ; il ajouta aux prières des
 » promesses, capables de l'intéresser à
 » procurer son évafion. Le Begue l'af-
 » fura qu'Henri ne feroit rien, au
 » moins par lui, qu'il fût tombé entre
 » ses mains, & l'amena dans son logis
 » avec ceux qui l'accompagnoient. Il
 » y avoit demeuré une heure fans qu'il
 » eût paru que personne eût été averti
 » de son aventure, lorsqu'on vit Henri
 » entrer dans la chambre, en demandant
 » avec des paroles injurieufes où il
 » étoit. Pierre n'attendit pas qu'on le
 » découvrit, & repondant à la fierté
 » & aux injures de son adverfaire avec
 » une fierté égale, & des paroles encore
 » plus piquantes, il fut frappé par son
 » rival d'un coup de poignard au vifage.
 » Dom Pierre, bleffé & couvert de
 » fang, fe jette avec fureur fur Dom
 » Henri ; tous deux ils fe prirent au
 » corps, & tomberent l'un & l'autre
 » par terre. Henri fe trouva fous son
 » ennemi, qui fe mettoit en devoir
 » de fe faifir d'une dague pour le per-
 » cer, fi le Vicomte de Rocabertin
 » n'eût pris par le pied le plus foible, &

184 LETTRES CABALISTIQUES,

» ne l'eût fait tourner sur l'autre. Henri
» ne perdit point de tems , & profitant
» de son avantage , tira une petite épée
» qu'il portoit , & lui en donnant au
» travers du corps , le laissa mort sur le
» carreau. « C'est ainsi que raconte ce
fait, Froissard Auteur contemporain,
qui dit la vérité quand il la fait , &
qui assure avoir été bien informé de
celle-là.

Philippe II. fut bien puni , & pen-
dant sa vie , & dans ses derniers mo-
mens , des cruautés que lui & ses Gé-
néraux avoient commises ; il eut la
douleur de voir tous les projets qu'il
avoit formés durant si long-tems contre
la France , dissipés & évanouis. Ceux
qu'il fit contre l'Angleterre , ne furent
pas plus heureux , & lui couterent la
perte entière de la plus belle & de la
plus magnifique flotte qu'on eût jamais
vue. Enfin , les Hollandois étoient dé-
jà si puissans dans les dernières années
de sa vie , qu'il comprit qu'il devoit re-
garder les pays qu'ils occupoient , com-
me perdus pour l'Espagne. Quelle
dure & cruelle mortification pour un
Prince aussi fier & aussi vaniteux que
lui ! Après tant d'infortunes , il mourut
abhorré des Hollandois , détesté de tous
les honnêtes gens , & peu aimé de sa
famille. Ce qu'il y eut de plus malheu-
reux

L E T T R E C X X V. 185

eux pour lui, c'est qu'il connut toute la haine qu'on lui portoit ; supplice ordinaire qu'éprouvent les tyrans , & qui augmente à mesure que leurs cruautés s'accroissent.

L'inférieure Médicis mourut comme une enragée ; sa fin fut conforme au reste de sa vie. Elle avoit égalé la malice , la fourbe , l'injustice des Demons ; elle imita leur endurcissement , & après avoir outragé le Ciel pendant tout son regne , elle termina sa vie par les blasphêmes les plus horribles. Elle combla la mesure de ses crimes , & les supplices de ce monde n'étant pas assez cruels pour punir ses forfaits, Dieu lui infligea dans l'autre des châtimens éternels. Le peuple servit d'interprete aux jugemens du Ciel , & refusa la sépulture au corps d'une Reine dont l'ame étoit dans les Enfers. L'Auteur du Journal d'Henri III. m'apprend toutes ces particularités , si dignes d'être conservées à la postérité , & si propres à exciter les Princes à la vertu , en leur montrant quelle est la haine que les peuples portent aux tyrans. » Ceux , *dit-il* (1) , » qui l'approcherent de près en sa maladie , eurent opinion que le déplai-

(1) Journal de la Vie d'Henri III. pag. 103.
Tome V.

186 LETTRES CABALISTIQUES,

» fir qu'elle avoit pris de ce que son fi
 » avoit fait lui avoit avancé les jours, no
 » pour l'amitié qu'elle portât aux deu
 » Princes occis, lesquels elle aimoit à l
 » Florentine, c'est-à-dire pour s'en fer
 » vir ; mais pour ce que par - là ell
 » voyoit le Roi de Navarre son gendr
 » établi, qui étoit tout ce qu'elle cra
 » gnoit plus au monde, comme celle qu
 » avoit juré sa ruine par quelque
 » moyen que ce fût. Toutefois le Peu
 » ple de Paris eut opinion qu'elle avoi
 » donné consentement & occasion à l
 » mort des deux Princes Lorrains, &
 » disoient les Guisards que si on ap
 » portoit le corps à Paris pour l'alle
 » enterrer à Saint Denis, au sépuchr
 » magnifique, que de son vivant ell
 » avoit bâti à elle & au feu Roi Henr
 » son mari, qu'ils le traîneroient à l
 » voyrie, ou le jetteroient dans la ri
 » viere. Voilà pour le regard de Paris
 » Pour le regard de Blois où elle éto
 » adorée & réverée comme la Juno
 » de la Cour, elle n'eut plutôt rend
 » le dernier soupir, qu'on n'en fit no
 » plus d'état que d'une chevre morte
 » Quant au particulier de sa mort, l
 » désespoir & la violence y ont été re
 » marqués, comme en une fin très-
 » misérable, conforme à sa vie. «

LETTRE CXXV. 187.

Les enfans de la Médicis perirent tous malheureusement , & leur mort fut un châtiment visible de leurs crimes. François II. qui par son imbecillité & ses basses inclinations avoit favorisé l'ambition & les mauvaises manœuvres de sa mere , mourut , à ce que les Historiens prétendent , par le poison que lui donna son Chirurgien. Quelques-uns disent que la Médicis fut elle même le principal auteur de ce crime.

» Sa mort , dit Mezerai (1) , arrivée
» favorablement pour les Princes &
» pour les Montmorencis , donna oc-
» casion à leurs ennemis de dire qu'elle
» avoit été avancée par Ambroise Paré
» son Chirurgien , qui étoit créature
» du Connétable , & qu'il avoit coulé
» du poison dans la fistule de son oreille.
» D'autres , mais long-tems après ,
» ayant reconnu l'ambition perverse ,
» & la conduite de la Reine Catherine
» de Médicis , la soupçonnerent de ce
» crime , aussi-bien que de la mort du
» Dauphin François son beau-frere , &
» de celle de Charles IX. son second
» fils. »

Quoi qu'il en soit , studieux ben Kiber , la fin de François II. fut très-malheureuse , celle de son frere & son

(1) Abrégé de l'Hist. de France , Tom. VI. p.
62. par Mezeray.

188 LETTRES CABALISTIQUES,
successeur Charles IX. ne le fut pas
moins. Les historiens sont égale-
ment partagés sur ceux qu'on doit ac-
cuser de l'avoir empoisonné ; mais ils
conviennent tous qu'il le fut. Les uns
attribuent ce crime à son Maître-d'hô-
tel , les autres en chargent encore la
Médicis sa mere. La premiere de ces
accusations se trouve dans un historien
assez exact. » Le Roi , *dit-il* , fut dan-
» gereusement malade , & ceux qui le
» connoissoient particulièrement , en di-
» soient à l'oreille deux causes. La pre-
» miere étoit sa course précipitée de
» Paris à Orléans pour voir la belle
» Marie Touchet sa maîtresse , & la
» seconde , le poison qu'ils préten-
» doit lui avoir été donné par son
» Maître-d'hôtel la Tour , frere puiné
» du Maréchal de Rets , & de l'Evê-
» que de Paris. »

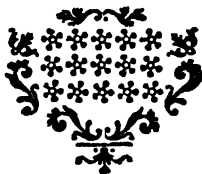
Quant à l'accusation qui regarde la
Médicis, elle est inserée dans des Lettres
qui furent écrites quelque tems après la
mort de Charles IX. qui fut encore
trop douce pour ses crimes ; & si la
Providence pouvoit-êtré taxée d'injus-
tice dans ses jugemens , ce seroit d'avoir
fait périr par une mort aussi peu cruelle
l'Auteur de l'abominable massacre de la
Saint Barthelemi. Sans doute qu'elle
punit sévèrement dans l'autre monde

un Prince barbare , qu'elle traitoit aussi doucement dans celle-ci. Il est vrai qu'on doit regarder comme une punition bien sensible de quitter la vie & le Trône dans un âge aussi jeune que celui de ce Roi.

La fin d'Henri III. paroît beaucoup plus convenable à ses crimes , que celle de Charles IX. aux siens. Ce Monarque, n'étant encore que Duc d'Anjou , avoit beaucoup contribué à la journée de la Saint Barthélemi ; il s'étoit joué tour à tour des Catholiques & des Protestans. Avant sa mort , il eut la douleur de se voir chassé de sa capitale , obligé de recourir à la clémence de ses ennemis , & de servir des gens qu'il avoit outragés pour réduire au devoir ceux pour qui il avoit eu mille basses complaisances. Enfin , après tant de peines & de chagrins , il fut assassiné par un Moine , & succomba sous la main d'un fanatique ; digne mort d'un Prince , qui pendant toute sa vie avoit favorisé & fomenté la superstition. Mais il y a plusieurs autres circonstances bien plus frappantes dans sa fin , & qui marquent bien mieux les sages decrets de la Providence. On les y découvre avec autant d'étonnement que d'admiration ; c'est par le récit de ces circonstances sur lesquelles les Princes devroient bien réfléchir ,

190 LETTRES CABALISTIQUES,
que je finirai ma Lettre. » Mort du
» Roi Henri III. dit un historien, au
» même lieu, au logis même, à l'heure
» même, le Roi revenant de la garde-
» robe comme il faisoit quand il fut tué,
» le massacre de la Saint Barthelemi
» avoit été conclu : le pauvre Roi,
» qu'on appelloit Monsieur, alors pré-
» sidoit au Conseil le premier jour
» d'Août 1572. dans la même chambre,
» à la même heure, qui étoit huit heu-
» res du matin, le déjeuner qui étoit
» de trois broches de perdreaux, at-
» tendant les conspirateurs de cette
» maudite action.

Je te salue, studieux ben Kiber.



LETTRE CXXVI.

Ben Kiber , au sage Cabaliste Abukibak.

Rien ne marque plus la vanité humaine, sage & savant Abukibak, que les termes fastueux qu'elle a inventés pour flatter l'orgueil des Grands. Les titres de *Majesté*, d'*Altesse*, de *Grandeur*, d'*Eminence*, d'*Excellence*, &c. paroissent aussi ridicules aux yeux d'un Philosophe, qu'ils conviennent peu ordinairement aux personnes à qui on les donne. Comment un Roi, ou un Prince, borgne, bossu, boiteux, d'une figure très-ignoble & très-basse, peut-il souffrir qu'on s'adresse sans cesse à *Son Altesse*, à *Sa Majesté*? N'est-ce pas se moquer d'un homme en face, que de se servir d'une expression, qui par un contraste marqué rend plus sensible sa laideur?

Les Princes ne se sont pas contentés de vouloir être regardés comme réunissant en eux l'individu de plusieurs personnes. Le pluriel *vous*, au lieu de *tu*, ne les a point assez flattés; ils ont laissé l'honneur vulgaire de se rendre

192 LETTRES CABALISTIQUES,
double, aux Gentilshommes & aux bourgeois, & ont inventé quelque chose de plus particulier. Si les anciens Empereurs Romains retournoient dans ce monde, ils seroient bien surpris de ne trouver que les seuls payfans qui leur parlassent comme on leur parloit autrefois dans Rome, & qui leur dis-
sent, César, que veux-tu? que demandes-tu? Ils seroient encore bien étonnés, lorsqu'un Gentilhomme se scandaliseroit s'ils venoient par hazard à lui parler au singulier, & s'ils oublioient que les Modernes ont fait une des loix les plus essentielles de la politesse de n'employer jamais que le pluriel. Sans doute que faisant attention à la folie & à l'orgueil des hommes, ils penseroient que ceux d'aujourd'hui doivent avoir beaucoup moins de mérite que ceux d'autrefois, puisqu'ils ont besoin de recourir à de pareilles sottises pour se distinguer & pour s'élever au-dessus du commun.

Je crois cependant, sage & savant Abukibak, que ces Romains se récrieroient moins contre l'usage de traiter un homme ainsi que s'il étoit double, que contre celui de lui donner des noms qui ne devoient être destinés qu'à désigner les attributs de la Divinité. César ne prit jamais que le titre
de

de Général, *Imperator*. Il n'eut point l'insolence de souffrir qu'on le nommât *Monseigneur*, *Dominus* : il ne regardoit point les Romains comme des esclaves ; & il est aussi lâche que surprenant de voir un homme libre appeller l'autre son *Seigneur*.

Comment peut-on, sage & savant Abukibak, n'être pas saisi d'indignation, lorsqu'on voit un Ecclésiastique qui prêche sans cesse l'humilité, qui déclame contre l'orgueil, exiger qu'on lui prodigue les titres d'*Eminence* & de *Grandeur* ? N'est-ce pas-là demander non-seulement que les hommes s'avisent & se dégradent entièrement ; mais encore qu'ils mentent impunément & qu'ils trahissent leur pensée ?

On traite ce Cardinal d'*Eminence*. Hé, qu'a-t'il donc fait qui doive lui obtenir le fastueux nom d'*Eminent* ? Il n'a rien fait, ou du moins rien qui soit digne de l'estime & de l'attention des honnêtes gens ; mais il est neveu d'un Pape, ou fils d'un Duc Italien. Hé quoi ! A-t'on nécessairement des qualités *éminentes*, parce qu'on est né dans une certaine famille ? J'aurois passé cette idée folle aux Payens, qui se figuroient que leurs Divinités venoient faire de tems en tems quelques cocus sur la terre ; mais aujourd'hui, où l'on est fermement

194 LETTRES CABALISTIQUES ,
persuadé que le sang des Dieux ne se
mêle plus avec celui des hommes,
peut-on penser que la naissance la plus
relevée puisse par elle-même , & sans
aucun autre secours communiquer les
qualités qu'il faut pour rendre un hom-
me éminent ? L'expérience n'apprend
que trop le contraire ; & si on tutoyoit
tous les grands Seigneurs qui n'ont au-
cun mérite , le singulier dans toutes les
Cours seroit bien plus d'usage que le plu-
rier.

Je ne comprends pas comment l'on né-
glige point de rire , quand on appelle
Votre Grandeur un petit Prélat , à pei-
ne haut comme une pigmée , dont l'es-
prit n'a pas plus d'étendue que le corps,
& qui , pour paroître plus respectable,
se hausse sur la pointe des pieds , se
grandit d'un pouce , & n'en justifie
pas davantage le titre de *Grandeur* ,
ni le mensonge de celui qui le lui
donne.

L'envie d'être honoré par des ter-
mes fastueux s'étend jusques chez les
Moines. Ces gens , au milieu de la cras-
se & de l'ignorance , n'en ont pas moins
de vanité. Un gros Prieur , dont tous
les talens consistent à bien boire , veut
être appelé *Réverence* ; un simple Moi-
ne exige aussi d'être traité de *Révé-
rend*.

S'il y a quelque chose dans la Nature qui mérite d'être révérend, à coup sûr ce n'est pas un Moine. Peut-on n'être pas indigné de voir donner des titres respectueux à des gens qui les méritent aussi peu? Si les hommes disoient *le Révérend Descartes, le Révérend Newton, le Révérend Locke*, j'approuverois qu'ils donnassent cette épithète respectable à des noms qui le sont infiniment; mais je gémis de leur foiblesse, ou de leur aveuglement, lorsque je les entends nommer *le Révérend Pere Placide, le Révérend Pere Bonaventure, le Révérend Pere Théodate*. Qu'ont fait tous ces gens-là pour obtenir des marques d'honneur, qu'on n'accorde point aux plus grands Philosophes? Ils ont ravalé l'humanité, & l'ont rendue aussi méprisable, que les autres l'ont illustrée & élevée au-dessus de la foible raison qui a été accordée aux mortels, & qui peut-être chez bien des hommes n'a pas des privilèges considérables sur l'instinct des autres animaux.

Les assurances, ou plutôt *les formules de respect*, si j'ose me servir de ce terme, qu'on a introduites dans le commerce épistolaire, ne sont pas moins ridicules & moins remplies d'orgueil, que les titres dont on se sert dans la

196 LETTRES CABALISTIQUES,
conversation. On mesure ordinairement le mensonge qu'on écrit à la fin d'une lettre , à la naissance & aux emplois de celui à qui on l'envoie. Si l'on écrit à un Prince , ce mensonge est conçu en termes pompeux. On lui proteste qu'on est *avec un profond respect son très-humble & très-obéissant serviteur*. Si c'est à un Seigneur titré , on ôte le *profond* ; le *respect* reste toujours. Si c'est à une personne d'une plus basse condition , on change le substantif en adjectif ; on est *avec un respectueux attachement , son très-humble , &c.* Dans toutes ces différentes formules , le respect ne manque jamais , il s'y trouve toujours en apparence sous différentes formes ; mais la bouche dément presque toujours ce que la main écrit , & l'on méprise ordinairement dans le fond du cœur l'homme à qui l'on proteste avec une fausseté infâme que l'on est *son très-humble , très-obéissant , & très-affectionné serviteur*.

La maniere d'écrire les lettres met le comble à la folle vanité des Grands. Ils exigent qu'on laisse en blanc les trois quarts de la premiere feuille , & la moitié des autres. Voilà en vérité un plaisant honneur ! Je le trouve aussi singulier qu'infructueux. Jusqu'où ne va point l'orgueil des hommes , & que

LETTRE CXXVI. 197

ne font-ils pas pour le satisfaire? Ils ont trouvé le moyen de le flatter agréablement par une demi-feuille de papier blanc ; c'est tirer parti du néant , c'est en faire quelque chose de réel. Si dans ce papier , vuide de caractères , on avoit tracé quelques mots qui pussent avoir seulement quelque léger rapport avec les bonnes qualités qu'ont ceux à qui l'ont écrit , je ne m'étonnerois pas qu'ils se crussent honorés ; mais que le seul papier produise un pareil effet , cela me paroît si bizarre , que je ne désespere pas que les grands Seigneurs n'exigent à l'avenir , lorsqu'on leur dédiera des Livres , qu'on ne mette que le *Monsieur* à la tête de la Dédicace , & le *très-humble* , &c. à la fin. Tout le reste sera en blanc , & plus il y aura de feuilles , plus l'Epître sera respectueuse. Si cette mode a jamais lieu , elle ne laissera pas que de produire un grand bien ; les Auteurs seront dispensés de prodiguer tant de fades & fausses louanges , de se deshonorar en mentant à la face de l'Univers , & de rendre méprisables les Belles-Lettres par l'indigne prostitution qu'ils en font.

Est-il rien de plus affligeant pour le peu de Savans qui pensent d'une manière convenable , que de voir la plûpart

198 LETTRES CABALISTIQUES,

de leurs confreres louer à perte de vûe le génie d'un Seigneur qui n'est qu'un imbécille, élever jusqu'au Ciel la science d'un Magistrat qui fait à peine lire, la probité d'un courtisan qui ne connut jamais la bonne-foi, la valeur d'un-Officier général, dont la bravoure n'a paru que dans la galerie de Versailles, qui ne fit de campagne que dans les ruelles, & qui s'est élevé jusqu'aux premiers grades militaires par le canal de deux ou trois femmes ?

Je croirois oublier, sage & savant Abukibak, ce que je trouve de plus absurde & de plus inutile dans les lettres, dans les placets & dans les Epîtres dédicatoires, si j'oubliois cette tirade de noms, de titres, de qualités, & d'emplois dont on ne manque jamais de faire mention. Un Seigneur seroit offensé, si l'on ne faisoit une juste énumération de tout ce qui peut flatter son orgueil. Ecrire simplement à *Monsieur le Duc de **** est une faute considérable dans tous les pays, sur-tout en Allemagne. Dût-on envoyer une lettre aussi large qu'un *in-folio*, il faut placer sur l'enveloppe huit noms de Baptême, & trente-deux de terres, sans compter douze charges, tant grandes que petites, dont on doit faire mention.

Il est bien peu de Seigneurs qui pensent d'une manière aussi sensée que Philippe II. Roi d'Espagne. Ce Prince, quelque fier & quelque hautain qu'il fut, comprit parfaitement le ridicule de l'étalage d'une foule de titres ; il voulut donner de lui-même l'exemple à ses sujets, & leur apprendre à retrancher la superfluité de ces noms accumulés. » Il » fit publier cette célèbre ordonnance » de 1586. intitulée *Pragmatica*, où il » commande à tous ceux qui auront à » lui écrire, de ne mettre point à la tête » de leurs lettres d'autre titre que *Sen-* » *nor*, d'autre compliment à la fin que » cette formule *Dios guarda la Católica* » *Persona de Vuestra Magestad*, & puis » la signature toute simple, c'est-à-dire » le nom seul de celui qui écrira, sans » le cortège de *très humble, & de très-* » *obéissant sujet & serviteur*, & pour » suscription ces mots : *Al Rei nuestro* » *Sennor*. Cabrera dit que Philippe fit » cette ordonnance pour empêcher que » l'ambition & la flatterie ne vinssent à » usurper les titres divins ; & que pour » donner l'exemple à ses sujets, il ne » s'appelloit dans toutes les provisions » & les Lettres-patentes que *Dom Phi-* » *lippe*, &c. sans prendre les surnoms » de *Magnifique*, de *Triomphant*, d'*In-*

» *vincible* dont avoient usé les pré-
 » décesseurs les Rois Alphonse VI. &
 » VII. (1) «

Il paroît étonnant, sage & savant Abukibak, que ce soit un Roi, & un Roi Espagnol qui donne à tous les hommes un exemple d'humilité ; mais je crois qu'il faut considérer l'ordonnance de Philippe II. comme un règlement, ne provenant uniquement que d'une raison éclairée. Ce Roi sentoît combien les titres de *Victorieux*, de *Triomphant*, &c. étoient quelquefois déplacés dans la personne de certains Princes. Il étoit lui-même dans le cas, comment auroit-il pû se regarder comme victorieux, dans le tems que les François l'avoient battu, que les Hollandois avoient secoué son autorité, que sa flotte étoit périée sur les côtes d'Angleterre, & que la fortune enfin sembloit vouloir saisir toutes les occasions de le mortifier ? Il étoit trop politique pour rechercher des titres qui ne servoient qu'à rappeler ses infortunes. Dire à un homme qui vient d'être battu, qu'il a vaincu son ennemi, c'est augmenter ses dou-

(1) *Tacite*, avec des Notes Historiques & Politiques, par Amelot de la Houssaie, *Tom. I. pag. 62. Note 20.*

LETTRE CXXVII. 201

leurs par une sanglante ironie. Attribuez donc la modération de Philippe II. plutôt à la politique qu'à l'humilité : cette première qualité entroit bien plus dans son caractère que la dernière ; on pourroit même dire qu'elle lui fut inconnue.

Je te salue. Porte-toi bien.

LETTRE CXXVII.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

ON parle souvent des années climatiques, on assure qu'elles sont plus dangereuses que les autres. Bien des Modernes soutiennent cette opinion qu'ils ont puisées dans les Anciens, qui en général ont été persuadés qu'il y avoit des tems fixes & marqués dans la vie humaine beaucoup plus périlleux que les autres. Je ne fais, sage & savant Abukibak, si ce sentiment est aussi insoutenable que le prétendent plusieurs Savans ; il me paroît qu'ils n'apportent aucune raison décisive pour le détruire. Ils disent, il est vrai, des choses fort probables ; mais ceux qui soutiennent

202 LETTRES CABALISTIQUES,
les années climatériques, leur en objectent plusieurs qui ne sont pas moins vraisemblables ; ainsi , ces différentes opinions peuvent être regardées comme douteuses.

Quoique je n'ajoute aucune foi , sage & savant Abukibak , aux années climatériques , cependant je ne regarde point comme des gens foibles & crédules ceux qui sont persuadés de leur danger. Ne voyons-nous pas évidemment qu'il se fait dans les hommes , ainsi que dans bien d'autres animaux , certaines révolutions périodiques ? Les dents changent , la barbe croît , la voix augmente dans un tems fixe. Or , s'il arrive au terme d'un nombre d'années des changemens notables qui n'ont jamais lieu au-delà de ce terme , pourquoi ne croira-t'on pas que le corps humain est plus sujet à des maladies dans certains tems limités & marqués , que dans d'autres ?

Lorsque j'admets la croyance des années climatériques , je la fonde uniquement sur une preuve dont nous voyons l'expérience journaliere , & je rejette comme une vision cornue , & qui ne peut entrer que dans l'esprit d'un Astrologue , la prétendue communication qu'on veut qu'il y ait entre le corps humain & les influences célestes , par

des moyens extraordinaires & qui nous sont cachés. Etablir un pareil système, c'est détruire le pouvoir & la direction du Créateur sur la créature. Les hommes sont forcés absolument à suivre les influences des astres, ils n'ont plus aucune liberté; il faut qu'ils se déterminent selon l'impression qu'ils reçoivent de Jupiter, de Mars, de Venus, &c. ou que Dieu détruise à chaque instant l'ordre naturel des choses, & déranger par un miracle le cours de la Nature. Soutenir une pareille hypothèse, sage & savant Abukibak, c'est extravaguer, c'est avoir perdu le sens commun, c'est enfin raisonner comme un Astrologue. L'Auteur de l'*Art de penser* n'a-t'il pas raison de dire: *Il y a une constellation dans le Ciel, qu'il a plu à quelques personnes de nommer Balance, & qui ressemble à une balance comme à un moulin-à-vent. La balance est le symbole de la Justice; donc ceux qui naîtront sous cette constellation, seront justes & équitables. Il y a trois autres Signes dans le Zodiaque, qu'on nomme, l'un le Belier l'autre le Taureau, & l'autre le Capricorne, & qu'on eût pu aussi bien appeller, Elephant, Crocodile, & Rhinoceros. Le Belier, le Taureau & le Capricorne sont des animaux qui rumi-*

nent ; donc ceux qui prennent médecine lorsque la Lune est sous ces constellations, sont en danger de la revomir. Quelques extravagans que soient ces raisonnemens, il se trouve des personnes qui les débitent, & d'autres qui s'en laissent persuader (1).

On ne sauroit ; sage & savant Abukibak, démontrer avec plus de force & plus d'évidence le ridicule de l'Astrologie judiciaire, & par conséquent de la prétendue influence des astres sur les hommes. Ce n'est donc point sur un système aussi faux & aussi absurde que j'établis la possibilité du danger des années climatériques, c'est sur des révolutions internes qui se font dans le corps humain, & qui arrivent toujours dans un tems fixe & marqué. Lorsque ces révolutions sont trop violentes, ou qu'elles ont lieu chez les gens dont la santé n'est ni ferme, ni vigoureuse, elles leur causent des maladies très-considérables, & quelquefois les privent de la vie.

Les Anciens, qui craignoient infiniment l'approche des années climatériques, prétendoient que leur crainte étoit fondée sur l'expérience & l'examen qu'ils en avoient faits ; c'est pour-

(1) *L'Art de penser, ou la Logique*, 1. Discours prélimin. pag. 3.

quoi ils nommèrent ces années dange-
 reuses, *climatériques*, à cause du mot
 Grec *Clima*, qui signifie *Echelle* ou
Degré. Ils prétendoient marquer par-
 là qu'elles sont limitées & arrangées
 en terme de degrés très-difficiles à
 monter. Ils mettoient dans ce rang la
 septieme année, la quatorzieme, la
 vingt - unieme, la vingt - huitieme, la
 trente - cinquieme, la quarante - deu-
 xieme, la quarante-neuvieme, enfin
 toutes celles qui tomboient sur le nom-
 bre *sept*.

Il est difficile, sage & savant Abuki-
 bak, que la superstition chez le peuple
 n'entre pas pour quelque chose dans les
 causes secretes qu'il ne peut deviner.
 Aussi presque tous les Anciens, frap-
 pés des maux qu'ils avoient observé ar-
 river dans les années septiemes, ont
 voulu attribuer à des vertus occultes
 (1) & à des mysteres Pythagoriciens ce

(1) Sénèque place les causes des années climati-
 ques parmi les secrets les plus cachés de la Nature;
 il croit qu'il est aussi difficile d'en deviner la raison,
 que de savoir celle du flux & du reflux de la mer.
 Licet nescias, quæ ratio Oceanum effundat ac re-
 vocet: quare septimus annus ætati signum imprimat:
 quare latitudo porticus ex remoto spectanti-
 bus, non servet proportionem suam, sed ultima
 in angustias cocant, & columnarum novissime in

206 LETTRES CABALISTIQUES,
qui n'étoit qu'une suite de certaines
révolutions, aussi naturelles que celles
qui arrivent infailliblement aux plantes
& aux arbres dans le cours d'une seule
année. Ils prétendoient que le nombre
trois étoit d'une grande efficacité, &
que celui de *vingt-un*, qui étoit
composé de *trois fois sept*, étoit encore
plus considérable. Le *quarante-neuvie-*
me avoit encore une vertu plus grande
provenant de *sept fois sept*; mais l'an-
née la plus à craindre de toutes, étoit
la *soixante-troisième*, parce qu'elle
contenoit & rassembloit l'efficacité de
tous les autres nombres, étant compo-
sée de *trois fois vingt-un*, ou de *neuf*
fois sept, ou de *sept fois neuf*, qui, selon
les Pythagoriciens, étoient des nom-
bres très-recommandables, & dont la
vertu étoit fort opérante. Julius Fir-
mus Maternus nous apprend que dès
qu'un homme approchoit de la *soixan-*
te-troisième année, il avoit grand
soin de ménager sa santé, attendant de
jour en jour quelque maladie imprévue.
Aulugelle fait mention d'une Lettre
que l'Empereur Auguste écrivit à un

tervalla junguntur: quid sit quod genuinorum con-
ceptum separet, partum jungat. *Senec. de Benefic.*
Lib. VII. Cap. I.

LETTRE CXXVII. 207

de ses amis pour lui apprendre le plaisir qu'il ressentoit d'avoir passé sans aucune incommodité la plus dangereuse des années climatériques, & d'être entré dans la soixante-quatrième. Il ajoute qu'il la regarde comme celle d'une seconde naissance.

Les Anciens citoient les morts de plusieurs grands hommes, arrivées à leur soixante-troisième année, entre autres celle d'Aristote (1). Peut-être que si nous examinions aujourd'hui avec autant d'attention qu'eux, ce qui arrive dans les années climatériques, verrions-nous que ce n'étoit pas sans fondement qu'ils prétendoient appuyer leur opinion de l'expérience. Je fais, sage & savant Abukibak, qu'on peut répon-

(1) Εισθ' Αθήνας ἀφικέσθαι τῷ δευτέρῳ ἔτει τῆς ἑκατῆς ἑκατοστῆς Ὀλυμπιάδος, καὶ ἐν Λυκίᾳ σχολάσαι ἔτη τρία πρὸς τοῖς δέκα, ἕτα ἀπᾶραι εἰς Χαλκίδα τῷ τρίτῳ ἔτει τῆς τετάρτης καὶ δεκάτης καὶ ἑκατοστῆς Ὀλυμπιάδος, καὶ τελευτῆσαι, ἐτῶν τριῶν που καὶ ἑξήκοντα, νόσῳ.

Athenas vero concessisse secundo anno centesimæ undecimæ Olympiadis; atque in Lyceo tredecim annos docuisse, ac demum perrexisse Chalcidema tertio anno centesimæ quartæ decimæ Olympiadis, morboque periisse, cum esset annorum ferme sexaginta trium. Diogen. Laert. de Vit. Dogm. Clar. Philosoph. Lib. V. Segm. 10

dre aux exemples qu'on citeroit de gens morts ou incommodés dans les années climatériques , que dans tous les tems les hommes sont sujets à être malades & à mourir ; qu'au surplus quand il seroit vrai qu'on vérifieroit qu'il en meurt plus dans certaines années que dans d'autres , il faudroit attribuer cela au hazard. J'oppose à cette réponse qu'il est vrai que les hommes meurent dans tous les tems : mais qu'il reste toujours à savoir pourquoi ils finissent plutôt leur vie , & sont plus sujets à des maladies dans certaines années fixes & réglées ? Dire que c'est le hazard qui en est la cause , ce n'est rien dire ; il n'est aucune difficulté que l'on ne résolve de cette manière , si c'est la résoudre , que de n'apporter aucune raison.

On n'est point en droit de rejeter les incommodités des années climatériques sur l'âge avancé , puisqu'il y en a dans la jeunesse. On ne peut en attribuer le danger à l'ardeur de la jeunesse , puisqu'il y en a dans la vieillesse , dans l'âge mûr , dans l'âge mitoyen , dans l'âge le plus fort & le plus vigoureux. On ne sauroit chercher la cause du danger de ces années dans l'intemperance de l'air , dans la différence des climats , puisque dans tous les pays , même dans ceux où l'air est très-sain , elles sont toujours
fort

fort dangereuses. Il reste encore la res-
 source de nier que l'expérience con-
 firme le péril des années climatiques ;
 mais je ne fais si elle est bien bonne.
 Ce qu'il y a de certain , c'est que si nous
 consultons l'antiquité, elle n'aura pres-
 qu'une voix ; & si nous voulons nous
 arrêter simplement aux Modernes , nous
 trouverons que l'opinion des Anciens
 a beaucoup plus de partisans que celle
 qui lui est opposée. Ces partisans ne
 sont point uniquement des gens de la
 lie du peuple , des ignorans , des super-
 stitieux ; plusieurs personnes , dont la
 Science mérite d'être respectée , qui
 condamnent toutes les folies de l'As-
 trologie judiciaire , & l'influence des
 astres , mais qui attribuent les maladies
 des années climatiques aux mêmes
 causes qui font tomber les dents , chan-
 ger la voix , &c. dans certains tems
 fixes , ont supputé avec attention le
 nombre des hommes qui mouroient
 dans les années septiemes. Elles ont
 trouvé que sur deux mille personnes ,
 il étoit plus considérable de douze cens
 que celui de ceux qui perdoient la vie
 dans les autres. Un des plus habiles
 hommes qu'il y ait en Angleterre , sage
 & savant Abukibak , m'a offert de
 m'envoyer sur les années climatiques
 un calcul aussi singulier que curieux ; je

210 LETTRES CABALISTIQUES,
pourrois bien te le communiquer quel-
que jour.

Au reste , ne penſes pas que parce
que je ſoutiens qu'il eſt poſſible qu'il
ſe faiſe périodiquement un mouvement
ou ſi tu aimes mieux , une révolution
dans le corps humain , je prétende que
cette révolution ſoit certaine ; ce n'eſt
pas-là mon opinion , elle en eſt auſſi
éloignée , qu'il y a de la diſtance de
la poſſibilité à la certitude. Je n'éta-
blis donc rien de certain , & je reſte
ſur cette matiere dans un doute que je
crois préférable à la magiſtrale déciſion
de ceux qui ſe figurent qu'une choſe
ne ſauroit être que de la façon qu'ils
penſent qu'elle eſt.

La plupart des hommes , ſage & ſa-
vant Abukibak , décident aujourd'hui
des matieres les plus obſcures & les
plus épineuſes avec beaucoup de faci-
lité. On diroit que la Divinité leur a
révélé les myſteres les plus cachés de
la Nature , & qu'elle leur a montré à
découvert les reſſorts qui la font agir.
On condamne avec une hauteur infinie
les opinions des Anciens : on les traite
de viſions chimériques , de ſottises &
de puerilités. Je conviens que l'anti-
quité a ſes erreurs , & qu'elles ſont
conſidérables. Nous Modernes , pleins
de vanité , qui nous berçons d'idées

LETTRE CXXVII. 211

flatteuses , sommes - nous bien plus éclairés qu'elle ? Nous le croyons , nous nous en vantons. Je pense que voilà le seul avantage réel que nous ayons ; nos erreurs nous sont chères , mais elles n'en sont pas moins des erreurs. Ceux qui viendront après nous , ne les distingueront point de celles de ceux qui nous ont précédés ; ils les placeront au même rang , & seront traités de visionnaires à leur tour par leur descendans. Les hommes ne sont faits que pour être le jouet des autres hommes , ils se condamnent mutuellement , & ne s'apperçoivent point que tandis que leur ame sera absorbée dans les liens du corps , elle ne pourra jamais être assurée de connoître évidemment que quelques vérités générales , qu'il a plû au Créateur de permettre qu'elle discernât parmi tant d'autres qu'elle ne sauroit découvrir.

Je te salue , sage & savant Abukibak. Porte-toi bien , & donnes-moi de tes nouvelles.



L E T T R E C X X V I I I .

Ben Kiber, au sage Cabaliste Abukibak.

J'ALLAI il a y quelques jours à la Comédie, on représentoit une piece de Regnard, intitulée, *Les Menechmes*; c'est une imitation de celle de Plaute. Le sujet & l'intrigue de cette comédie, qui roule sur la parfaite ressemblance de deux freres, me firent faire quelques réflexions sur les effets surprenans que produit quelquefois la Nature dans l'entiere conformité qu'elle met entre deux personnes.

On ne sauroit rejeter comme des fables, sage & savant Abukibak, les histoires qu'ont écrites sur plusieurs ressemblances extraordinaires beaucoup d'historiens. L'antiquité en a produit plusieurs, & celles qu'on voit dans ces derniers tems, en autorisent la vérité. La Nature n'a point changé; elle ne nous montre aucune merveille, qu'elle ne l'ait fait voir à d'autres siècles.

Dans l'Histoire la plus reculée nous trouvons des événemens très - singu-

L E T T R E C X X V I I I. 213

liers , produits par la ressemblance. Sé-
miramis, cette fameuse Reine, ressem-
bloit si fort à Ninus son fils , que le
Roi son époux étant mort , elle s'ha-
billa en homme ; & s'offrant aux Grands
du Royaume sous le nom de Ninus ,
elle gouverna pendant quarante années,
sans que son imposture fût découverte.
C'est dans Justin (1) où je prens ce

(1) *Hæc nec immaturo ausa tradere Imperium,
nec ipsa palam tractare , tot ac tantis gentibus vix
patienter uni viro , ne dum feminae , parituris , si-
mulat pro uxore Nini filium, pro femina puerum ;
nam & statura utrique mediocris , & vox pariter
gracilis , & lineamentorum qualitas matri ac filio
similis. Igitur brachia ac crura velamentis , caput
tiara tegit ; & ne novo habitu aliquid occultare
videretur , eodem ornatu & populum vestiri jubet,
quem morem vestis exinde gens universa tenet.
Sit primis initiis sexum mentita , pure esse credita
est. Magnas deinde res gessit , quarum amplitudi-
ne ubi invidiam superatam putat , quæ sic fatetur
quemve simulasset. Nec hoc illi dignitatem Regni
ademit , sed admirationem auxit quod mulier non
feminas modo virtute , sed etiam viros anteiret.
Hæc Babiloniam condidit , murumque urbi cõto
latere circumdedit , arenæ viæ bitumine interstra-
to : quæ materia in illis locis possum e terra exco-
stuat. Multa & alia præclara hujus Reginæ fue-
re : siquidem non contenta acquisitos viro Regni
terminos tueri , Æthiopiam quoque Imperio ad-
jecit , sed & indiæ bellum intulit ; quo præter illam
& Alexandrum Magnum nemo intravit. Ad pos-
tremum , cum concubitus filii petisset , ab eodem
interfecta est , duos & quadraginta annos post Ni-
num Regno potita. *Justin Hist. Lib. Cap. II.*
pag. 8.*

214 LETTRES CABALISTIQUES,
premier fait, en voici un autre aussi
singulier, que me fournit Valere Ma-
ximé (1).

Il y avoit dans la Cour d'Antiochus,
Roi de Sirie, un nommé Artemius,
qui lui ressembloit si parfaitement,
que ce Prince ayant été empoisonné
par sa femme, cette Reine engagea
Artemius, par les faveurs qu'elle lui
accorda, à occuper pendant quelques
jours le lit du Roi. Le fourbe feignit
d'être incommodé, & joua si parfaite-
ment son rôle, qu'il fit un testament
comme Souverain, dans lequel il nomma
pour son successeur à la Couronne celui
que la Reine lui ordonna. Il fut visité
de tous les Grands du Royaume,
sans qu'aucun d'eux se doutât de l'im-
posture.

Voilà, sage & savant Abukibak,
des faits bien surprenans. Il faut avouer
que la ressemblance qui les cause, doit

(1) Regi Antioche unus ex æqualibus, & ipse
Regiæ stirpis, nomine Artemio, per quam similis
fuisse traditur, quem Laodice uxor Antiochi, in-
terfecto viro, dissimulandi sceleris gratia, in lec-
tulo perinde quasi ipsum Regem ægrum colloca-
vit. Admissumque universum populum & sermone
ejus, & vultu consimili fefellit: credideruntque
homines ab Anthiocho moriente Laodicem, &
natos ejus sibi commendari. *Valerii maximi Dicto-
rum, Factorumque memorabilium Exempla*, Lib.
IX. Cap. XV.

LETTRE CXXVIII. 215

être parfaite. L'on regarde comme un des plus grands secrets de la Nature, celui qu'elle a de former tous les jours une infinité d'hommes dont la physionomie est différente ; la puissance de produire deux personnes, si ressemblantes, si conformes dans tout ce qui compose leur individu, que l'œil ne peut trouver entre eux aucune différence, me paroît encore plus surprenante. Quelquefois la Nature pousse le miracle jusqu'à une troisième ressemblance. Il y avoit à Rome du tems de Pompée, deux hommes : l'un s'appelloit Vibius, & l'autre Publicius (1). Valere Maxime nous assure qu'ils ressembloient si bien à ce Général Romain, que s'il n'y eût eu entre eux d'au-

(1) Magno Pompeio Vibius ingenue stirpis & Publicius Libertinus ita similes fuerunt, ut permutato statu, & Pompeius in illis, & illi in Pompeio salutari possent. Certe quocunque aut Vibius, aut Publicius accesserant, ora hominum in se obvertebant, uno quoque speciem amplissimi civis in personis mediocribus annotante. Quod quidem fortuitum ludibrium, quasi hæreditarium ad eum penetravit.

De Menogene coco simili patri Pompeii magni. Nam pater quoque ejus eo usque Menogenis coci sui similis esse visus est, ut vir & armis præpotens, & ferox animo, sordidum ejus nomen repellere a se non voluerit. *Id. ibid*

216 LETTRES CABALISTIQUES,
tre différence que celle qu'on auroit
pû y appercevoir par la figure, il eût
été absolument impossible de les distin-
guer.

Tu fais sans doute, sage & savant
Abukibak, la réponse que fit à Au-
guste un jeune étranger qui lui ressem-
bloit parfaitement. Cet Empereur lui
ayant demandé en plaisantant, si sa mere
n'étoit jamais venue à Rome? *Non,*
répondit le jeune homme qui sentit où
tendoit la demande d'Auguste; *mais*
mon Pere y vint plusieurs fois.

Aux exemples anciens je me con-
tenterai d'en joindre quelques - uns,
pris dans ces derniers siècles. Le Com-
te Don Juan Giron étoit si semblable,
soit par la taille, soit par la physiono-
mie, à son frere le Grand-Maître qui
fut tué par les Maures, que très-
souvent ses domestiques & ses plus
intimes amis ne pouvoient les distin-
guer l'un de l'autre. Je me souviens
d'avoir lu dans l'histoire des Ducs de
Milan que François Sforce avoit un Gen-
tilhomme dans ses Chevaux-legers, qui
lui ressembloit beaucoup, & auquel on
donna à cause de cela le surnom de
Duc.

Si les effets, qu'on dit être produits
par la ressemblance, sont aussi réels
que quelques Auteurs le prétendent,
il

Il faut convenir qu'ils sont encore plus étonnans que la conformité la plus parfaite entre le visage de deux personnes. Mais je ne trouve point que ce qu'on en raconte soit aussi bien autorisé, ni aussi généralement reçu que la réalité de certaines ressemblances parfaites.

On prétend que deux personnes qui se ressemblent beaucoup, ont les mêmes humeurs, les mêmes inclinations, & qu'elles s'aiment mutuellement; on va même jusqu'à dire que la santé de l'une s'affoiblit dès que celle de l'autre s'altère. Je crois que ce sont-là des histoires fabuleuses: la beauté, ou la laideur de l'ame ne dépendent pas de la configuration des parties du corps; on découvre tous les jours dans un corps laid une ame très-belle, & il est fort commun de voir un homme vicieux & méchant, beau & bien fait. Le corps n'influant donc point sur les bonnes ou les mauvaises qualités de l'esprit, par quelle raison veut-on que la ressemblance qui se trouve entre les corps de deux personnes, produise le même effet sur leurs ames? Pour que cela fût possible, il faudroit que la vertu & le vice dépendissent dans les hommes de leur différente configuration corporelle: or, il est démontré,

218 LETTRES CABALISTIQUES,

& c'est à l'expérience à qui l'on doit cette démonstration évidente, que l'esprit est parfaitement indépendant de la laideur ou de la beauté corporelle, & qu'il n'en reçoit aucune impression qui le détermine au bien ou au mal ; donc tout ce qu'on débite de la conformité d'humeurs & de sentimens entre ceux qui se ressemblent, ne doit être attribué qu'au hazard, qui peut occasionner quelquefois ces effets, mais qui certainement ne les produit pas toujours.

C'est-là, sage & savant Abukibak, ce qu'on doit répondre à ceux qui se servent de l'autorité d'Albert le Grand pour appuyer le sentiment de cette double conformité. Ce philosophe dit avoir vû & connu en Allemagne deux enfans qui se ressembloient infiniment. L'amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre, étoit si forte, qu'ils ne pouvoient vivre séparés : s'ils s'éloignoient pour quelque tems, ils souffroient jusques à ce qu'ils se fussent rejoints. Ils avoient les mêmes inclinations, ils parloient de la même manière : quand l'un étoit malade, l'autre l'étoit aussi ; on eût dit que ces deux corps n'avoient qu'une même nature.

Pour expliquer cette mutuelle inclination, & cette conformité d'humeurs,

LETTRE CXXVIII. 219

Il me paroît qu'il n'est pas besoin de recourir à des causes secrètes & extraordinaires ; elles auroient existé sans la ressemblance des corps. Ne voit-on pas souvent chez des personnes qui ne se ressembtent point du tout , une égale inclination pour toutes les choses , une amitié vive & tendre , qui fait que l'une souffre lorsque l'autre est incommodée , & qui leur rend l'absence insupportable ? L'amour produit tous les jours ces effets , qu'on veut rendre surnaturels. Je ne pense pas cependant qu'il y ait aucun partisan d'Aristote , ou d'Albert le Grand , qui veuille soutenir qu'il y ait entre un amant & une maîtresse une parfaite *conformité corporelle*. Si par hazard il avançoit une opinion aussi fautive , il seroit très-aisé de lui donner des preuves évidentes du contraire. D'un *Menechme* féminin à un *Menechme* masculin , la différence est considérable ; & quelle que soit la ressemblance du visage , elle l'est autant que d'un bossu à un homme droit. Si l'on descendoit plus bas que l'estomac du *Menechme* femelle , on trouveroit encore une disparité bien plus notable (1).

(1) On doit faire attention en lisant toutes les histoires souvent fabuleuses , & toujours outrées

220 LETTRES CABALISTIQUES,

Les raisons que les anciens Philosophes, sage & savant Abukibak, ont

sur la grande amitié qu'il y a eu entre des personnes qui se ressembloient, que cette amitié n'avoit lieu qu'après qu'elles s'étoient connues. Or, l'amour propre suffit pour nous déterminer à aimer une personne qui nous ressemble. Il ne faut pas recourir, pour expliquer les raisons de cette amitié, à des causes bien cachées; voici une preuve de ce que je dis dans une histoire que rapporte Simon Majole Evêque de Volture, grand citeur de prodiges & grand raconteur de fables, dans ses *Jours Caniculaires*, Liv. IV. pag. 210. de la Traduction de F. Rosset. *Souvent la ressemblance engendre une amitié incomparable, comme elle fit en ces deux jeunes garçons, nourris en la maison de Pepin Roi de France. L'un étoit fils du Comte d'Auvergne, & l'autre, fils d'un Chancelier Bericain. Merveille, ils étoient nés de divers parens & sous des climats bien éloignés les uns des autres; néanmoins ils coururent une même fortune. Leurs peres les amenoient tous deux de diverses contrées à Rome, où ils furent tous deux baptisés en même tems, s'étant premièrement rencontrés à Luques, & depuis ils se porterent une si grande affection, qu'ils ne pouvoient vivre l'un sans l'autre. Prenez garde que cette grande affection vint après qu'ils se furent connus à Luques; & vous verrez d'abord que l'Evêque de Volture s'écrie merveille pour peu de chose. Qu'y a-t'il de bien étonnant que deux hommes qui font connoissance en voyage & qui d'ailleurs se ressembloient beaucoup, viennent à s'aimer? Je dirai ici en passant que les *Jours Caniculaires* du Sieur Evêque de Volture sont à mon avis, le plus fade Ouvrage que j'aye lu: cependant il paroît qu'il a eu, lorsqu'il parut, grand nombre d'approbateurs, parce qu'il est rempli de mille contes ridicules, pris sans c*

L E T T R E C X X V I I I. 221

données sur la cause de la ressemblance qui se trouve entre les hommes, & sur-tout entre les parens, me paroissent plus spécieuses que convainquan-

dans tous les Auteurs bons ou mauvais, & entassés sans ordre. Mais le fabuleux s'est acquis le droit de plaire au Vulgaire, quelque ridicule qu'il soit, je ne m'étonne donc point que les trois gros Volumes *in-quarto* de l'Evêque ayent été approuvés de bien des gens. Ce qui me surprend, c'est qu'il y ait eu des personnes, qui, ayant du savoir, ont osé comparer cet Evêque avec Pline. Voici ce que dit Henri de Heers dans son *Spadacrene, ou Dissertation Physique sur les Eaux de Spa*, Chap. II. » Les personnes qui seront curieuses d'être instruites plus amplement, pourront lire le XIII. *Colloque des Jours Caniculaires* de Simon Majolus, Evêque de Vulturia, qu'on peut regarder à bon droit comme le Pline de notre siècle. » Certainement toute la ressemblance qu'il y a entre ces deux Auteurs, c'est que Pline a dit quelques mensonges dans ses Ouvrages, & que l'Evêque en a rempli les siens. A cela près, pour la science, pour le style, pour le Jugement, il y a autant de différence entre l'Auteur moderne & l'ancien, qu'il y en a entre Boileau & Corin. J'ai fait cette remarque, afin que quelqu'un ne soit point la dupe, ainsi que je l'ai été du pompeux éloge de H. Heers. J'achetai sur sa parole les trois *in-quarto* de l'Evêque, je les payai même assez chèrement. Grand Dieu ! quel regret n'eus-je point lorsque j'eus lû les dix premières feuilles du premier tome. Ce n'est pas la seule fois que j'ai été la dupe des éloges des Auteurs, j'ai été trompé également & par ceux qui vivent & par ceux qui sont morts. Le tems & l'expérience m'ont un peu corrigé, & je n'achete plus gueres un Livre, uniquement sur ce que m'en dit un Auteur.

212 LETTRES CABALISTIQUES,
 tes. Ils l'attribuent aux effets causés
 par l'imagination du pere & de la mere
 dans le tems du coït, & sur-tout pen-
 dant le moment de la conception.
 Aristote, dans le *Traité de l'Air &
 de l'Eau*, dit que les passions, dont
 l'esprit des parens est pour lors affecté;
 influent beaucoup sur la figure de leurs
 enfans. S'ils pensent à quelque objet
 beau ou laid, leur progeniture se res-
 sent de cette idée, ainsi que de toutes
 celles qui les frappent vivement. Or,
 comme ils sont très-souvent plus oc-
 cupés d'eux-mêmes, que des objets
 étrangers, il est naturel par conséquent
 que leurs enfans leur ressemblent plus
 qu'à d'autres personnes. Pline, dans
 le VII. Livre de son *Histoire Natu-
 relle* adopte le sentiment d'Aristote.
 On croit, dit-il (1), que tout ce que
 l'on a vu, entendu, ou dont on s'est
 souvenu, & à quoi l'on a pensé dans
 le tems de la conception, contribue à la
 ressemblance, la pensée ou l'imagina-
 tion du mâle & de la femelle, passant
 subitement par l'esprit, détermine la
 figure (2).

(1) Similitudinem quidem in mente reputatio
 est, & in qua creduntur multa fortuita pollere,
 visus, auditus, memoria, haustæ imagines sub
 ipso conceptu. *Plinius, Hist. Natur. Lib. VII.
 Cap. XII.*

(2) Voyez la Lettre Juive CLXIX. La force de

LETTRE CXXVIII. 223

Plusieurs Auteurs modernes ont adopté ces opinions , qui ont encore aujourd'hui un grand nombre de partisans ; cependant il me paroît qu'on peut leur opposer des raisons très-fortes & presque évidentes.

Le fœtus , qui dans le moment de la conception n'est qu'un petit morceau de matière , peut-il être sujet à recevoir quelque impression par un esprit étranger ?

Comment se peut-il faire que la pensée , qui n'a aucune étendue , aucune largeur , aucune profondeur , agisse sur un corps étranger , & le détermine à prendre une certaine forme ? On ne sauroit apporter l'exemple de l'impression mutuelle du corps & de l'âme d'un homme , parce que le fœtus dans tous ses différens états , & dans toutes ses diverses configurations n'a rien de commun avec l'imagination de la mère. Il subsiste hors de la sphère de cette passion , puisqu'il a en soi une circulation de sang distincte & séparée , qu'il fait de lui-même toutes les fonctions qui sont nécessaires à la vie , & que semblable aux plantes , il n'est uni

l'imagination des parens sur le fœtus y est amplement traitée , on y examine les sentimens des Anciens & des Modernes sur ce sujet.

224 LETTRES CABALISTIQUES,

à la matrice, que comme elles le sont à la terre, & par conséquent est un individu distinct, séparé de celui de sa mere. Il est donc impossible que les pensées, formées par une ame étrangere, puissent agir sur le fœtus ; cela est aussi peu probable, que si l'on soutenoit que l'ame du Grand-Sophi de Perse peut déterminer les sensations d'un bourgeois de Venise. Dès qu'un corps n'est point dans la sphere d'un esprit, qu'il en soit éloigné de deux doigts, ou de trois mille lieues, c'est la même chose ; il ne peut en recevoir aucune impression. Le fœtus étant dès le moment de la formation, un individu distinct de la mere, il ne peut sentir les impulsions de son imagination, & encore moins être déterminé à prendre une certaine ressemblance.

D'ailleurs, comment peut-on comprendre qu'il soit possible qu'une substance, qui n'a point encore d'ame, qui ne vit, qui ne croît, qui ne grossit que comme une plante, puisse être sensible à des impressions spirituelles, ou si l'on veut, à des passions ? Quelle raison peut-on donner pour autoriser un sentiment aussi faux ?

Pour que l'imagination des parens contribue à la ressemblance, il est nécessaire que la matiere puisse être mise en

LETTRE CXXVIII. 229

mouvement sans impulsion ; ce qui est impossible. Or , les pensées étrangères, n'ayant aucune des qualités que nous connoissons essentielles au corps pour pouvoir en mettre un autre en mouvement, & le déterminer par-là à prendre une certaine forme, l'imagination des parens ne sauroit donc être la cause de la ressemblance, puisqu'il faut arranger d'une manière fixe & déterminée les parties qui composent le fœtus ; ce qui ne se peut faire sans une impulsion réelle.

J'ajouterai une dernière objection à ces premières. Les plus grands Philosophes modernes conviennent que les parties du fœtus existent toutes en quelque endroit avant la conception. Comment est-il possible que l'imagination des parens, qu'une chose enfin spirituelle puisse détruire les traits primitifs du fœtus qui existoient avant la conception ?

* Si j'ose dire mon sentiment, sage & savant Abukibak, sur une matière aussi obscure, je ne doute pas qu'on ne doive attribuer la cause de la ressemblance de certains hommes au hasard. Et quant à celle qui se rencontre entre les parens & les enfans, je crois qu'elle provient de la stabilité qu'il y a dans les semences des différens animaux ; aussi voyons-nous qu'ils conservent tous les

226 LETTRES CABALISTIQUES,

qualités essentielles attachées à leur semence. Le lion (1) est toujours farouche, le cerf timide, le renard rusé. Il en est de l'homme comme des autres animaux, il a toujours les dons qui sont le partage de l'humanité. Il les reçoit de ses parens par la vertu de leur semence, il leur est aussi redevable de la ressemblance qu'il a avec eux, & cette ressemblance est plus ou moins grande, selon qu'elle a été moins altérée par les chocs & les impulsions que le fœtus souffre par les mouvemens du diaphragme & des muscles de l'abdomen, qui, comprimant la matrice, foulent, endommagent l'arrangement de ses parties, & changent en partie leur première configuration.

Je te salue, sage & savant Abukibak. Porte-toi bien, & donnes-moi de tes nouvelles.

(1) Denique cur acrum violentia triste leonum
Seminium sequitur, dolus vulpibus, & fuga
cervis,

Si non certa suo, qua semine feminioque,
Vis animi pariter crescit cum corpore toto!

Lucret. de Rer. Nat. Lib. III.



LETTRE CXXIX.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abukibak.*

LE titre qu'on donne le plus aisément dans la Société civile , sage & savant Abukibak , c'est celui qu'on devroit le moins prodiguer , & qu'on accorderoit sans doute à très-peu de personnes, si l'on réfléchissoit sur les qualités qu'il exige. Il n'est rien de si ordinaire , que d'entendre dire : *Voilà un honnête homme* , & rien de si rare que d'en trouver un qui le soit véritablement.

Il y a une grande différence entre l'*honnête homme* des Philosophes , & l'*honnête homme* du Public. Le premier est un sage , en qui la vertu agit toujours en conséquence du bien qu'elle cherche à faire ; le second est un fourbe chez qui l'apparence trompeuse du mensonge cache un grand nombre de mauvaises qualités , ou un indolent , qui , content de ne point faire le mal , a une indifférence parfaite pour le bien. Je conviens qu'il est beaucoup moins contraire à l'essence de l'honnête hom-

228 LETTRES CABALISTIQUES;

me d'être neutre entre le bien & le mal , que de se livrer aux vices : mais ce n'est pas encore assez pour obtenir ce titre , de n'avoir jamais fait tort à personne , & de ne s'être point des-honoré soi-même ; il faut être utile à la Société par tous les endroits qui dépendent de nous. Cependant on appelle tous les jours honnête homme celui qui s'est purement contenté de ne point nuire au Public , comme s'il étoit vrai que la véritable vertu consistât dans la simple privation du mal.

Si nous examinons attentivement , sage & savant Abukikak , les différens états des hommes , & qu'en les parcourant , nous cherchions les défauts essentiels qui s'y sont fortement établis & qui sont contraires au bien public , nous trouverions qu'il est bien des gens , auxquels on accorde libéralement le nom d'honnête homme , qui n'y ont aucun droit.

Un courtisan , qui par ses serviles adulations flatte les passions d'un Souverain , qui laisse gémir les peuples dans la misère la plus dure , qui n'ose représenter leur triste état à leur Prince , dans la crainte de n'en être disgracié , est-il honnête homme ? Non , il ne l'est point. C'est en vain qu'il n'a aucune part par ses conseils aux défauts de son maître ,

qu'il est doux , poli , affable , généreux : ces qualités suffisent pour former l'honnête homme du Public ; elles ne font point l'honnête homme des Philosophes. Chez eux , ce n'est pas assez que de n'être point la cause des vices du Souverain ; il faut y remédier autant qu'il est possible , dût-on perdre ses bonnes grâces , & être banni pour toujours.

Ce richard , qui par des soins redoublés , amasse des trésors immenses , les entasse dans ses coffres sans en secourir les pauvres , s'il n'acquiert ces biens que par des moyens licites , c'est un honnête homme aux yeux du Public ; c'est un avaro indigne de l'estime des honnêtes gens , à ceux d'un Philosophe.

Ce prodigue qui dissipe ses biens avec autant de facilité que l'avare prend des précautions pour les conserver , qui consomme dans le luxe ce qu'il devroit employer à soulager les malheureux , qui vit dans l'opulence sans compatir à la misère de tant de gens qu'il pourroit aider , s'il ne mange que ses revenus , s'il ne contracte point de dettes , le Public lui accorde le titre d'honnête homme. Les Philosophes le lui refusent , & le mettent bien au-dessous des Turcs les plus sauvages , puisque

230 LETTRES CABALISTIQUES,
leur charité s'étend non-seulement sur
les créatures raisonnables ; mais encore
sur les bêtes, qu'ils ne sauroient voir
souffrir, & auxquelles ils donnent la
nourriture. Il est fort ordinaire de voir
à Constantinople plusieurs Turcs por-
ter tous les jours, à la même heure,
dans les rues de quoi manger aux chiens
du quartier (1) Quel est l'aveuglement
des François ! Ils appellent honnête
homme celui qui a moins de pitié pour
ses semblables, qu'un barbare n'en a
pour les brutes.

Un Duc orgueilleux rempli de lui-
même, qui croit que sa naissance lui
donne le droit de mépriser le genre
humain, qui se figure que la noblesse
dispense de la politesse, de l'affabilité, de
la douceur, s'il ne ruine point ses créan-
ciers, s'il ne tourmente pas ses vassaux,
& qu'il se contente de les mépriser,
s'il s'acquitte des fonctions de sa charge
sans piller les peuples de son gouver-
nement, c'est un honnête homme, selon
le Public. Selon les Philosophes, c'est

(1) Quid etiam omitto ? Idem Turcæ ; ad
Ægyptiorum morem, feles, canes, pisces, aves, ...
pascunt, & his se velut largitionibus demereri
divinum Numen censent. Itaque videre Bisantii
statis horis est, cibos apponi dictis animalibus.
Just. Lipsi Monita & exempla Politica. Cap. III.
pag. 25.

un homme qui outrage l'humanité, qui, enivré d'orgueil, oublie jusqu'aux moindres vertus, qui ne se connoît point lui-même, & dont la folle vanité est aussi criminelle que la férocité d'un Caraïbe. Il y a bien des gens qui trouvent qu'il est moins cruel d'être tué que d'être méprisé. La mort est la fin de tous les maux ; le mépris ne s'accoutume jamais, & la douleur qu'il cause, se renouvelle sans cesse. Plus on a de sentimens d'honneur, & plus on y est sensible. Un Seigneur fier & hautain est une espece de monstre, que le ciel fait naître pour exercer la vertu & l'humilité dans les simples particuliers.

Le Public accorde le nom d'honnête homme à ce Magistrat, qui, sans avoir égard aux sollicitations, juge selon les mouvemens de sa conscience : les Philosophes ne pensent pas que la seule volonté de rendre la justice suffise pour former un Magistrat honnête homme ; ils exigent qu'il ait la science & la capacité que demande son état. Un juge integre & ignorant n'est un honnête homme aux yeux d'un Philosophe, qu'autant que son intégrité, lui faisant sentir combien il court risque de se tromper, l'oblige à se défaire de sa charge. Si tous les Magistrats du

231 LETTRES CABALISTIQUES,

Royaume vouloient mériter véritablement le nom d'honnête homme, combien n'y auroit-il pas dans les Parlemens de charges de Président & de Conseiller à vendre ? Si elles n'étoient achetées que par des gens qui en fussent dignes, le nombre d'acheteurs ne seroit pas considérable.

Un Prélat, qui donne aux pauvres une partie de ses revenus, qui vit d'une manière régulière, qui fuit les femmes, qui condamne le luxe, obtient du Public le nom d'honnête homme, très-souvent accompagné d'un éloge factueux. Chez les Philosophes, non seulement il n'est point loué, il n'est pas même regardé comme une personne digne du rang qu'il occupe, si à la charité & à la chasteté il ne joint les autres talens que demande l'Episcopat. Il faut qu'il soit vigilant, qu'il instruisse les peuples qui sont commis à ses soins, qu'il donne à l'étude les momens qui sont destinés au soins de son Diocèse. Voilà quel est l'Evêque honnête homme des Philosophes ; celui du Public n'en a qu'une partie des qualités essentielles. Il feroit un vertueux particulier ; mais c'est un Prélat très-défectueux, auquel le titre d'honnête homme ne convient pas d'avantage que celui de bon Général à un Maréchal de France
quj

L E T T R E C X X I X. 233

qui fait bien camper une armée, & qui n'a point le talent de la mener aux ennemis & de la commander un jour d'affaire.

Pour former un caractère parfait, pour mériter les éloges qu'on donne à ce caractère, il faut en avoir toutes les vertus. Un simple paysan, qui remplit parfaitement les fonctions de son état, mérite le titre d'honnête homme, qui ne convient point à un Evêque à qui il manque une seule qualité Episcopale. Qui dit *honnête homme*, sage & savant Abukibak, dit un homme qui non-seulement tâche de faire le bien, mais qui prend des mesures assurées pour le faire, qui s'examine attentivement, qui change de conduite s'il la croit tant soit peu vicieuse, & qui quitte les dignités dont il est revêtu, quelque chères qu'elles lui soient, dès qu'il s'aperçoit qu'il ne remplit point les devoirs qu'elles exigent.

Un Evêque, à qui il manque une des seules vertus Episcopales n'est pas moins obligé d'abdiquer son Evêché, qu'un Magistrat qui ne pèche que par un défaut essentiel à un juge, l'est de se défaire de sa charge. Je parlois tantôt, sage & savant Abukibak, du grand nombre d'offices de judicature qu'il y auroit à vendre, s'il n'y avoit que des juges.

Tome V.

V.

234 LETTRES CABALISTIQUES,
honnêtes hommes selon les Philosophes;
penses-tu que celui des Evêques vacans
fût moins considérable ? Si la même ré-
gle étoit observée parmi les Evêques,
je suis persuadé qu'il y auroit une gran-
de révolution dans le Clergé de Fran-
ce ; & peut-être le changement qui
s'y feroit , seroit-il si considérable ,
qu'on pourroit dire des Prélats , véri-
tablement dignes de rester à leur pla-
ce , ce que Despreaux a dit des femmes
sages & vertueuses :

*Il en est jusqu'à trois , que je pourrois
nommer (1).*

Un dévot superstitieux , qu'un zèle
emporté pour la Religion rend furieux
& fanatique ; qui persécute avec autant
de rage que d'obstination des gens qui
ne lui ont jamais fait aucune offense ,
& qui ne sont coupables d'autre crime ,
que de ne point penser comme lui ,
obtient le titre d'honnête homme chez
les trois quarts du Royaume. Sa phré-
nesie passe pour pitié , les persécutions
qu'il fait souffrir, sont appelées des cor-
rections pastorales. On le compare aux
plus grands Saints , on pousse l'aveu-
glement jusqu'à le regarder comme l'e-

(1) Boileau , Satyre X.

LETTRE CXXIX. 235

xécuteur des ordres de la Divinité. Un pareil homme chez les Philosophes est une bête féroce, dont l'enfer se sert efficacement ; c'est un lion altéré de sang, revêtu d'un rochet ou d'une soutane ; c'est un animal enragé, qu'il faudroit étouffer pour le bien & la tranquillité de la Société civile.

Combien de gens n'y a-t'il pas en France, sage & savant Abukibak, qui, sous le nom de Jansénistes ou de Molinistes, commettent les crimes les plus odieux, inventent les calomnies les plus atroces, débitent les histoires les plus flétrissantes & les plus fausses, & qui cependant sont honorés dans leur parti du titre respectable d'honnête homme? Que penses-tu de ces gens là? Crois-tu que le nom qu'on leur donne leur convienne? Je connois trop ta probité, pour n'être pas assuré du contraire. Réfléchis donc, je te prie, sage Abukibak, au nombre de faux honnêtes gens que nous dégradons, en refusant ce titre à tous les gens que l'esprit de parti conduit & gouverne.

Si nous examinions attentivement combien il est peu de personnes, à qui l'on puisse donner avec justice le titre d'honnête homme, nous serions non seulement surpris, mais nous rougirions des faiblesses attachées presque insépa-

236 LETTRES CABALISTIQUES,
rablement à l'humanité. Nous aurions
honte de notre état, en appercevant le
petit nombre qu'il y a dans l'univers
d'hommes véritablement vertueux, &
dignes d'être appelés honnêtes gens par
les Philosophes. Il est pourtant certain
que l'état dans lequel nous en trouver-
rions le plus, seroit dans celui des sim-
ples particuliers, qui ne sont atta-
chés, ni à la Cour, ni à l'Eglise, ni
à la robe, ni à l'épée. Comme ils ont
moins de devoirs à remplir, ils ont
aussi beaucoup moins de peine à deve-
nir véritablement honnête homme. Heu-
reux donc celui, mon cher Abukibak,
qui, ainsi que toi, retiré dans son ca-
binet, livré à quelques amis, dont le
nombre est très-petit, vit content du
sort que lui a fait le Ciel, & n'envie
point des emplois & des dignités qui
se trouvent si rarement avec le véritable
mérite, & qui paroissent presque incom-
patibles avec l'exacte pratique des ver-
tus, par le grand nombre qu'elles en
exigent!

Je te salue. Porte toi bien.



LETTRE CXXX.

*Le Cabaliste Abukibak , au studieux
Ben Kiber.*

JE t'ai souvent témoigné , studieux ben Kiber , combien j'étois satisfait de la maniere dont tu te conduisois dans tes études. J'approuve sur-tout la sage retenue avec laquelle tu examines les différentes opinions des hommes , sans te laisser prévenir en faveur de quelques - unes , soit par l'autorité de ceux qu'iles ont soutenues , soit par le grand nombre de ceux qu'iles adoptent.

Les principales sources d'où découlent toutes les erreurs qui se sont fortement établies dans le monde , prennent leur origine de la croyance aveugle qu'on accorde à certains savans , & de la prévention dans laquelle on est en faveur des sentimens reçus par le plus grand nombre. On ne réfléchit point malheureusement sur les foiblesses attachées à l'humanité ; l'on ne fait pas attention que les plus grands Philosophes ainsi que les plus grands Docteurs , n'ayant été que de simples hommes ,

238 LETTRES CABALISTIQUES,

ont pû se tromper fort aisément. D'un autre côté , l'on n'examine point combien les jugemens de la multitude sont incertains , légers , frivoles , fondés sur des conjectures chimériques , quelquefois folles & impertinentes.

Ceux qui ont dit que la voix du peuple étoit la voix de Dieu , ont avancé une chose dont l'expérience découvre tous les jours la fausseté. C'est outrager la Divinité , que de vouloir la faire expliquer par l'organe du mensonge. Elle est la vérité & la justice ; le peuple au contraire est injuste , menteur , volage & capricieux. On ne peut se flatter de connoître le vrai , qu'en se défiant de ses décisions , & l'on ne sauroit être trop en garde contre ses jugemens ; l'amour propre , l'avarice , la superstition les dictent ordinairement. La multitude se déclare-t-elle en faveur d'une coutume , ce n'est pas parce qu'elle est fondée sur la raison , qu'elle est utile au maintien de la vertu , & qu'elle favorise les gens de bien ; mais parce qu'elle donne moyen d'acquérir des richesses , d'amasser des trésors , de contenter l'avidité du gain. Le dogme le plus impertinent , le plus absurde sera reçu par le peuple avec un applaudissement général , s'il flatte sa su-

perstition , s'il s'accorde avec les idées qu'il a sur d'autres dogmes aussi ridicules. Au contraire , un homme qui osera heurter les usages superstitieux , qui voudra en démontrer le faux , passera pour un impie. Fût-il aussi vertueux que Locke , il ne tiendra pas à la multitude qu'il ne soit banni de la Société civile. N'a-t-on pas vu les plus grands personnages persécutés cruellement par les peuples , tandis qu'ils honoroient des fourbes qui n'avoient d'autre talent que celui de les savoir tromper adroitement , en flattant leurs passions , ou en tourmentant leur superstition & leur fanatisme ?

Dans le tems de la Ligue , à quel excès ne se sont pas porté les Parisiens contre les plus honnêtes gens qu'il y eût dans le Royaume , tandis qu'ils suivoient aveuglément les impressions qu'ils recevoient par quelques misérables Prédicateurs , aussi scélérats qu'ignorans ? Un seul de ces Prêtres de Bahal pouvoit , lorsqu'il vouloit , mettre le trouble & la confusion dans tout Paris. L'autorité Royale étoit moins forte que l'empire qu'il avoit pris sur le peuple , qui le regardoit comme un oracle qui annonçoit les volontés du Ciel. Lincestre savoit par ses sermons séditions rendre les Parisiens furieux ,

240 LETTRES CABALISTIQUES,
 & cependant ce qu'il disoit étoit plus
 digne d'un fou que d'un véritable ora-
 teur. » Le Mercredi, jour des Cen-
 » dres, dit l'Auteur du *Journal du*
Regne de Henri III. Lincestre aver-
 » tit en son sermon qu'il ne prêche-
 » roit point l'Evangile de Carême,
 » pour ce qu'elle étoit connue, &
 » que chacun la favoit; mais qu'il leur
 » prêcherait la vie, gestes, & faits
 » abominables de ce perfide tyran Henri
 » de Valois, contre lequel il dégorgea
 » une infinité de vilénies & injures,
 » disant qu'il invoquoit le Diable; &
 » pour le faire croire à ce sot peuple,
 » tiroit de sa manche un des chande-
 » liers du Roi, que les Seize avoient
 » dérobé aux Capucins, & auquel il
 » y avoit des Satyres engravés, comme
 » il y en a en beaucoup de chandeliers,
 » lesquels il affirmoit être les Démons
 » du Roi; que ce misérable tyran, di-
 » soit-il au peuple, adoroit pour les
 » Dieux, & s'en servoit pour ses incan-
 » tations (1) ».

Après un exemple pareil, juges,
 studieux ben Kiber, s'il faut faire at-
 tention à l'approbation de la multitu-

(1) *Journal des Choses mémorables, advenues du-
 rant le Regne de Henri III. Roi de France & de
 Pologne, pag. 120.*

LETTRE CXXX. 241

de ? & la regarder comme une assurance de celle de Dieu. Elle a été accordée à un séditieux, à un fou, à un scélerat, tandis que les personnes les plus respectables ne pouvoient l'obtenir. Si Pline le Jeune eût vécu du tems de Henri III. le mépris qu'il avoit pour les sentimens populaires, se fût encore accru. Cet ingénieux Savant faisoit gloire de ne consulter qu'un petit nombre de gens choisis ; quiconque voudra éviter de tomber non-seulement dans les erreurs les plus grossières, mais encore dans les excès les plus vicieux, doit suivre la maxime de cet Ancien.

Dès que le peuple a adopté une opinion, il se livre sans examen à toutes les suites qui en découlent, quelque criminelles qu'elles soient. Il agit ordinairement aussi mal qu'il pense, & justifie par ses actions la crainte de ceux qui se défient de tout ce qui n'est appuyé que par son autorité. Nous venons de voir, studieux ben Kiber, l'aveugle croyance que les Parisiens avoient aux impertinens mensonges du Prédicateur Lincestre : considérons à présent les fureurs que causoit cette aveugle croyance ; le même Auteur nous en instruira amplement. » Le

242 LETTRES CABALISTIQUES,

» Jeudi vingt-fixième, dit-il (1), le
 » Heraut, surnommé *Auvergne*, en-
 » voyé de la part du Roi, arriva à
 » Paris, portant au Duc d'Aumale,
 » qui s'en disoit Gouverneur, mande-
 » ment d'en vuider, & interdiction
 » à la Cour de Parlement, à la Cham-
 » bre des Comptes, à la Cour des Ay-
 » des, au Prévôt de Paris, & à tous
 » les autres Officiers & Juges Royaux,
 » de plus exercer aucune juridiction.
 » Il ne fut ouï, ni son paquet veu ;
 » ains emprisonné, en danger d'être
 » pendu & étranglé, finalement ren-
 » voyé sans réponse, avec injure &
 » contumelie : tant étoient les Pari-
 » siens animés contre le Roi, duquel
 » le nom étoit si odieux entre le peu-
 » ple, que qui l'eût proferé seule-
 » ment étoit en grand danger de sa
 » vie. Furent faites à Paris force ima-
 » ges de cire, qu'ils tenoient sur l'Au-
 » tel, & les piquoient à chacune des
 » quarante Messes qu'ils faisoient dire
 » durant les quarante Heures en plu-
 » sieurs Paroisses de Paris ; & à la
 » quatrième piquoient l'image à l'en-
 » droit du cœur ; disans à chaque pi-
 » queure quelque parole de Magie,

(1) La même, pag. 118.

» pour essayer à faire mourir le Roi.
 » Aux processions pareillement , &
 » pour le même effect , ils portoient
 » certains cierges magiques , qu'ils ap-
 » pelloient par moquerie *Cierges benits*,
 » qu'ils faisoient éteindre au lieu où
 » ils alloient , renversans la lumiere
 » contre bas , & disans je ne sai qu'el-
 » les paroles , que des forciers leur
 » avoient apprises. »

Voilà , studieux ben Kiber , de tristes & funestes preuves du fanatisme du peuple , & du peu de fond qu'on doit faire sur l'approbation de la multitude. Elle regarde les sacrilèges & les profanations les plus criminelles , comme de saintes & pieuses actions , dès que la cause qu'elle a embrassée , peut en recevoir quelque avantage. L'honneur , la probité n'ont aucune part , ni à ses décisions , ni à sa conduite. Elle ramene tout à elle-même , elle ne considere les choses que par le côté qui peut flatter son caprice , contenter son amour propre , & satisfaire sa passion. Les Parisiens , qui , quinze ans avans la mort de Henri III. auroient répandu pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang , faisoient tous leurs efforts pour perdre , pour détrôner , pour massacrer ce même Roi qu'ils avoient aimé avec tant de fureur.

Remarques, studieux ben Kiber, une chose particulière, & qui marque bien le mépris qu'on doit avoir pour l'approbation du peuple. C'est que l'amitié que les Parisiens avoient accordée à Henri III. lorsqu'il n'étoit encore que Duc-d'Anjou, n'avoit d'autre fondement que le crime, & la haine qu'ils lui portoitent étoit causée par la meilleure action que ce Monarque eût faite dans sa vie. Ils avoient aimé Henri III. parce qu'il avoit été un des premiers Auteurs de l'affreuse & sanglante journée de S. Barthélemi (1), ils le haïssoient, parce qu'il s'étoit réuni avec Henri IV. & qu'il avoit voulu conserver la Couronne au véritable héritier du Royaume, & au Prince le plus digne de regner qu'il y eût dans l'Univers.

Continues donc, studieux ben Kiber, non-seulement à mépriser l'autorité & l'approbation du vulgaire; mais son-

(1) Mort du Roi Henri III. au même lieu, au logis même, à l'heure même, le Roi revenant de la garde-robe, comme il faisoit quand il fut tué, le massacre de Saint Barthelemi avoit été conclu. Le pauvre Roi, qu'on appelloit *Monsieur*, alors présidoit au Conseil le premier jour d'Août 1572. dans la même chambre, à la même heure, qui étoit huit heures du matin, le déjeuner qui étoit de trois broches de perdreaux, attendant les conspirateurs de cette maudite action. *La même pag. 126.*

ges que tu dois plus examiner une opinion, que tu ne ferois si elle n'étoit pas adoptée & reçue par le peuple. Il semble que son consentement est le sceau & la marque des erreurs, & que la vérité lui est presque entièrement inconnue. On voit toujours, à la honte des hommes, que s'il y a deux partis à choisir, le plus grand nombre prend le mauvais. Examine les Républiques qui n'ont point été conduites par certains Magistrats choisis, & où le peuple décidoit en corps, tu trouveras qu'elles ont commis les fautes les plus lourdes, & qu'elles ont été cent fois à la veille de périr & d'être entièrement détruites.

Le peuple ne demande ordinairement que des fêtes & des spectacles. Pourvu qu'on sache l'amuser comme un enfant, on est assuré non-seulement de lui faire faire ce qu'on veut; mais encore de lui persuader les choses les plus fausses & les plus contraires à ses intérêts. C'est ainsi que certains particuliers trouverent le moyen de mettre leur patrie dans les fers; ils acheterent la liberté publique par des jeux & des festins publics. Ceux, qui auroient voulu remonter à la multitude le tort qu'elle se faisoit, auroient couru ris-

246 LETTRES CABALISTIQUES,

que d'en être maltraités , & peut-être de perir pour avoir osé dire la vérité.

Il y a un grand nombre de choses sur le sujet desquelles le peuple aime qu'on le trompe. Son erreur lui est chère , il ne veut point être guéri ; il hait celui qui veut le servir , & aime celui qui lui nuit. On l'a vû idolâtrer les tyrans qui l'avoient mis dans l'esclavage , & poursuivre avec fureur ceux qui brisoient ses fers. Après la mort de Jules César , à quels excès les Romains (1) ne se portèrent - ils

(1) *Je placerai ici quelques-uns des regrets du Peuple Romain sur la mort d'un homme qui l'avoit mis dans les fers , & l'on y verra un échantillon de ses fureurs contre ceux qui l'en délivroient. Je donnerai même la Traduction de ce que dit Suétone , en faveur de ceux qui n'entendent point le Latin.*

LECTUM pro rostris in forum Magistratus , & honoribus detulerunt , quem cum pars in Capitolini Jovis cella cremare , pars in Curia Pompeii destinaret , repente duo quidam gladiis succincti , ac bina jacula gestantes , ardentibus cereis succenderunt , confestimque circumstantium turba virgulta arida , & cum subselliis tribunalia , quidquid præterea ad manum aderat , congescit. Deinde tibicines & scenici artifices vestem , quam ex instrumento triumphorum ad præsentem usum induerant , detractam sibi , atque discissam injecere flammæ , & veteranorum militum Legionarii arma sua , quibus exculti funus celebrabant , & liberorum

pas ? Quelles persécutions n'essuyèrent point Brutus & Cassius ? Le peuple

bullas atque prætextas, in summo publico lustru exterarum Gentium multitudo circulatim suo quæque more lamentata est; præcipue Judæi, qui etiam noctibus continuè bustum frequentarunt. Plebs statim a funere ad domum Bruti & Cassii cum facibus tendit, atque ægte repulsa, obviūm sibi Helvium Cinna, per errorem nominis, quasi Cornelius esset is, quem graviter pridie concionatum de Cæsare requirebat, occidit, caputque ejus præfixum hastæ circumtulit. Postea solidam columnam prope XX. pedum lapidis Numiadici in foro statuit, scripsitque PARENTI PATRIÆ. Apud eam longo tempore sacrificare, vota suscipere, controversias quasdam, interposito per Cæsarem jurejurando, distrahere perseveravit. *Sueton. Tranquill. Lib. I. Cap. LXXXIV. & LXXXV.*

» Les Magistrats, & ceux qui avoient été en
» charge, portèrent en la place publique le lit qui
» étoit à la Tribune aux harangues ; & comme
» quelques-uns proposèrent de le brûler au Capi-
» tole, dans le lieu consacré à Jupiter, d'autres
» au Palais de Pompée, deux hommes, ayant cha-
» cun l'épée au côté, & un dard à la main, sur-
» vinrent à l'improviste, & y mirent le feu avec des
» flambeaux. Au même instant le peuple qui étoit
» à l'entour, y jeta du bois sec, les sièges, les
» Tribunaux & tous les présens. Ensuite les Joueurs
» d'instrumens, & ceux qui travailloient aux
» théâtres, quitterent les habits de triomphe qu'ils
» avoient pris pour cette occasion, les déchire-
» rent, & les jetterent dans les flammes. Les Lé-
» gionnaires des vieilles bandes en firent autant des
» armes dont ils s'étoient parés pour honorer les
» funérailles. Plusieurs Dames y jetterent aussi
» leurs atours, voire même les anneaux, & les

248 LETTRES CABALISTIQUES, aveugle cherchoit à faire perir ceux qu'un petit nombre des gens sensés re-

» robes brodées de pourpre de leurs enfans. En ce
» deuil si grand & si universel, des Nations étran-
» geres en grand nombre firent aussi des lamenta-
» tions à leur mode tout autour du bucher, &
» principalement les Juifs y passerent des nuits
» entières.

» Les obsèques étant finies, le peuple, armé
» de flambeaux, courut soudain vers les maisons
» de Brutus & de Cassius pour y mettre le feu,
» mais en ayant été repoussés avec assez de peine,
» il déchargea sa colere sur Helvius Cinna, qu'il
» prit pour ce Cornélius, qui le jour d'auparavant
» avoit harangué contre Cesar avec tant d'animo-
» sité; & comme il le cherchoit, rencontrant
» l'autre qui portoit le même nom, il le tua &
» mit sa tête au bout d'une pique. Après cela, il
» dressa en la place publique une colonne toute
» de pierre Numidiene, presque de la hauteur de
» 20. pieds, avec cette inscription, *au Pere de la*
» *Patrie.* On continua long-tems de sacrifier au-
» près de cette colonne, de faire des vœux, &
» même de décider quelques questions, en jurant
» par le nom de César. »

Je remarquerai ici en passant, que Cicéron at-
tribue à Antoine, & non pas au peuple, d'avoir
gravé cette inscription sur la colonne. *Auges tuus*
inimicus furorem in dies, primum in statua quam po-
suit in rostris, inscripsit PARENTI OPTIME MERITO;
ut non modo Sicariis, sed etiam jam Paricida judice-
mini Cicér. Epist. ad Famil. Lib. XII. Epist. 3.
Je croirois volontiers que la seule haine fait attri-
buer à Antoine par Cicéron ce, où il n'eut d'autre
part que d'approuver la conduite du peuple. Le
sentiment de Suétone paroît plus naturel.

garديوient comme les derniers des Romains.

Lorsque les Grecs , par leurs divisions avec les Princes Occidentaux , & par leurs disputes sur certains points de Religion , accéléroient la ruine totale de l'empire d'Orient , & préparoient le triomphe de Mahomet II. quelques personnes sages & éclairées gémissaient du sort qui menaçoit leur patrie , & détestoient ces divisions & ces disputes si pernicieuses. Si elles eussent osé s'expliquer hautement , si elles avoient condamné publiquement les menées des Ecclésiastiques Grecs , si elles avoient voulu éclairer le peuple , & lui montrer où le conduiroit son entêtement , peut-être les eût-on massacrées.

La multitude est également aveugle dans tous les pays ; on peut lui appliquer avec raison ce qu'un Légat disoit aux habitans d'une Ville , en leur donnant la benediction : *Puissent-ils vouloir être trompés , qu'ils le soient.*

Esperer que le peuple songe jamais à prendre des moyens pour distinguer le faux du vrai , & pour s'éclairer sur ses véritables intérêts , c'est attendre que les Jésuites deviendront

250 LETTRES CABALISTIQUES,
humbles, & les Convulsionnaires sen-
sés.

Je te salue, studieux ben Kiber.
Donnes-moi de tes nouvelles.

L E T T R E C X X X I.

*Le Silphe Oromasis, au sage Cabaliste
Abukibak.*

JE volai il y a deux jours, sage &
savant Abukibak, au - dessus des
tours de l'Eglise Notre-Dame pour me
reposer un instant. J'étois fatigué d'a-
voir fait près de cinq cens lieues dans
moins de douze heures, & j'avois
encore autant de chemin à faire avant
d'arriver où je voulois aller. J'exa-
minai du haut de ces tours la vaste
étendue de Paris, & la premiere pen-
sée qui me vint en l'esprit, fut celle
qui fit répandre des larmes à Xerxès.
*Quand je considère, disoit ce Monar-
que en passant son armée en revue,
combien est courte la vie des hommes,
je suis ému de compassion, & je ne
puis m'empêcher de pleurer. De tant*

de millions de personnes qui sont ici devant mes yeux, il n'y en aura pas une de reste dans cent ans (1). » Si
 » tous les gens, disois-je en moi-même,
 » me, qui habitent dans ces murs,
 » faisoient attention à leur sort déplorable & à la fin qu'ils auront inces-
 » samment, sans doute ils se désabuseroient bientôt des soins frivoles qui
 » les occupent. A quoi servent les pei-
 » nes que prennent ces infortunés ?
 » Au lieu de songer à jouir du peu de
 » momens dont ils sont les maîtres,
 » ils travaillent, ils suent, ils se tourmentent pour être heureux dans un
 » tems qu'ils ne verront jamais, &
 » qui n'est pas fait pour eux. Ils cesseront d'exister, lorsqu'ils croient
 » qu'ils commenceront à jouir. »

Les marchands avides de gains, qui veillent nuit & jour au soin de leur commerce, qui sacrifient leur santé & leur repos à l'envie d'amasser un certain bien, mourront avant de satisfaire leur desir ; ils n'auront que la douleur d'avoir travaillé toute leur vie inutilement : & si par hazard il s'en trouve quelques-uns parmi eux ; qui avant

(1) Hérodote, *Liv. VII. pag. 445.* Je me sers de la Traduction de du Ryer, Edit. in-folio.

252 LETTRES CABALISTIQUES;
la mort aient contenté leur avidité , le
tems dont ils jouiront de ces trésors
amassés avec tant de fureur & tant de
passion , sera si court , qu'il ne servira
qu'à augmenter leurs peines , en leur fai-
sant regretter davantage le bien qu'ils
perdent , & dont ils ont joui si peu de
tems.

Il est malheureux pour un homme ,
qui se voit dans le lit de la mort , de
n'avoir pas toujours été pauvre ; moins
on perd en quittant ce monde , & moins
on le regrette. Louis XIV. en mou-
rant , perdoit un Royaume & la vie.
Un Duc perd moins qu'un Souverain,
un marchand pauvre , qu'un riche.
L'indigence est une des choses les plus
propres à former des Philosophes.
Quand un homme a beaucoup de bien,
rarement s'avise-t'il de moraliser ; pour
un Sénèque , il est deux mille Épictètes.

Si les hommes , sage & savant Abu-
kibak , faisoient quelque attention à
la misère & à la bassesse de leur état,
ils tâcheroient de réparer par leur fa-
çon de penser les infortunes auxquel-
les le sort les a soumis. Au lieu d'a-
vilir par leur conduite leur condition,
qui n'est déjà que trop abjecte , ils
imiteroient autant qu'ils pourroient les
sages Silphes , qui , uniquement occu-

LETTRE CXXXI. 253

pés du soin de cultiver & de chérir la vertu, attendent sans crainte & sans desir ce que le Ciel a décidé. Loin d'agir d'une manière aussi sensée, les foibles humains travaillent tous également à se rendre plus malheureux. Il semble qu'ils soient charmés d'augmenter les infortunes qui sont attachées nécessairement à l'humanité, & dont les seuls Philosophes savent diminuer l'amertume. Tu as sans doute, sage & savant Abukibak, considéré plusieurs fois les maux auxquels est exposé le genre humain; mais je ne fais si tu as jamais pris garde que tous les hommes, dans quelque rang qu'ils soient nés, (je n'excepte qu'un petit nombre de Sages), sont également malheureux aux yeux d'un Philosophe. Commençons cet examen par les Souverains.

Un Prince, qui au milieu de sa Cour vit comme un cochon dans son auge; qui, uniquement occupé du plaisir de boire & de manger, abandonne à des ministres le soin de son Royaume, est-il heureux? Il ne l'est pas davantage que celui: qui, pour satisfaire une folle ambition, ruine son Royaume & fait perir des millions d'hommes. Le premier ressemble à un animal domestique, le second à une

254 LETTRES CABALISTIQUES,
 bête feroce ; & leur bonheur est moins grand que celui d'un cochon & d'un lion , puisque ces bêtes sont exemptes des remords , & que ces Souverains , malgré la force de leurs passions , sentent combien elles sont contraires au véritable honneur , à la probité , & à l'humanité. Car tel est le sort des hommes vicieux : ils ont beau faire , ils ne peuvent s'aveugler jusqu'au point qu'un reste de clarté ne leur présente de tems en tems d'odieuses vérités. Un savant Docteur a dit avec raison que *la conscience peut être voilée , parce qu'elle n'est pas Dieu ; mais qu'elle ne peut être détruite , parce qu'elle vient de Dieu* (1). Qu'un coupable fasse ce qu'il voudra , qu'il ait recours à tous les expédiens qu'il jugera capables de pouvoir calmer entièrement ses troubles ; il n'en viendra jamais à bout. Les remords sont les vautours que la Fable donna pour bourreaux à Prométhée ; ils trouvent sans cesse de quoi se nourrir , le cœur qu'ils dévorent , souffre toujours & ne périt point. Les Grands , ainsi que les petits , sont soumis au

(1) Conscientia . . . potest obumbrari , quia non est Deus , extingui non potest , quia a Deo est. *Tertullian. Apologet. Cap. VI. apud. Just. Lipsium. in Præcept. Politic.*

même supplice, dès qu'ils sont criminels.

Dans quelque état qu'on soit, quelque forme qu'on prenne, rien n'exempte des suites d'une conscience troublée. *Par-tout où la vraie vertu ne se rencontre pas, le vice se trouve, & avec lui les remords qui marchent toujours à sa suite (1).* C'est en vain qu'un Souverain pense à l'abri du trône calmer sa crainte, elle le suit au milieu des grandeurs comme dans le sein de la mollesse, elle l'accompagne par-tout (2) & le tourmente, jusques à ce qu'il perde, & la vie, & ces plaisirs mêlés de tant d'amertumes. Un sage Philosophe peut-il regarder comme heureux un sort aussi agité & aussi méprisable?

Du Souverain venons au courtisan. Quel est son état? C'est celui d'un esclave, dont les fers sont dorés. Sous les dehors pompeux d'une grandeur frivole il cache les soins les plus pénibles & les chagrins les plus cuisans. Quel est l'homme attaché à la Cour, qui ait passé en sa vie une seule jour-

(1) *Vela te & verte te in varias formas: ubicumque vera virtus non est, vitium subsequitur, & ex eo iniquitas in animo, aut timor. Justi Lipsii Monita & Præcepta Politica, Cap. VI. pag. 11.*

(2) *Post. Equitem sedet atra cura. Horat.*

256 LETTRES CABALISTIQUES,

née sans être tourmenté par l'ambition, par le desir d'accroître son autorité, & par la crainte de perdre la faveur de son maître? Est-ce vivre heureux, que d'être dans une agitation continuelle, que de se défier de tous ceux qu'on fréquente, que de flatter ses ennemis, que de n'avoir aucun véritable ami, que de n'agir que conséquemment aux fantaisies & aux caprices d'un autre homme? On peut regarder les courtisans comme des machines qui se conduisent selon l'impulsion qu'elles reçoivent par un premier moteur : le Souverain est le machiniste qui les met en mouvement ; la gaieté, la tristesse, la piété du Prince décident de la joie, de la mélancolie, & de la Religion de la Cour. Après une contrainte aussi forte, la mort vient ; elle détruit les projets, elle renverse les mesures, elle rend inutiles les soins, elle ne laisse que la douleur d'avoir si mal employé des jours si courts, & d'avoir toujours vécu en esclave, lorsqu'on auroit pû jouir de la liberté. Est-ce la peine de naître, pour jouer un rôle aussi fâcheux dans ce Monde, & qui finit aussi désagréablement ?

Les Ecclésiastiques ne sont, ni plus heureux, ni plus tranquilles que les
Laiques ;

Laïques ; ils portent aux pieds des Autels l'ambition qui les dévore , ils songent fans cesse à augmenter leurs richesses. L'avarice est un vice inné dans l'ame des trois quarts des gens d'Eglise. Ce Prélat est sombre , triste , rêveur ; qu'a-t'il donc qui puisse troubler son bonheur ? Il veut être fait Archevêque. Le voilà nommé à un Archevêché , & il est encore mélancolique ; il souhaite le Cardinalat. Il obtient le Chapeau , & les inquiétudes ne diminuent point ; il songe à devenir Pape. C'est en trop , il meurt avec le regret de n'avoir pû accomplir ses desirs. Cent mille livres de rente , les titres fastueux d'*Eminence* , de *Grandeur* , n'ont pû le rendre heureux ; il a été plus misérable qu'un payfan qui vit content dans sa chaumière.

Ce Curé de Village gronde fans cesse contre son sort ; il se plaint qu'il a à peine de quoi vivre. Il obtient un bénéfice considérable , quitte la campagne , & va à la ville. Est-il satisfait ? Point du tout , il veut être Grand-Vicaire. Il le devient ; voilà donc ses desirs satisfaits ? Bien loin de là. Plus il augmente en charge , plus son revenu s'accroît , & plus son avidité prend de nouvelles forces. Le conduisit-on , ainsi que le Pré-

258 LETTRES CABALISTIQUES,
lat, jusqu'aux portés du Pontificat, il
ne seroit pas content; & si l'on alloit
encore plus loin, & qu'on le fit Pape,
il trouveroit les revenus de l'Etat Ecclé-
siastique trop modiques.

Quel est l'aveuglement des hommes,
sage & savant Abukibak, ils courent
incessamment d'un état à un autre, &
dans ces divers changemens ils n'en sont
pas moins malheureux. Comme ils ne
cherchent leur contentement que dans
des choses vaines, frivoles, legeres,
& souvent criminelles, ils ne trouvent,
au lieu de la véritable félicité, que l'in-
constance, l'ennui, l'envie, le crime &
les remords qui les suivent.

Le seul vrai & unique bonheur con-
siste dans l'amour de la vertu, dans la
crainte & dans l'obéissance à ses ordres.
Quiconque est fortement persuadé de
ces sages & nécessaires maximes, est vé-
ritablement fortuné, il vit sans trouble
& sans inquiétude; il jouit de tous les
biens que lui présente la nature, & si
elle lui en refuse quelqu'un, il fait s'en
passer sans le regretter. Il ne craint
point la mort, ni ne la desire; il attend
avec tranquillité ce que le Ciel a ordonné
de ses jours; il fait que lorsqu'ils fini-
ront, d'autres leur succéderont plus
purs & plus sereins, & qu'un aven

parfaitement heureux sera la récompense de la sage conduite qu'on tiendra dans ce Monde.

Il est deux choses, sage & savant Abukibak, sur lesquelles les hommes devroient réfléchir sans cesse ; sur la briéveté de cette vie, & sur l'immense durée de l'autre. Ils se désabuseroient alors de toutes les folles idées qui les tourmentent. *Hé quoi ! diroient-ils, pour acquérir un bonheur éternel, on ne nous laisse que quelques instans à travailler, & nous les perdons en souhaits frivoles & en projets, détruits aussi-tôt qu'accomplis ! Songeons à faire des établissemens plus durables, & ne perdons point des momens, de l'emploi desquels dépend un éternel bonheur.*

Je te salue, sage & savant Abukibak, en Jabamiah, & par Jabamiah.



LETTRE CXXXII.

Ben Kiber *au Cabaliste* Abukibak.

IL y quelque-tems , sage & savant Abukibak , que je reçus une de tes Lettres , dans laquelle tu me faisois sentir avec beaucoup de force combien je devois me défier des opinions qui n'étoient appuyées que sur le consentement du peuple. Les raisons que tu apportes pour anéantir entièrement l'autorité du vulgaire , sont excellentes : elles sont fondées sur l'expérience , & portent avec elles cette évidence qui convainc les esprits les plus opiniâtres ; mais je crois que tu aurois pu étendre plus que tu n'as fait , la nécessité de se défier des décisions de la multitude. Il me paroît que tu veux la borner au simple peuple : or , il me sera aisé de te prouver que parmi les Savans , & même parmi ceux qu'on regarde comme les plus respectables , le grand nombre a souvent donné dans des excès très-vicieus & très-condamnables. Les Corps les plus célèbres peu-

vent être considérés à bien des égards comme la multitude. Le Cardinal de Retz me paroît être fondé , lorsqu'il dit que les *Compagnies souveraines & les Parlemens sont peuples* ; on peut appliquer cette maxime à toutes les Sociétés.

Je ne fais , sage & savant Abukibak , si tu as jamais fait attention à toutes les sottises qu'a commises la Sorbonne ; elle n'a jamais agité quelque affaire considérable , qu'elle n'ait pris le plus mauvais parti , & l'on peut dire que chaque événement considérable arrivé en France est marqué & désigné par quelque mauvaise manœuvre de la Sorbonne. Lorsque la Pucelle d'Orléans eut été brûlée par les Anglois contre le droit de la guerre , & contre celui des gens , que fit alors la Sorbonne ? Condamna-t-elle cette injustice , ou du moins n'en dit-elle rien ? Pasquier va nous apprendre la conduite qu'elle tint. *L'Université de Paris* , dit-il (1) , *voulant aussi jouer son rôle , fit une Procession le jour de St. Martin-des-Champs , où un Frere Dominicain fit une déclamation encontre cette pauvre fille , pour montrer que tout ce qu'elle avoit fait étoit œuvre du Diable.*

(1) Recherches de Pasquier , Liv. VI. Chap. V. pag. 671.

262 LETTRES CABALISTIQUES

Le peuple le plus fanatique , sage & savant Abukibak , auroit-il pû faire pis que la Sorbonne ? Elle déclare forcierre & magicienne , une Héroïne , qui par sa valeur avoit délivré sa patrie , & mis son Roi en état de chasser les Anglois de Paris.

Il semble que la Sorbonne ait affecté dans toutes les occasions de favoriser les ennemis de la France. Sous Charles VII. elle flétrit la mémoire de la Pucelle d'Orléans pour favoriser les Anglois ; sous Henri III. elle rendit un decret , qui dispensoit tous les François du serment de fidélité qu'ils avoient fait à ce Prince , & embrassa avec zele le parti des Espagnols. » La Sorbonne » & la Faculté de Théologie , dit l'*Auteur du Journal de Henri III.*(1) com- » me trompettes de la sédition , déclara- » rent & publièrent à Paris , tout » le peuple de ce Royaume absous du » serment de fidélité & obéissance qu'ils » avoient juré à Henri de Valois n'a- » gueres leur Roi ; rayerent son nom » des prieres de l'Eglise ; firent entendre au peuple qu'en saine conscience » ils pouvoient s'unir , s'armer , & contribuer deniers pour lui faire la guerre , » comme à un tyran exécrationnable qui

» avoit violé la foi publique au notoire
 » préjudice & contentement de leur
 » sainte Foi Catholique , Apostolique
 » & Romaine , & de l'Assemblée des
 » Etats du Royaume. » Je doute
 qu'on puisse trouver rien de plus sédi-
 tieux dans l'Histoire ancienne & mo-
 derne , que le decret de la Sorbonne ;
 il étoit d'ailleurs contraire à l'honneur ,
 à la probité , au bien public , au droit
 des Souverains , aux privileges des
 Etats du Royaume , qui seuls , en cas
 de vacance du Trône , par l'extinction
 de la maison Royale , sont en droit
 d'élire un Souverain (1).

(1) C'est en parlant de ce decret , qu'un de nos
 meilleurs Poètes a dit :

On s'assemble en tumulte , en tumulte on
 décide ,

Parmi les cris confus la dispute & le bruit ,
 De ces lieux en pleurant la vérité s'enfuit.

Alors au nom de tous un des vieillards s'écrie :

» L'Eglise fait les Rois , les absout , les châtie ,
 » En nous est cette Eglise , en nous seuls est
 » sa loi.

» Nous reprouvons Valois , il n'est plus notre
 » Roi.

» Serments , jadis sacrés , nous brisons votre
 » chaîne.

264 LETTRES CABALISTIQUES,

Le peuple, sage & savant Abukibak, dans les fureurs des guerres civiles n'a jamais été plus loin que la Sorbonne ; & ce Corps, dont les Membres font sonner si haut les rares vertus & les talens merveilleux, s'est toujours déclaré dans les tems de troubles en faveur du mauvais parti. Il n'a pas tenu à lui que la famille Royale ne fût expulsée du Trône, que les Espagnols & les Guises se rendissent les maîtres du Royaume, & qu'ils y établissent l'Inquisition. Voilà en vérité des traits bien propres à justifier les titres fastueux de *Défenseurs des privileges de l'Eglise Gallicane, & des Droits Ecclésiastiques du Royaume.*

Je ne fais pas sur quoi M. Deslandes, dans son ingénieux Livre de *l'Histoire critique de la Philosophie*, a affecté de faire un éloge pompeux de l'ancienne Sorbonne, & de maltraiter la moderne. » L'Université de Paris, dit-il (1), » devenant plus illustre de jour en jour ;

A peine a-t-il parlé, la Discorde inhumaine
Trace en Lettres de sang ce decret odieux ;
Chacun jure par elle, & signe sous ses yeux.

Henriade, Chant. IV. vers. 308. & suiv.

(1) Histoire Critiq. de la Philosophie, *Tom. II. pag. 298.*

» &c

» & pour me servir de l'expression d'A-
 » lexandre IV. étant regardée comme
 » l'Arbre de Vie dans le Paradis Ter-
 » restre, ou comme la Lampe allumée
 » dans la Maison du Seigneur, toutes
 » les écoles particulières s'éteignirent.
 » Chacun vint puiser à la source même
 » des Sciences, d'où elles se répan-
 » doient non seulement dans le Royau-
 » me, mais encore par toutes les Na-
 » tions de l'Europe qui n'avoient qu'un
 » cri d'admiration. » A ces louanges
 magnifiques Monsieur Deslandes a ajou-
 té cette note. *Autant que l'Université de*
Paris étoit autrefois brillante, autant est-
elle tombée dans l'avilissement. La Fa-
culté de Théologie sur-tout me paroît le
Corps le plus méprisable qui soit dans le
Royaume. Examinons sans passion, sage
 & savant Abukibak, le sentiment de
 M. Deslandes, & divisons-le en deux
 points différens.

Le premier concerne la splendeur de
 l'ancienne Sorbonne, le second la su-
 périeurité sur la moderne. Nous les trou-
 verons également faux. Cette Sorbonne,
 que M. Deslandes regarde comme
 l'Arbre de Vie dans le Paradis Ter-
 restre, est la même dont nous venons
 de voir les fausses démarches, & les
 decrets ignorans & séditieux. Eh quoi !
 des gens qui condamnent la Pucelle

266 LETTRES CABALISTIQUES,
d'Orléans comme-Sorciere, sont des
Lampes allumées dans la Maison du Sei-
gneur ! & des Ecclésiastiques, qui dé-
clarent que les sujets ne doivent point
observer le serment de fidélité qu'ils
ont fait à leurs Princes, sont des per-
sonnages *celebres & brillans !* Si cela est
on pourra mettre au nombre des grands
hommes les Seize qui firent mourir plu-
sieurs Membres du Parlement qui
avoient été fideles à leur Roi ; les deux
assassins des Rois Henri III. & Henri
IV. trouveront aussi place parmi les
personnes illustres.

La supériorité de l'ancienne Sorbonne
sur la moderne me paroît très-mal fon-
dée. Si l'on excepte Gerson, & deux
ou trois autres Auteurs, il n'est aucun
des Membres qui la composoient,
qu'on puisse égaler aux Arnauds, aux
Bossuets, aux Nicoles, & à tant d'au-
tres fameux Ecrivains, qui dans ces
derniers tems ont été dans ce Corps.
Si l'on devoit juger entre le mérite des
anciens Docteurs & des modernes, il
n'y auroit pas à balancer, & les der-
niers emporteroient le prix. Ils ont en
parmi eux de plus grands hommes que
les autres, & ont fait des fautes bien
moins considérables, quoiqu'ils en aient
fait de très-grandes, ainsi que nous
le verrons dans l'instant. Je ne fais donc

par quel motif M. Deslandes s'est érigé en panégyriste outré de l'ancienne Sorbonne, & en critique injurieux de la moderne. Il est vrai que les Corps nombreux étant sujets, comme les peuples, à prendre facilement le plus mauvais parti & à se laisser emporter à la passion & aux préjugés, les Docteurs de ces derniers tems ont manqué plusieurs fois au Public, à leurs confreres, & à eux-mêmes; mais il s'en faut bien qu'ils aient fait des actions aussi criminelles & aussi condamnables que la plupart de ceux qui ont vécu il y a un & deux siècles.

Sous Louis XIV. la Sorbonne a condamné mal à propos M. Arnauld (1); elle s'est unie il y a peu de tems avec les Jésuites, elle a interdit & dégradé plusieurs des plus illustres sujets qui la composoient; mais elle n'a jamais approuvé par aucun decret authentique que les sujets se révoltassent contre leur Souverain. Elle n'a point déclaré le

(1) La condamnation de M. Arnauld, faite contre toutes les formes, est la plus grande playe qu'ait jamais reçue notre Faculté... C'a été un tel br. gandage, que la plupart de nos Docteurs, qui regardent à présent les choses de sang froid, confessoient franchement qu'on le peut nommer *horrendum Sacra Facultatis Parisiensis Latrocinium*.

Relation des Assemblées de Sorbonne sur les opinions des Jésuites touchant la Religion des Chinois, Lettre V. pag. 22.

268 LETTRES CABALISTIQUES,

Maréchal de Villars forcier pour avoir battu les ennemis à Denain , elle n'a pas approuvé qu'un Roi répudiât sa légitime épouse , comme elle fit en faveur de Henri VIII. gagnée par l'or de ce Monarque. (1) Agrippa n'a pas déguisé la vénalité de la Sorbonne ; il l'a mise dans tout son jour , & son témoignage est une preuve authentique que la conscience des plus fameux Théologiens devient fort latitudinaire , lorsqu'elle est attaquée avec le métal précieux qui trompa Danaé. Philippe de Macédoine croyoit que toutes les villes pouvoient être prises, pourvu qu'une charge d'or pût aller jusqu'à la porte ; il n'est aucun decret qu'on ne fasse rendre à toutes les Universités du monde , en se servant du même stratagème. Les richesses ont de grands droits sur le cœur des hommes , & sur-tout sur celui des Ecclésiastiques. Si l'on tenoit aujourd'hui les Docteurs de Sorbonne ,

(1) Non est mihi incognitum quælibet artibus res hæc apud Parisiorum Sorbonam tractata est , quæ cæteris tanti sceleris ausum temerario porrexit exemplo. Vix me continere queo , quin imitatus Poëtam illum exclamen , *Dicite , Sorbonici , in Theologia quid valet aurum ?* Quantum pietatis & fidei illorum pectore clausum putavimus , quorum venalis magis quam sincera conscientia est . . . exemplum avaritiæ infamia corruerunt ? *Agrippa , Epist. XIX. Libri VI. pag. 973.*

comme Henri VIII. séduisit leurs prédécesseurs , je crois bien que les modernes Théologiens ne tiendroient gueres plus ferme que les anciens. Je me figure voir un âne , charge d'or , arriver à la porte du College de Sorbonne , il est reçu avec autant de respect par les Ecclésiastiques , que le baudet chargé de Reliques l'étoit du peuple. Mais enfin , soit que ma conjecture soit fausse , soit qu'elle soit véritable , il faut cependant convenir que la Sorbonne moderne n'a aucune tache d'avarice aussi flétrissante que celle qui deshonne l'ancienne.

Je ne fais si M. Deslandes a réfléchi sur tous ces faits si connus dans l'Histoire ; & s'il y a fait la moindre attention , comment a t'il pû faire un éloge aussi faux ? Peut-être n'a-ce été que pour humilier les Docteurs d'aujourd'hui , & ceux du tems de Louis XIV. Pour réussir dans son dessein , il n'avoit pas besoin d'aller avancer une fausseté évidente ; il n'avoit qu'à détailler les cabales , les troubles , les divisions qui ont agité & qui agitent encore la Sorbonne. Il devoit montrer la maniere indécente & partielle dont les Docteurs opinent lorsqu'il s'agit des matieres les plus délicates ; il auroit alors prouvé très-aisément que tous les

270 LETTRES CABALISTIQUES,
corps sont sujets aux vices qui rendent
méprisables la décision de la multitude,
& que les Compagnies, de quelque titre
pompeux qu'on les décore, *sont*
peuples, & très-peuples.

Les Docteurs de Sorbonne eussent
fourni eux-mêmes à M. Deslandes des
autorités pour appuyer la critique qu'il
auroit faite des assemblées de la Faculté
de Théologie. On penseroit, dit un Au-
teur, *qu'on ne s'assemble dans la salle*
de Sorbonne que pour crier & pour se dire
des injures. Paroles, gestes, œillades,
style, maniere d'opiner, tout y est indigne
de la gravité de ceux à qui l'on donne
dans nos écoles ; comme par excellence,
le titre de NOS TRE'S-SAGES MAÎ-
TRES(1). C'est un Docteur de Sorbon-
ne qui parle ; ne croiroit-on pas que
c'est quelque Avocat qui plaide au Par-
lement pour faire casser une élection
populaire & tumultueuse ?

Jé finirai ma Lettre, sage & savant
Abukibak, par une remarque bien essen-
tielle que me fournit la dernière assem-
blée de la Sorbonne, où la *Constitution* a
été reçue. Cette même Sorbonne avoit
appelé, peu d'années auparavant, de

(1) Journal Historiq. des Assemblées, tenues
en Sorbonne, pour condamner les *Mémoires de la*
Chine du Pere le Comte, pag. 19.

cette *Constitution* au futur Concile ,
comme étant contraire à la doctrine de
S. Augustin & aux privilèges de l'Eglise
Gallicane. Il faut de deux choses l'une ,
ou qu'elle se soit trompée lorsqu'elle a
écrit sans appel , ou lorsqu'elle l'a révo-
qué ; elle est donc sujette à se tromper
ainsi que le peuple , & à donner dans des
travers aussi grands. Au reste, j'en entre
point dans l'examen de savoir quand
est-ce qu'elle a erré : son appel a été fait
d'une voix unanime , son acceptation
a été conclue à la pluralité des voix.
De quel côté qu'on prenne les choses ,
on trouve toujours le gros de la Sor-
bonne coupable d'un erreur grossiere.

Je tefalue , sage & avant Abukibak ,



L E T T R E C X X X I I I .

*L'Ondin Kacuka, au sage Cabaliste
Abukibak.*

TU te plaindras sans doute de mon silence , sage & savant Abukibak, & tu t'étonneras que depuis si long-tems je n'aie point exécuté les ordres que tu m'as donnés ; cependant il me sera aisé de me justifier auprès de toi. J'ai été obligé d'aller aux Indes Orientales , & j'ai resté pendant près d'un mois dans ces régions si éloignées de la France. En arrivant dans la Méditerranée , la première chose que je fais , c'est de te donner de mes nouvelles. Je t'envoie un Dialogue entre une fille coquette & une jeune femme. La première a été condamnée à rester six mille ans dans nos humides retraites , pour avoir trompé plus de vingt amans ; & la seconde doit demeurer parmi nous sept mille cinq cens ans , pour avoir fait une infidélité à son mari. Heureusement pour elle , il étoit fort vieux , & sa punition a été adoucie en fa-

LETTRE CXXXIII. 273

veur du dégoût qu'un époux furanné inspire à une jeune personne. On est convaincu chez les morts, ainsi que chez les vivans, que le proverbe le plus veritable est celui-ci :

*Qui cinquante ans aura vécu ,
Et jeune femme épousera ,
S'il est galeux , se grattera
Avec les ongles d'un cocu.*

L'impossibilité, ou du moins le peu de possibilité qu'il y a qu'un vieux mari ne soit pas cocu, est la seule cause que toutes les femmes, infidèles à leurs époux, ne sont point reluguées dans le sombre séjour des Gnomes, ou dans l'infemale demeure des Diables. Car si l'on n'avoit pas du moins excepté celles dont les maris sont dans le cas du proverbe, il auroit fallu grandir beaucoup l'enceinte de l'Enfer; & les souterrains des Gnomes n'auroient pas suffi pour contenir la moitié des prisonnières.

Tu ne saurois croire, sage & savant Abukibak, jusqu'à quel point le cocuage étend ses droits sur la terre; il prend quatre-vingt-dix-neuf sur cent. Un mari qui échappe à sa puissance, peut se regarder comme aussi fortuné, qu'un soldat qui revient sain & sauf

274 LETTRES CABALISTIQUES ,
d'une attaque où tous les compagnons
ont été tués. Je loue fort ta prudence,
sage & savant Abukibak ; d'avoir né-
gligé toutes les femmes , & de te ré-
server pour quelque belle Silphide , ou
quelque aimable Ondine , s'il te prend
jamais fantaisie de te marier. Le Dia-
logue que tu vas lire , servira à te con-
firmer dans tes desseins ; tu verras que
ce n'est pas sans fondement que tu
condamnes l'inconstance & la légèreté
du beau sexe.

*Dialogue entre une FILLE COQUET-
TE, & une JEUNE FEMME.*

LA JEUNE FEMME.

Dites tout ce que vous voudrez ,
vous ne me ferez jamais convenir que
j'aie mérité d'être punie plus rigoureu-
sement que vous. J'ai fait une faute ,
il est vrai ; mais vous en avez com-
mis trente , & vous n'aviez pas la même
excuse que moi. Vous étiez libre , vous
pouviez disposer de votre cœur & de
votre main , rien ne vous obligeoit à
quitter l'amant que vous aviez choisi
vous même. Je n'étois point dans le
même cas , on m'avoit unie sans mon
consentement à un homme vieux , ca-

LETTRE CXXXIII. 275

duc, dégoûtant ; est-il extraordinaire que je n'aie point aimé une personne qui étoit aussi peu aimable ? Lorsque l'amour n'entre pour rien dans le mariage, il est bien difficile qu'il ne veuille pas se récompenser d'une autre manière : il ne perd jamais ses droits, & s'il ne les étend pas sur l'hymen, il les retrouve sur la galanterie & sur le cocuage qui s'ensuit naturellement.

LA FILLE COQUETTE.

Hé ! Vous croyez que pour excuser toutes les infidélités que j'ai faites à mes amans, je ne puis pas me servir du même prétexte que vous ? Abus, abus, ma chere Enfant. Lorsqu'un amant ne trouve plus le secret de plaire, il est dans la classe d'un mari incommode & dégoûtant. L'amour dans le cœur d'une fille ne veut rien perdre, ainsi que dans celui d'une femme ; si-tôt qu'il commence à y languir, qu'il n'est point animé, nourri, réveillé par un galant qui ne plait plus, il cherche quelqu'un qui le serve mieux, & dont il pense avoir plus lieu d'être content ; il trouve un nouvel amant qui lui paroît son fait, il le prend à son service. La nouveauté a des charmes, & l'infidélité s'ensuit naturellement. Je me fers

276 LETTRES CABALISTIQUES,
de vos termes , & vous voyez que les
excuses que nous pouvons apporter
pour pailler nos foiblesses , sont si sem-
blables , qu'il ne faut pas même que
nous empruntions des expressions diffé-
rentes.

LA JEUNE FEMME.

Mais enfin si nos fautes sont égales ,
vous êtes toujours beaucoup plus cou-
pable que moi ; car vous avez eu tren-
te amans , & je n'en ai jamais eu qu'un
seul. Vous êtes donc vingt - neuf fois
plus criminelle que je ne la suis ; &
cependant je suis punie plus rigoureu-
sement que vous. N'ai-je pas sujet de
m'en plaindre de l'injustice de mon arrêt ?
Vous êtes infidèle à trente personnes , je
ne le suis qu'à une , & l'on me condamne
à quinze cens ans de peine plus que
vous.

LA FILLE COQUETTE.

Oh ! Vous ne faites pas bien votre
compte. Il est bien vrai que j'ai quit-
té plusieurs personnes , & que vous n'a-
vez été infidèle qu'à une seule , mais
cette seule vous devoit être plus sacrée
& plus respectable , que toutes les au-
tres ensemble ne me l'auroient dû pa-

LETTRE CXXXIII. 277

roître. Autant qu'un mari a des droits plus grands & plus légitimes qu'un amant, autant votre crime est-il plus considérable que le mien. A votre compte, vous voudriez qu'un mari cocu dans la balance ne pesât pas davantage qu'un galant congédié. Peste! Votre morale est assez singulière; mais comme vous voyez, elle n'est pas reçue dans l'autre monde. Je conviens avec vous qu'il y a à Paris un grand nombre de femmes qui se feroient un plus grand scrupule de passer pour avoir manqué à leur amant qu'à leur mari; ces maximes sont bonnes lorsqu'on est envie; après la mort, on en reconnoit le faux; ainsi que vous l'expérimentez. Si l'on suivoit votre sentiment, quel est l'homme qui voudroit se marier?

LA JEUNE FEMME.

* On trouveroit autant de maris qu'on trouve d'amans. Croyez-vous qu'il soit plus dur à un époux de voir sa femme infidelle, qu'à un amant d'essuyer l'inconstance de sa maîtresse? Vous vous trompez, vous voyez beaucoup plus d'amans qui meurent de la douleur qu'ils ont de l'infidélité de leur maîtresse, que de maris qui succombent au chagrin d'être cocus. Cependant person

278 LETTRES CABALISTIQUES,

ne ne fait réflexion, lorsqu'il devient amoureux, aux infortunes qui peuvent lui arriver. Jamais un homme ne s'est avisé de vouloir fuir toutes les femmes, parce qu'il les croit toutes inconstantes ; ou s'il s'en est trouvé quel-qu'un, il n'a gueres eu d'imitateurs. Il en est de même des gens qui veulent se marier, ils ne pensent point au cocuage : s'ils y pensent, ils esperent de ne point en subir les loix. Vous savez qu'on a dit depuis long tems qu'il n'y a au monde qu'une seule femme sage, & que chacun croit l'avoir. Cette opinion, fondée sur l'amour propre, suffit pour empêcher que le nombre des épouseurs ne diminue jamais. On n'a pas besoin pour cela de vouloir mettre une difference considerable entre la punition qu'es-suyent dans l'autre monde une coquette & une femme qui n'a eu qu'une seule passion.

LA FILLE COQUETTE.

Vous faites bien valoir la fidélité que vous avez gardée à votre amant. Vous n'auriez pas été plus constante que moi, s'il vous avoit été aussi aisé de devenir infidelle ; mais vous étiez forcée de vous tenir à votre premier galant, c'étoit le seul que vous puissiez avoir. Il étoit ami de votre mari, il

avoit chez lui une libre entrée, le vieux jaloux ne s'en défiolt point. Ces circonstances, ont plus été la cause de votre constance, que votre vertu dont vous faites parade. Pour savoir si vous aviez un cœur véritablement fidèle & sincere, il faudroit que vous eussiez été comme moi dans le grand monde, que vous y eussiez joui d'une entière liberté: alors, si vous aviez toujours été constante, si vous aviez résisté aux avances de mille jeunes gens empressés à vous plaire, si vous aviez dédaigné le plaisir de s'entendre dire qu'on est aimable par plusieurs personnes, si vous aviez sacrifié aux langueurs d'une vieille passion les charmes séducteurs d'une nouvelle, vous pourriez vous vanter de n'avoir jamais eu qu'une passion; mais de citer comme un exemple de votre retenue & de votre sagesse, de n'avoir jamais eu qu'un amant, lorsqu'il falloit, ou conserver celui-là, ou n'en avoir aucun autre, c'est se moquer des gens. Il vaudroit autant qu'un homme, qui n'a dans une prison que du pain & de l'eau, se vantât, après en être sorti, qu'il s'est abstenu par frugalité, pendant le tems qu'il y a été enfermé, de manger de la viande. Votre mari vous tenoit resserrée très-étroitement, sa maison étoit votre prison;

280 LETTRES CABALISTIQUES,
son ami, le seul homme que vous
voyez librement, étoit le pain que vous
aviez la liberté de manger. Les autres
amans étoient pour vous de la viande
défendue : vous n'en mangiez point,
parce que vous ne pouviez en avoir;
mais moi, je vivois au milieu de l'a-
bandance, je pouvois choisir entre les
mêts les plus délicats, & prendre ce-
lui que je voulois. Il auroit fallu que
j'eusse eu une force supérieure pour
résister à la tentation, chaque moment
j'étois tentée, & tentée par de nou-
veaux objets. Tantôt c'étoit un Offi-
cier qui venoit m'offrir son cœur d'u-
ne manière badine, enjouée, mais brus-
que, un peu militaire, & capable de
plaire à cause de sa singularité. Quel-
quefois un jeune Abbé, dont le teint
effaçoit l'éclat de celui des plus belles
femmes, dont les yeux vifs & brillans
inspiroient la tendresse, me juroit une
ardeur éternelle. Le galant Abbé se
jettoit à mes genoux, & me serroit la
main, qu'il m'arrosait de quelques lar-
mes. Ho! tout cela est bien tentant.
Si vous aviez été à ma place, vous
auriez fait comme moi. Je passois suc-
cessivement d'un engagement dans un
autre, je trouvois de quoi plaire dans
tous les différens états : & je ne vou-
lois en rebuter aucun. De l'homme de
guerre.

LETTRE CXXXIII. 181

guerre, je venois à l'Ecclésiastique, de l'Ecclésiastique je passois au Magistrat. Un Petit-maître de Robbe ne laisse pas que d'avoir son mérite, il amuse, il réjouit, il est même utile quelquefois; moins cependant qu'un Financier: aussi ne négligeois-je pas les gens de finance. Un Fermier-général en amour s'exprime quelquefois plus tendrement qu'un Officier, & toujours beaucoup plus solidement. Vous savez que *l'Amour sans Bacchus n'est que langueur*: chez les Fermiers, ces Dieux se trouvent toujours réunis. Quel est le cœur sévère qui puisse se refuser aux douceurs qu'ils offrent? Convenez donc que si vous aviez été dans une situation pareille à la mienne, la constance dont vous vous piquez, eût été chimérique, & que votre amant auroit bientôt eu le sort de votre mari. Après avoir fait cocu une fois ce dernier, vous ne vous seriez pas fait une peine bien grande d'augmenter sa coëffure d'une corne de plus; aussi voyez-vous qu'on ne vous a pas tenu dans ce monde beaucoup de compte de votre constance forcée.

Je te salue, sage & savant Abukibnk en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

L E T T R E C X X X I V .

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

LEs Philosophes , sage & savant Abukibak , disputent entre eux depuis long-tems sur la nature de l'ame des bêtes. Les uns , poussant les choses à l'extrême , leur accordent une raison aussi épurée que la nôtre. Les autres , tombant dans un excès opposé à ce premier , mais aussi condamnable & aussi faux , changent en machines les animaux dont les actions paroissent les plus surprenantes. Quelques-uns enfin tiennent un juste milieu entre ces deux opinions différentes , & accordant aux chiens une connoissance moins parfaite qu'aux hommes , conviennent cependant qu'il est ridicule de vouloir leur refuser entièrement la faculté de penser.

Pour faire quelque progrès & quelques découvertes utiles sur la nature de l'ame des bêtes , je voudrois qu'on les comparât dans leur conduite , suivant le degré de perception qu'elles mar-

LETTRE CXXXIV. 283

quent d'avoir, à des hommes plus ou moins privés de l'usage de certains sens. C'est-à-dire, on feroit la comparaison d'un chien, d'un éléphant, & d'un muet; d'un lièvre, d'un cerf, & d'un muet & fourd; d'une taupe, d'un vers de terre, & d'un muet, fourd & aveugle. Alors, on pourroit découvrir jusqu'où l'ame des hommes par son essence est plus parfaite que celle des animaux, & combien elle s'élève au-dessus de la leur, sans le secours des sens & des organes du corps. Car de comparer une taupe à un homme qui est doué des cinq sens, c'est vouloir peser dans la même balance les connoissances de deux créatures, dont l'une a reçu trois fois plus de moyens pour perfectionner son entendement, que l'autre.

Si l'on examinait les actions de deux animaux de la même espèce, & qu'un des deux fût privé de l'usage de quelques sens, on reconnoîtroit aisément entre eux une différence infinie. A plus forte raison cette différence doit se faire sentir dans les hommes.

Il en est des organes, ainsi que des sens. L'homme a la faculté de parler; sa langue, son gosier se prêtent aisément à la formation des mots, & à l'articulation de differens sons. Les bêtes

sont privées de cet avantage : leur langue se refuse à leur esprit. Il faut donc supposer tous les hommes muets, pour commencer à les comparer avec les animaux qui nous paroissent les plus intelligens ; ensuite examiner attentivement & sans préjugé , jusqu'où l'entendement d'un paysan sauvage & rustique s'élève au-dessus de celui d'un éléphant dans les bois. -

Faisons , sage & savant Abukibak, quelques réflexions sur cette comparaison , nous passerons ensuite à celle d'un lièvre & d'un homme sourd & muet ; & nous finirons par celle d'une taupe , & d'un homme aveugle , muet & sourd.

Un berger , qui depuis la plus tendre enfance , ne s'est occupé qu'à garder des troupeaux sur le sommet d'une montagne , est souvent plus sauvage & plus brutal que les bêtes qu'il conduit au pâturage. Il n'a aucune connoissance des phénomènes de la nature , ses idées sur les merveilles de l'Univers ne sont pas plus claires que celles de l'animal le plus lourd. Il fait que le soleil chauffe , parce qu'il en sent la chaleur ; qu'il éclaire , parce qu'il en voit la lueur. Ses connoissances ne s'étendent qu'autant que ses sensations. Le paysan & la brute sont éga-

LETTRE CXXXIV. 285

lement favans : encore pourroit-on soutenir avec raison que les bêtes ont une plus grande connoissance des secrets de la Nature que le berger ; car elles lui montrent très-souvent plusieurs choses, dont il se sert utilement. Elles lui apprennent les propriétés de certaines herbes ; & l'on ne diroit rien de trop outré, si l'on assuroit que la plupart des remèdes dont les hommes se servent pour la guérison de leurs maladies, leur ont été indiqués par les animaux. On est redevable aux chiens de l'usage de prendre des herbes pour se purger. Les cigognes ont montré l'utilité des clystères ; elles s'en donnent avec leur bec. C'est à elles à qui l'on peut attribuer l'invention de la seringue ; & si les chiens ont été les premiers médecins des hommes, les cigognes en ont été les premiers apothicaires (1).

(1) Les gens qui contre toute sorte de raison & de vraisemblance veulent entièrement dépouiller les bêtes de la faculté de penser, disent qu'elles font toutes ces choses par instinct ; mais que veut dire ce mot obscur & qui ne signifie rien ? Si l'on entend par-là la Nature, les bêtes auront donc un avantage réel, pour perfectionner leurs connoissances sur les hommes. Écoutons à ce sujet Plutarque.

» Qui a montré aux chèvres de Candie, quand
» elles ont reçu des coups de trait dedans le corps,
» d'aller chercher l'herbe du Dictame, laquelle

286 LETTRES CABALISTIQUES ,

Si l'on pouffoit plus loin ces recherches , on trouveroit que non - seulement la plûpart des connoissances humaines viennent des leçons des animaux ; mais l'on découvreroit que les hommes ont reçu & reçoivent tous

» leur fait sortir les flèches , quand elles en ont
 » mangé ? Car si tu dis , comme il est vray , que
 » c'est la Nature qui leur enseigne tout cela , tu
 » réferes la prudence des animaux à la plus sage
 » & plus parfaite cause & principe qui soit ; la-
 » quelle si vous ne voulez appeller raison ni pru-
 » dence , il faut donc que vous regardiez à lui
 » trouver un nom qui soit plus beau & plus ho-
 » norable : comme à dire , par effets elle montre
 » sa puissance plus grande & plus admirable ,
 » n'étant ni ignorante , ni mal apprise , mais ayant
 » plutôt appris d'elle-même , non par imbécillité
 » ou foiblesse de la Nature , ainsi au contraire
 » pour la force & perfection de la vertu naturelle ,
 » laissant là , & ne faisant compte d'une prudence
 » mendée & empruntée d'ailleurs par apprentissa-
 » ge. Et néanmoins tout ce que les hommes , par
 » délices , où passant leur tems , & en jouant leur
 » veulent faire apprendre & y exercer leur en-
 » tendement , encore que ce soit contre la natu-
 » relle disposition de leur corps , tant ils ont l'es-
 » prit grand , en viennent à bout de l'apprendre.
 » Je laisse à dire comme les chiens suivent les bê-
 » tes à la trace , comme les poulains marchent à
 » pas mesurés , que les corbeaux parlent , que les
 » chiens sautent à travers des cercles tournans ;
 » mais des chevaux & des bœufs par les théâtres
 » que nous voyons se coucher , danser , se tenir
 » de bout si étrangement , que les hommes mê-
 » mes auroient fort à faire à en faire autant , &

LETTRE CXXXIV. 287

les jours des bêtes les instructions les plus salutaires pour l'exacte pratique de la vertu' (1). Les fourmis ne donnent-elles pas un exemple de la plus sage prévoyance? Les chiens ne montrent-ils pas, par leur fidélité & par leur amour pour leurs maîtres & pour leurs bienfaiteurs, toute l'horreur qu'on doit avoir pour les ingrats? Les chevaux, qui dans les combats défendent les cavaliers qui les montent, à coups de pieds & à coups de dents, n'encouragent-ils pas les sujets à soutenir les intérêts de leur Prince? Il n'y a pas jusques aux

» néanmoins eux le font après qu'on leur à ensei-
 » gné, & le retiennent pour montrer seulement
 » qu'ils sont dociles à apprendre tout ce qu'on
 » voudroit; car à autre chose ne sauroit servir
 » tout cela. » Plutarq. *Oeuvres Morales que les*
brutes usent de la raison, de la Traduct. d'Amiot.
Tom. I. pag. 884. Edit. in-12. de Paris.

(1) *Le plus grand Métaphysicien de nos jours n'a-t-il pas raison de dire, en parlant de l'opinion absurde des Cartésiens sur la nature des bêtes? Ce qu'il y a de plus admirable, des mêmes yeux qu'ils pénètrent en moi ce que je n'y saurois voir moi-même, ils voient que les chiens & les éléphans ne pensent point, quoique ces animaux en donnent toutes les démonstrations imaginables, excepté qu'ils ne nous le disent pas eux-mêmes. Il y a en cela plus de mystère, au jugement de certaines personnes, que dans tout ce qu'on rapporte des Freres de la Rose-Croix. Essais Philosoph. sur l'Entendement Humain, &c. par M. Locke, Liv. II. Chap. I. pag. 72.*

288 LETTRES CABALISTIQUES;

ânes , qui ne soient très-dignes de tenir un rang distingué parmi les Professeurs en Philosophie morale ; ils prêchent fortement la temperance. Dès qu'ils ont mangé suffisamment de char-don , & bû de l'eau pour étancher leur soif , on siffleroit en vain pendant trois heures de suite , les modestes ânes n'en boiroient pas une goutte davantage ; cent fois plus sages dans leur conduite, que ces Petits - Maîtres , qu'un couplet de chanson force à boire dix rafades.

Revenons , sage & savant Abukibak , au berger. S'il a moins de connoissances que les bêtes , il a aussi moins de douceur & moins de vertu. Il hait mortellement son maître , il ne souffre qu'à regret d'être obligé de le servir. Rien ne peut adoucir son humeur sauvage : ni la nécessité où il est de subir le sort qui lui est tombé en partage , ni la certitude de l'inutilité de ses regrets ne diminuent point son chagrin & sa mélancolie. Il n'y a peut-être pas dix paysans Moscovites & Polonois qui prennent avec patience les peines qu'ils essuyent , & qui ne maudissent pas leurs maîtres cent fois par jour. Les éléphants sont bien plus raisonnables , il évitent autant qu'ils peuvent , de tomber dans l'esclavage ;

vage ; mais lorsqu'ils ont ce malheur , ils font voir beaucoup de raison & de bons sens. Ils s'affligent pendant un mois ou trois semaines , ils donnent quelque chose à la nature , ensuite ils rappellent leur courage , ils s'arment d'une noble fierté , & dans les fers ils trouvent le moyen de recouvrer leur liberté , par la maniere dont ils vivent avec leur maître , par l'obéissance qu'ils ont à ses ordres , & par la soumission qu'ils font paroître à ses volontés.

Quand un éléphant tombe dans les pieges qu'on lui a tendus , on met auprès de lui un éléphant privé , avec lequel il reste un mois enfermé. Pendant ce tems il paroît triste , il refuse souvent de manger ; son compagnon l'accoutume peu-à-peu à ce nouveau genre de vie. Qui peut douter qu'il ne lui dise dans le langage des éléphants ? *Camarade , il faut prendre patience. Ton mal est sans remede , il ne peut être entierement guéri ; mais il peut être soulagé. Si tu ne peux recouvrer la liberté , tu peux adoucir ton esclavage. Tâches de surmonter ta tristesse , bois , manges , dors. A quoi servent les chagrins ? A rien , ils ne font point changer les arrêts du sort. D'ailleurs , ton état est moins malheureux que tu ne penses. Si tu sers ton maître , ton maître te sert aussi : il te nourrit , il te*

290 LETTRES CABALISTIQUES ,
*loge ; les services que tu lui rends , sont
payés par ceux qu'il te fait.*

Un Cartésien , sage & savant Abukibak , se moqueroit , s'il lisoit ma Lettre , de la harangue consolante que je fais prononcer à cet éléphant. Pourquoi ne peut-il pas la faire , puisqu'il donne tous les jours des marques qu'il a bien des connoissances plus étendues que celles d'un Rhétoricien. Ils sont excellens chirurgiens , & font leurs opérations légèrement & plus habilement que les premiers Professeurs en Chirurgie ; & ce qu'il y a de plus beau , c'est qu'ils traitent les blessés *gratis* & par pure amitié : chose bien rare parmi les hommes , & qui marque combien le véritable honneur (1) est connu des bêtes.

(1) *Voici une histoire , publique en Suisse , arrivée depuis huit ou dix mois , dont je dois la connoissance à un Officier Bernois , homme de beaucoup d'esprit & de probité.* Un boucher , allant faire l'emplette d'une grande quantité de bœufs à une foire , portoit une somme considérable. Son valet , qui marchoit derrière , lui tira un coup de pistolet dans les reins en traversant un bois. Le chien du boucher , voyant tomber son maître de cheval , saute sur le valet , l'étrangle , & le déchire en pièces. Ensuite , appercevant que son maître respiroit encore , il abboye le plus fort qu'il lui est possible. Ne recevant aucun secours , il parcourt la forêt , trouve deux hommes qui coupoient du bois , les flatte d'abord , ensuite se plaint & hurle. Il fait plus , & la chose est publique & constante ; il tire

LETTRE CXXXIV. 291

Jamais un éléphant n'exigea de son maître double ration d'orge pour l'avoir guéri » Nous voyons, dit Montagne (1), les éléphans arracher non-seulement de leurs corps, & de leurs compagnons, mais des corps aussi de leur maître, (témoin celui du Roi Porus qu'Alexandre défit,) les javelots & les dards qu'on leur a jettés au combat ; & les arracher si dextrement, que nous ne le saurions faire avec si peu de douleur. Pourquoi ne disons-nous de même que c'est science & prudence ? Car d'aller léguer, pour les déprimer, que c'est par la seule instruction & maîtrise de nature qu'elles le savent faire, ce n'est pas leur ôter le titre de science & de prudence ; c'est la leur attribuer à plus forte raison qu'à nous, pour l'honneur d'une si certaine maîtresse d'école. »

avec les dents les habits de ces hommes, & fait si bien que ces gens étonnés le suivent. Ils trouvent le boucher noyé dans son sang, mais encore en vie, le valet mis en pièces. Ils portent le blessé dans un village, où il fut pansé : Il a échappé de sa blessure, ce fait est public. Je le repete, que les Cartésiens viennent ensuite nous bercer de leurs chimériques opinions ; & qu'auroit plus fait Descartes lui-même que ce chien, s'il se fût trouvé à sa place ?

(1) *Essais*, Liv. II. Chap. XII.

B b 2

292 LETTRES CABALISTIQUES,

Les éléphants ne sont pas seulement bons chirurgiens , ils sont excellens ingénieurs , & se servent utilement de leurs connoissances. Plutarque nous assure que lorsqu'il y en a quelqu'un qui est tombé dans les fossés qu'on creuse pour les prendre , & qu'on couvre ensuite de feuillage pour les faire tomber dans les pieges , les autres jettent dans le creu où il est , des pierres & des troncs d'arbre , & forment un échafaut , pour faciliter la sortie & la délivrance de leur camarade (1).

On trouve encore parmi les éléphants d'excellens maîtres de danse. Les Romains dans leurs spectacles donnoient souvent des ballets très-beau & d'une exécution très-difficile , dansés par des éléphants. Pline dit qu'il est très-certain qu'un de ces danseurs , ayant moins de disposition que les autres , répétoit tout seul pendant la nuit la danse qu'on lui apprenoit , pour éviter les châtimens qu'il en avoit essuyés plusieurs fois. (2)

Nous venons de voir l'avantage que l'éléphant a sur bien des hommes , considérons à présent le même berger , non-

(1) *Plutarc. de Solertia Animal. Cap. XVI.*

(2) *Certum est unum tardioris ingenii in accipiendis quæ tradebantur , sæpius castigatum verberibus , eadem illa meditantem noctu repertum. Plinius , Histor. Natural. Lib. VIII. Cap. III.*

seulement comme muet , mais encore comme sourd , & comparons-le à un lievre. Le payfan est inquiet , il est timide , parce que n'entendant point ce que l'on dit , il pense toujours qu'on veut lui faire du mal. Il est soupçonneux , & se figure , dès qu'il apperçoit deux hommes , qu'on parle de lui. Il fuit le monde , il est mélancolique ; voilà le lievre , & toutes ses qualités. Pourquoi nous étonnerons-nous que cet animal qui n'entend point ce que disent les hommes , qui pense qu'ils cherchent à lui nuire , les fuie & les évite avec soin ? Sa crainte & ses soupçons sont bien plus raisonnables que ceux du berger sourd & muet ; cependant nous accordons tout à l'un , & rien à l'autre. Ne doutons pas que si les lievres sont aussi prévenus en leur faveur que les hommes , ils ne nous regardent comme des animaux d'une espèce bien moins estimable que la leur.

Examinons actuellement , sage & savant Abukibak , une taupe qui vit dans la terre. Il nous paroît qu'elle mérite à peine d'être placée au nombre des créatures animées. Si nous considérons un homme aveugle , sourd & muet dès sa naissance , nous verrons qu'il n'a aucun attribut qui ne lui soit commun avec la taupe , elle mange , elle dort , elle

294 LETTRES CABALISTIQUES,
se traîne sur ses pattes , elle est sensible
aux sensations qui lui causent du plaisir
par le goût , elle craint la douleur , elle
l'évite. L'homme , privé de la vûe ,
parfaitement ; de l'ouïe & de la parole ,
lui ressemble il n'a aucun avantage sur
elle.

J'ai vû à Aix dans l'hôpital des In-
sensés un jeune enfant de dix-sept ans ,
né aveugle , muet & sourd. Il étoit tou-
jours couché sur de la paille , ne pou-
voit souffrir aucun vêtement , & lors-
qu'on vouloit le couvrir , il déchiroit
ses habits. Il se traînoit sur le ventre
dans sa loge. Quand on le pinçoit , ou
qu'on le frappoit , il pouffoit un cri
fort aigu , qui ressembloit beaucoup à
celui d'une chevre. Il avoit l'odorat
d'une finesse & d'une subtilité surpre-
nante. Il connoissoit parfaitement une
vieille femme qui lui portoit ordinaire-
ment à manger. Il prenoit dans ses mains
la viande & le pain qu'elle lui donnoit ,
& les déchiroit avec ses dents. Il buvoit
dans un grand pot de terre , que la
femme lui présentait à la bouche. Il ne
pouvoit souffrir le vin , son corps étoit
fort propre , & sa peau fort saine. Lors-
qu'il faisoit froid , il s'enfonçoit au mi-
lieu du tas de paille sur lequel il étoit
couché (1)

(1) Si par hazard quelqu'un doutoit de la vé-

LETTRE CXXXIV. 193

Je demande aux Cartésiens, sage & savant Abukibak, quelle trace ils aperçoivent dans les actions de cet enfant des idées innées, qu'ils prétendent être imprimées dans toutes les ames ?

En vérité, sage & savant Abukibak, les hommes aiment si fort à se vanter, ils sont si livrés à leur amour propre, que non contents de dégrader toutes les autres créatures de leurs privilèges, ils se déguisent & se cachent à eux-mêmes les maux dont ils sont accablés, & les infirmités qui sont attachées à leur condition. S'ils avoient moins de vanité, ils connoîtroient aisément que loin d'avoir reçu de plus grands avantages que les autres animaux, dès le premier instant de leur naissance ils ont des preuves authentiques du contraire. » Un » enfant, dit Lucrece (1), ressemble à » un infortuné marinier que les flots

rité de ce fait, il me seroit aisé de le constater par le certificat non-seulement des directeurs de l'hôpital, mais par celui de tous les habitans de la ville, & j'oserois presque dire de tous ceux de la province; car il est peu de gens qui ayent été à Aix, qui n'ayent eu la curiosité de voir cet enfant. Il vivoit encore il y a deux ans, & j'ignore s'il n'est point encore en vie. Je l'ai examiné avec beaucoup d'attention plus de trente fois différentes.

(1) Tum porro puer, ut sævis projectus ab undis

296 LETTRES CABALISTIQUES ,
 » ont jetté sur la mer après un triste
 » naufrage. Il est couché par terre ,
 » tout nud , privé de tous les secours
 » nécessaires à lui conserver la vie. Il
 » est en danger de périr dès qu'il voit
 » la lumière ; aussi gémit-il , & fait-il
 » retentir l'air de ses plaintes , comme
 » il convient de le faire à une créature
 » destinée à souffrir mille maux pendant

Navita , nudus humi jacet infans , indignus
 omni

Vitali auxilio , cum primum in luminis
 oras

Nexibus ex alvo matris natura profudit ,
 Vagituque locum lugubri complet , ut
 æquum est ,

Cui tantum in vita restet transire malorum.
 At variæ crescunt pecudes , armenta , fe-
 ræque :

Nec crepitacula eis opus est , nec cœniquam ad-
 bibenda est

Almæ nutricis blanda atque infracta loquela :
 Nec varias quærent vestes pro tempore cœli :
 Denique non armis opus est , non mænibus
 altis

Queis sua tuentur , quando omnibus omnia
 large

Tellus ipsa parit , naturaque dædala rerum.
Lucret. Lib. V. V. 223. & seqq.

• **LETTRE CXXXIV.** 297

» le cours de sa triste vie. Les bêtes
 » au contraire , soit qu'elles naissent
 » d'une espece privée ou sauvage, croif-
 » sent d'elles-mêmes , sans avoir besoin
 » de jouets , & sans qu'ils soit neces-
 » faire que leur nourrisse les amuse par
 » des paroles flatteuses , & des histoi-
 » res enfantines. Elles ne sont point
 » obligées de se défendre par des habits
 » differens contre le froid ou la chaleur
 » des saisons. Le secours des armes leur
 » est inutile pour deffendre leur provi-
 » sions , ainsi que les citadelles pour les
 » enfermer. La Nature fait éclore tout
 » ce qui leur est nécessaire , & le leur
 » fournit abondamment. «

Je te salue , sage & savant Abukibak.
 Porte-toi bien , & garantis-toi toujours
 contre les préjugés , encore plus contre
 l'amour propre.



L E T T R E - C X X X V .

Abukibak , *du studieux* ben Kiber.

L APPLICATION assidue épuisant peu-à peu les forces du corps , & ruinant quelquefois totalement la santé ; je souhaiterois , *studieux ben Kiber* , que tu te ménageasses davantage. Depuis long-tems tu t'apperçois que l'étude altère ton sang , & te cause une trop grande dissipation des esprits ; je voudrois donc que tu travaillasses moins & que tu donnasses au plaisir certaines heures de la journée , au lieu de les employer toutes également à la lecture. Je souhaiterois aussi que tu fisses un usage modéré , mais fréquent , du vin ; que tu en busses à tous tes repas , & que tu ne te servisses jamais d'aucune autre boisson.

De toutes les liqueurs que l'homme compose des fruits que la terre lui donne , il n'en est point de plus utile que le vin. Les Anciens ont été fort partagés sur l'origine du vin : comme presque tous ignoroient les vérités que contiennent les Livres sacrés , & qu'ils

n'avoient aucune connoissance de ces divins ouvrages, ils ne savoient point que le vin avoit été donné aux hommes par Noé après le Déluge, ce Patriarche ayant planté la vigne en sortant de l'Arche. Cette ignorance a été la cause de la diversité des sentimens qu'on trouve dans beaucoup d'Auteurs profanes.

Diodore de Sicile (1) attribue l'invention de faire du vin à Denis fils de Jupiter, surnommé Bacchus ou *Liber*, à cause de la gaieté & de la liberté qu'inspire le vin. Les Romains lui bâtirent un Temple à Rome, au-dessous du Capitole, dans lequel on célébroit des Fêtes, appelées *Bacchanales*. Virgile attribue au même, ainsi que Diodore de Sicile, l'invention de faire du vin. » Bacchus, dit ce Poëte, je » chanterai vos louanges. Venez dans » ces lieux, tout y est plein de vos » présens. Les champs sont embellis » par la verdure des pampres, les » vaisseaux ne peuvent contenir la » quantité de vin qu'a produit la vendange. Accourez donc, Bacchus, » & ôtant vos brodequins, venez » presser les raisins (2). »

(1) *Diod. Sicul. Histor. Lib. II. pag. 203.*

(2) *Nunc te, Bacche, canam, necnon silvestria tecum*

300 LETTRES CABALISTIQUES,

Plusieurs autres Auteurs ne s'accordent point avec Virgile & Diodore de Sicile. Ils prétendent que Bacchus ne fut point l'inventeur du vin, mais qu'il apprit seulement aux Grecs à le faire. Quelques autres Ecrivains disent que ce fut Icare, pere d'Erigone, à qui les Athéniens furent redevables de la connoissance de cette précieuse liqueur. Ils ajoutent que s'étant un jour enyvré, il se tua lui-même. Il se trouve aussi certains Auteurs qui veulent que Saturne ait planté le premier en Italie des seps de vigne qu'il avoit apportés de l'Isle de Candie. Plutarque dit que les François furent redevables à Arrus de la connoissance du vin.

Quelques opposées que paroissent d'abord ces différentes opinions, on peut cependant les concilier, en con-

Virgulta, & prolem tardæ crescentis olivæ.

Huc, Pater ô Lenæ: tuis hic omnia plena

Muneribus, tibi pampinco gravidus Autumno

Floret ager, spumat plenis vindemia labris.

Huc, Pater, ô Lenæ, veni; nudataque musto

Tinge novo mecum direptis crura cothurnis

Virgil. Georgicor. Lib. II. V. 2. & seqq.

venant que tous ces hommes différens planterent bien la vigne dans les endroits où elle étoit inconnue ; mais ne furent point les auteurs de l'invention de faire le vin , qu'ils avoient apprise dans un autre pays. Ainsi cet art ne prit point naissance , ni chez les Grecs , ni chez les Romains , ni chez les Gaulois ; mais il vint des régions habitées par les anciens Patriarches , qui avoient appris de pere en fils de Noé à planter la vigne , & à se servir du raisin. Quand l'Ecriture ne nous instruiroit point , un fameux Historien (1) nous fourni-

(1) Νώεος , μετα τὴν επομοσίαν τῆς νῆς καταστὰ θείσας εἰς τὴν αὐτῆς φύσιν , ἐπ' ἔρῳα ἐχάρει καὶ καταφυτεύσας αὐτὴν ἀμπέλοισι , ἥρκα τοῦ καρπῷ τελειοφορῇ θέντος κατ' ὄραν ἐστρυγγει , καὶ παρῇν εἰς χρῆσιν ὁ οἶνος , θίσας ἐν εὐαχίᾳς ἦν μεθύσθεις ἢ εἰς ὕπνου καταφεριται , καὶ γιγμνωμένος παρακόσμος ἔκειτο διασάμενος δ' αὐτὸν ὁ πῶτατος τῶν παίδων , τοῖς ἀδελφοῖς ἐπιγελῶν δείκνυσιν οἱ ἢ περισέλωσι τὴν πατέρα . καὶ Νώεος αἰσθόμενος , τοῖς μὲν ἄλλοις παισὶν εὐδαιμονίαν ἐνχεται τῷ ἢ Χάμα Δὲ τὴν συγγένειαν αὐτῷ μὲν ἔκατηράσατο , τοῖς δ' ἐκγόνοις αὐτοῦ . καὶ τῶν ἄλλων Δὲ ἀπεφευγόντων τὴν ἄραν , τὰς Χαναάνιαις παῖδαι μέτεισιν ὁ Θεός . καὶ περὶ μὲν τούτων ἐν τοῖς ἐξῆς ἐρῶμεν .

Noe , terra post Diluvium in primævam restituta naturam , ad agriculturæ opus aggreditur , &

302 LETTRES CABALISTIQUES,
 toit là - dessus d'excellens éclaircisse-
 mens; & son autorité est d'un poids
 plus considérable que celui de tous les
 Poëtes ensemble, desquels tous les his-
 toriens Payens ont emprunté ce qu'ils
 ont dit sur ce sujet.

Il seroit plus difficile, studieux ben
 Kiber, de savoir quel est celui qui le
 premier mit de l'eau dans le vin, que
 de connoître quel est celui qui en fut
 l'inventeur. Ce ne fut pas certainement
 Noé? car ce Patriarche éprouva toute
 la force de cette liqueur. » Il en but, &
 » s'enyvra, dit la Genèse (1), & il se dé-

cum vitibus eam consevisset, fructuque maturif-
 cente suo tempore eam vindemiaffet, atque vinum
 usui esset idoneum, sacris prius operatus epulaba-
 tur. Inebriatus autem in somnum delabitur, nu-
 datusque parum decore jacebat. Eum forte conspi-
 catus filiorum natu minimus, per ludibrium fra-
 tribus indicavit: illi vero patrem reveriti, operue-
 runt. Ubi factum rescivit Noeus, aliis quidem fi-
 liis felicitatem precatus est, Chanaam vero propter
 coquationem sui, execrationibus quidem non in-
 sectatus est, sed posteros ejus diris devovit, quas
 cum ceteri evasissent, Chanaam liberos ultio di-
 vina est consecuta, ac de his quidem in sequen-
 tibus dicemus, *Flav. Joseph. Antiq. Judaic. Tom.*
I. Lib. I. pag. 24. Edit. Evercamp,

(1) Καὶ ἔπιεν ἐκ τοῦ οἴνου, καὶ ἐμεθύσθη,
 καὶ ἐγυμνάσθη ἐν τῷ οἴκῳ αὐτοῦ. Καὶ εἶδε ἅμῃ ὁ
 πατήρ Χαναάν τὴν γύμνωσιν τῷ πατρὶ αὐτοῦ, καὶ
 ἐξελθὼν ἀνήγγειλε τοῖς θυγατέρας ἀδελφοῖς αὐτοῦ

LETTRE CXXXV. 303

» couvrit au milieu de sa tente; & Cam,
 » le pere de Canaan, ayant vû la nu-
 » dité de son pere, le déclara dehors
 » à ses deux freres : & Sem & Japhet
 » prirent un manteau qu'ils mirent sur
 » leurs deux épaules, & marchant en
 » arriere, ils couvrirent la nudité de
 » leur pere, & leurs visages étoient
 » tournés en arriere, de sorte qu'ils ne
 » virent point la nudité de leur pere,
 » Noé, reveillé de son vin, fut ce que
 » son fils le petit avoit fait; c'est pour-
 » quoi il lui dit, *Maudit soit Canaan, il*
 » *sera serviteur des serviteurs de ses freres.* »

On voit par ce passage, studieux
 ben Kiber, que dès que l'usage du vin
 fut connu, il causa une partie des
 malheurs du tiers du genre humain.
 Il est donc évident qu'on a une très-
 grande obligation à celui qui apprit la
 maniere d'en temperer la violence &

ἔξω. Καὶ λαβόντες Σὴμ καὶ Ἰάφεθ τὸ ἱμάτιον,
 ἐπέθεντο ἐπὶ τὰ δύο νῶτα αὐτῶν, ὥστε ἐπορεύεσθαι
 ὀπισθοφανῶς, καὶ ἀνικάλυψον τὸ γύμνωσιν
 τοῦ πατρὸς αὐτῶν. καὶ τὸ πρόσωπον αὐτῶν ὀπισ-
 θοφανῶς, καὶ τὸ γύμνωσιν τοῦ πατρὸς αὐτῶν οὐκ
 εἶδον. Ἐξένηψε ὁ Νῶε ἀπὸ τοῦ οἴνου, καὶ ἔγνω
 ὅσα ἐποίησεν αὐτῷ ὁ υἱὸς αὐτοῦ ὁ νεώτερος.
 ΓΕΝΕΣΙΣ. Κεφ θ'. 9. 21.

304 LETTRES CABALISTIQUES,
 d'en diminuer la force. Pline assure (1)
 que ce fut un nommé Statius, qui le
 premier mit de l'eau dans le vin, &
 qui procura par-là un excellent reme-
 de à tous les hommes ; le vin, trempé
 modérément, étant la plus salutaire de
 toutes les boissons, & celle dont on
 peut faire un plus fréquent usage. Ma-
 crobe s'appuie du sentiment de Platon,
 & prétend que le vin bu avec précaution
 & mêlé avec de l'eau lorsqu'il est néces-
 saire, fortifie l'entendement, rétablit les
 forces, donne de la vigueur, dissipe les
 ennuis, & chasse la mélancolie (1). Aussi
 les Médecins ordonnent-ils aux hypo-
 condres, & aux gens attaqués de vapeurs
 hystériques, d'en boire un demi-verre
 toutes les heures. Lorsque l'Auteur
 des *Lettres Juives* étoit en Hollande,
 un Médecin, à qui il est redevable du
 retour de sa santé, lui conseilla de
 faire ce seul & unique remède ; il s'en
 trouva très-soulagé. Les foiblesses que
 lui avoient causées le trop d'application,
 diminuèrent ; & après six mois d'une
 espèce d'épuisement total, il reprit
 ses forces pour le malheur des Moines &
 des mauvais Auteurs.

(1) *Plin. Hist. Lib. LVI. pag. 507.*

(2) *Macrob. Lib. II. pag. 102.*

Les plus habiles naturalistes ont regardé le vin comme le plus spécifique remede qu'il y eût dans la Médecine. Pline (1) dit que son usage augmente & purifie le sang , détruit la pâleur des joues , dissipe les taches qui se trouvent quelquefois sur la peau , réveille l'appétit , empêche les vomissemens , procure le sommeil , & cause une legere & salutaire transpiration. Le Médecin Asclépiade a fait un Livre qui traite uniquement des vertus & des qualités du vin.

Les Philosophes n'ont pas été seuls Sages qui ont ordonné l'usage du vin, les personnages les plus vertueux l'ont recommandé dans certaines occasions. S. Paul, écrivant à son Disciple Timothée , lui conseil d'en boire un peu pour fortifier son estomac (2).

Le vin n'est pas seulement nécessaire à la santé du corps , il sert encore à soutenir l'esprit (3) & lui donne une

(1) Plin. *Histor. Lib. XXIII. Cap. I. pag. 301.*

(2) Μηκέτι ὑδροπύει , ἀλλ' οἶνον ὀλίγον χρῶ
 2) αἰ τὸ στήμαχόν σου. Ἐπὶ τὰς πυκνάς σου ἀδενείας
 Ne amplius esto abstemius, sed vino pauculo utere, propter stomachum tuum & crebras tuas infirmitates. *Epist. Pauli Apostoli ad Timotheum. Cap. V. vers. 23.*

(3) Sénèque nous apprend que Caton se délassoit en buvant , de soins que lui donnois la République. Cum

306 LETTRES CABALISTIQUES,
nouvelle vivacité. Platon fait dire à Socrate, le plus sage de tous les hommes, que de même que les pluies modérées font croître les herbes, de même aussi le vin, bu avec modération réjouit l'esprit, augmente la vertu, & accroît la prudence.

Il faut donc convenir, studieux ben Kiber, que la vigne est un des plus grands présens que les hommes aient reçu du Ciel, & qu'ils ont une obligation bien essentielle à Noé de leur avoir montré à faire une liqueur aussi nécessaire. Je regarde les personnes qui naissent dans les pays où la froideur du climat empêche de faire la vendange, comme privées d'une chose des plus essentielles au bonheur de l'homme. Le vin contente & satisfait tout à la fois les principaux sens, & réunit en lui les differens plaisirs qui font le partage des gens véritablement heureux. Il flatte le goût par sa saveur, l'odorat par sa bonne odeur, la vue par sa couleur vermeille & transparente. Il procure même de la satisfaction à l'ouïe, & un buveur aime à entendre que le vin qu'il va boire, est fait dans certains

pueris Socrates ludere non erubescibat, & Cato vino laxabat animum, curis publicis fatigatum. *Senec. de Tranquill. animi*, Cap. XV. Tom. I. pag. 218. Edit. Elzevir.

pays. Si c'est en Bourgogne , il s'attend de boire un nectar , dont la seve a quelque chose de divin ; si c'est en Champagne, il est impatient de voir petiller une liqueur piquante , quid'a-bord offre aux yeux une écume moussieuse , qui bien-tôt se change en vin délicieux. Débouches , studieux ben Ki-ber , une excellente bouteille de Tonnerre , tu verras plus de merveilles en un moment , que dans huit jours dans le laboratoire d'un fameux Artiste.

Lorsque je loue le vin , & que j'en exalte les rares qualités & les douceurs charmantes , je ne prétends point autoriser l'ivrognerie ; il s'en faut bien que ce soit-là mon dessein , je ne veux que prouver les avantages de cette liqueur quand elle est bue modérément. Dès-lors qu'on en abuse , elle devient nuisible , & elle a cela de commun avec toutes les autres choses qui ont été accordées aux hommes. Tout excès est vicieux , celui qu'on fait avec le vin , l'est infiniment ; c'est ce qui fit dire à un Ancien que la vigne produisoit trois grappes , la premiere de plaisir , la seconde d'ivrognerie , & la troisième de pleurs , de tristesse & de querelles. Lorsqu'on veut donc que le vin ne devienne jamais nuisible , on

308 LETTRES CABALISTIQUES,
doit user en le buvant, des mêmes
précautions qu'ont prises bien de grands
hommes, & ne pas l'avaller dans de
larges & profondes tasses, comme font
les Polonois, ni le sabler à plusieurs
rafades très-souvent réitérées, ainsi que
les Petits-maîtres François, qui ne
riskent pas à la vérité d'étourdir leur
raison; mais qui se rendent plus foux &
plus insupportables qu'ils ne le sont
ordinairement; ce qui devient exces-
sivement incommode pour ceux qui
sont obligés de vivre avec de tels yvro-
gnes.

Combien y a-t'il peu de François
qui soient aussi prudens que le fut au-
trefois Romulus? Ce Prince ayant été
convié dans un festin, ne voulut boire
que très-peu de vin, parce qu'il de-
voit décider le lendemain une affaire
d'importance. Aujourd'hui il est peu,
non-seulement de Princes: mais même
de Magistrats, qui croient avoir be-
soin d'user de pareilles précautions.
Loin de songer à jeûner la veille des
grandes affaires, ils ont une buvette
dans l'enceinte du Palais, à laquelle ils
vont rendre visite plus volontiers qu'à
leur bibliothèque.

Je te salue, studieux ben Kiber.
Porte-toi bien, & soit toujours so-
bre.

LETTRE CXXXVI.

Ben Kiber *au Cabaliste* Abukibak.

J'A I examiné plusieurs fois avec beaucoup d'attention , sage & sàvant Abukibak , quels étoient les six plus grands hommes que la France ait produits dans ces derniers tems. Après avoir considéré tout ce qu'on pouvoit dire de plus favorable en faveur de tous les Savans illustres , j'ai donné la préférence à *Montagne* , à *de Thou* , à *la Mothe-le-Vayer* , à *Gassendi* , à *Descartes* & à *Bayle*.

Pour autoriser mon opinion , j'établirai d'abord , sage Abukibak , qu'un homme de Lettres est plus ou moins respectable , selon que ses Ecrits servent plus ou moins au bonheur des peuples , au bien de la Société , & à l'avancement des Arts & des Sciences. Or , à quoi sont utiles les Ouvrages des Théologiens , & sur-tout des Théologiens controversites ? A embrouiller a Religion , à faire naître des disputes qui ordinairement entraînent après elles les guerres sanglantes , on des divisions

310 LETTRES CABALISTIQUES ,
pernicieuses au repos des peuples , &
à la gloire des Souverains. L'expérience
n'a que trop démontré cette triste vé-
rité. Les disputes des Protestans ont
inondé la France de sang & de car-
nage , celles des Luthériens ont mis
l'Allemagne en feu , celles des Moli-
nistes & des Jansénistes bouleversent le
Royaume. Il seroit donc à souhaiter ,
non-seulement que les Théologiens n'é-
crivissent pas , mais même qu'ils n'eus-
sent jamais écrit. Je regarde les Livres
des Arnauds , des Bossuets , des Clau-
des , des la Placette , comme des ins-
trumens qui servent à la destruction du
genre humain. Tout ouvrage de con-
troverse , quelque Communion du
Christianisme qu'il attaque , me paroît
être contraire à la tranquillité publique ;
& quelque science qu'il y ait dans les
écrits des Solitaires du Port-Royal ,
quelques subtils que soient ceux de cer-
tains Jésuites , quelques pressans que pa-
roissent ceux des habiles Ministres Pro-
testans , je les considère également
comme des especes de libelles séditieux ,
qui ne servent qu'à inspirer aux hommes
une haine réciproque , & qu'à leur faire
oublier les principes fondamentaux de
la saine Morale , & par conséquent
du Christianisme. Si les peuples d'un
commun accord brûloient tous les Li-

LETTRE CXXXVI. 311

vres des Théologiens, & se contentoient d'avoir pour les conduire, les seuls qui ne sauroient jamais les égarer, j'entends les Saintes Ecritures, une paix éternelle succéderoit à la discorde la plus envenimée.

Les Jurisconsultes & les Avocats ne me paroissent gueres plus estimables que les Théologiens ; les Ouvrages des uns & des autres sont presque également pernicioeux. Si ceux des Théologiens servent à fomentier les divisions, & à faire naître des troubles dans les Etats, ceux des Jurisconsultes causent les malheurs d'un grand nombre de particuliers, ruinent les familles, donnent une nouvelle force à la chicane, font naître l'envie de plaider, favorisent l'avidité des Avocats, la rapacité des Procureurs, & l'avarice des Juges. En général, tous les gens de Robe ne fondent leur bonheur que sur la folie & l'extravagance des hommes, car s'ils étoient sages, ils éviteroient de plaider, ils fueroient les procès, ils auroient toujours présente à l'esprit la fable de l'huitre ; & dès-lors les Magistrats n'auroient plus d'épices ; tous les Suppôts de la chicane, Procureurs, Avocats, Huissiers, Greffiers & autres gens qui ne vivent que

312 LETTRES CABALISTIQUES
des sottises d'autrui, seroient bien-tôt
réduits à fonder leurs cuisines sur d'au-
tres reveus que ceux de leurs char-
ges.

On ne sauroit trop mépriser des Sa-
vans qui sous prétexte d'éclaircir la vé-
rité, & de prêter des armes à la bonne
cause, font de la Justice la chose du
monde la plus douteuse & la plus ar-
bitraire. D'Argentré appuie une opi-
nion, du Moulin la condamne, Cujas
dit *oui* & *non*. Les compilateurs d'ar-
rêts en rapportent plusieurs directe-
ment opposés les uns aux autres ; ainsi
un Avocat trouve toujours de quoi
défendre la cause la plus injuste & la
plus mauvaise ; & cela, grace aux
grands & célèbres Jurisconsultes. S'il
en étoit des Loix ainsi qu'il devroit en
être de l'Écriture, & que personne ne
pût publier des Volumes *in-folio* pour
expliquer quatre lignes qui sont cent
fois plus claires que l'explication qu'on
en donne, on verroit bien moins de
procès. Rabelais a dit, en parlant des
Commentaires qu'ont écrits les Juris-
consultes, *que la Loi est une robe d'or
couverte d'une broderie de merde*. L'ex-
pression est peu honnête ; mais elle ex-
prime avec force une vérité qu'on ne
sauroit trop appuyer.

Les Orateurs me paroissent encore,
sage

sage & savant Abukibak , des gens très-peu respectables. Ils ont cependant un certain mérite ; mais il est bien peu considérable. On peut les diviser en deux classes : dans la première je place les Avocats. Leur éloquence est ordinairement fort mal employée, ils s'en servent à éblouir l'esprit des Juges & à les surprendre. Rarement en plaidant , songent-ils uniquement à la défense de la vérité. Leurs plaidoyers satisfont le goût , la délicatesse & les connoissances des Lecteurs ; mais leur probité bien souvent n'en est gueres contente. Parmi les plus beaux plaidoyers de Patru & d'Errard , il en est où l'on sent , malgré tout l'art qui y est employé , que l'Avocat étoit lui-même très-persuadé qu'il défendoit une mauvaise cause , ou du moins fort douteuse.

Je mets les Prédicateurs dans la seconde classe des Orateurs. Il seroit à souhaiter que ceux qui annoncent aux peuples les volontés de Dieu , & qui parlent des mystères les plus augustes de la Religion , renonçassent entièrement à ces fleurs déplacées , qui ne conviennent point à la dignité des sujets qu'ils traitent. Une noble & mâle simplicité devroit être le seul & véritable ornement des Prédicateurs. Dira-t-on que S.

Paul écrivoit avec peu de dignité? Quelle grandeur n'y a-t'il pas au contraire dans ses Epîtres? Cependant combien sont-elles éloignées du style de Bourdaloue, de Massillon & de Saurin? Ces Prédicateurs ont été à la vérité de grands Rhetoriciens: ils ont su attirer par leur éloquence l'attention de plusieurs auditeurs, & sur-tout des Savans; mais combien aussi n'y a-t'il pas eu de gens qui n'ont rien compris à leurs sermons, parce qu'ils étoient au-dessus de leur portée? Or, le soin principal d'un homme qui veut instruire, c'est de se mettre à celle de tout le monde, de plaire aux Savans, aux gens d'esprit, & d'être parfaitement entendu & goûté par le simple peuple. Je ne connois aucun Prédicateur, excepté S. Paul, qui ait jamais publié des Ouvrages dans ce goût.

J'ai connu un Curé de village, qui s'avisa de prêcher un sermon de Bourdaloue. Deux jours après, quelques-uns de ses paroissiens le prièrent de vouloir bien parler le François ordinaire, protestant qu'ils n'avoient rien compris à celui dont il s'étoit servi Dimanche, quoiqu'il leur eût paru fort beau, & qu'ils jugeassent qu'il devoit être tel, puisque lui M. le Curé avoit voulu s'en servir.

LETTRE CXXXVI. 315

Les Poètes ont leur utilité lorsqu'ils atteignent à la perfection de leur Art. Térence & Plaute rendirent sans doute aux Romains les mêmes services que Moliere a rendus aux François. En traçant la peinture naïve de certains caracteres vicieux , ils les rendirent méprisables aux yeux du Public , & forcèrent ceux qui étoient enclins à plusieurs défauts qu'ils avoient tournés en ridicule , de s'en corriger , ou du moins de les cacher. Horace , Juvenal , Regnier , Despreaux ont rendu par leurs Ouvrages des services considérables au Public. Les Poètes tragiques sont même utiles à la Société , ils inspirent l'amour de la vertu , & le mépris du vice. Le V. Acte de *Rodogune* est plus capable de donner de l'horreur pour les empoisonneurs , que tous les sermons qu'on a faits contre eux. Il faut cependant considérer que l'utilité des Poètes est balancée par le mal qu'ils produisent d'un autre côté. Les Racines , les Corneilles , les Plautes , les Térences , les Molières ont bien souvent rendus le vice aimable. Quelle est la jeune personne qui se fasse une peine d'aimer , après avoir lû plusieurs fois la Tragédie de *Mithridate* ? & quelle est la fille qui se fasse scrupule de tromper

316 LETTRES CABALISTIQUES ,
sa mere , ou son tuteur , au sortir de
la représentation de l'*Ecole des femmes* ,
ou des *Folies amoureuses* ? Les Poètes
satyriques , en critiquant ingénieuse-
ment les défauts des particuliers , don-
nent du goût aux Lecteurs pour la
médisance , & les Poètes galans , en
amusant l'esprit , gâtent le cœur , &
perdent les bonnes mœurs.

C'est chez les Philosophes & chez
les sages Historiens qu'il faut chercher
le bien séparé absolument de tout mal ,
& dépouillé des épines dangereuses
dont il est enveloppé par-tout ailleurs.
Ces premiers apprennent aux hommes
les moyens de pratiquer la solide vertu ,
ils leur fournissent des secours contre
la superstition & le fanatisme , ils leur
inspire un respect infini pour la Divini-
té & une soumission aveugle à ses vo-
lontés , ils leur font connoître l'incer-
titude & la vanité de la plupart des
choses qu'on cherche avec tant de pas-
sion , ils leur développent les secrets
de la Nature , ils leur montrent la puis-
sance du Créateur dans l'arrangement
& dans la perfection des ouvrages
créés.

Les bons Historiens ne sont pas moins
utiles aux hommes que les grands Phi-
losophes. Ils conservent à la postérité

le souvenir des actions des grands hommes, ils excitent les peuples à la vertu par les exemples qu'ils leur présentent, ils encouragent les Savans, ils animent les guerriers par l'espoir de se voir immortalisés dans l'histoire, ils instruisent les Princes, ils éclairent les Magistrats, ils rendent les Ministres & les gens chargés des affaires publiques, plus attentifs & plus capables de remplir les pénibles fonctions de leur ministère. Il n'est enfin aucun Etat, auquel les historiens ne pussent servir utilement. Rien n'est plus nécessaire à l'homme que de connoître ses semblables. L'Histoire étant le miroir éternel de la vie humaine, où peut-on la considérer & l'examiner avec plus de fruit & d'avantage ? Quelles obligations n'ont pas les François à de Thou ? Ce sage & impartial historien leur a montré tous les maux que les divisions populaires, les disputes de Religion, & les guerres civiles peuvent produire. On devoit faire lire toutes les années aux Rois l'*Histoire* de ce grand homme, & leur en faire apprendre certains morceaux par cœur comme les anciens Souverains de l'isle de Crete étoient obligés de connoître & de savoir toutes les Loix de Minos.

Montagne n'a pas moins illustré la France que le Président de Tou. Ce modeste Philosophe leur a tracé dans ses *Essais* les leçons les plus utiles pour mortifier les faillies de la vanité. Partout il fait sentir à ses Lecteurs combien l'entendement humain est borné, & combien il est facile de se laisser séduire & à tomber dans l'erreur. Il ruine dans plusieurs endroits la superstition & le fanatisme de fond en comble; & si tous les François faisoient un bon usage des préceptes de Montagne, ils seroient les peuples les plus sages & les plus fortunés.

La Mothe-le-Vayer, dans ses Ouvrages sceptiques, moins élégans que ceux de Montagne, peut-être plus profonds & plus universels, a immortalisé son nom, & s'est acquis l'estime de tous les gens à qui la sagesse & la probité sont chères. La modestie & la bonne foi de la Mothe-le-Vayer devroient être toujours présentes à l'esprit de tous les Savans.

Gassendi a été sans doute de tous les François, celui auquel ils sont le plus redevables de la bonne maniere de philosopher. Il détruisit par ses Ouvrages les erreurs & les chimères du Péripatétisme, & dans le nombre considérable

qu'il en a fait , on apperçoit par-tout une grande pénétration ; un jugement exquis , une science & une érudition profonde. Il est surprenant qu'un Philosophe ait pû posséder aussi parfaitement toutes les qualités du plus grand Humaniste. On peut dire que s'il étoit possible qu'on perdît les Ecrits des plus illustres Anciens , on en retrouveroit tous les plus beaux endroits dans ses Ouvrages.

Des-Cartes fut le restaurateur de la Philosophie. Les hommes lui furent redevables de la science de pouvoir se conduire avec sûreté dans la recherche de la vérité. Si l'on érigeoit des statues aux Savans qui ont rendu des services considérables au genre humain , Des-Cartes en mériteroit chez tous les peuples.

Bayle dans ses Ouvrages a rassemblé tout ce que les plus grands hommes ont écrit & pensé de plus juste. Il a ajouté à ces pensées étrangères ses réflexions , qui , également solides & curieuses , serviront éternellement de bibliothèque aux Savans. Le génie le plus vaste qu'ait produit la nature , a été celui de Bayle.

Je te salue , sage Abukibak. Porte-toi bien.

L E T T R E C X X X V I I .

Ben Kiber , *au sage Abukibak.*

JE réponds à la Lettre que tu m'as écrite , sage & savant Abukibak , sur les propriétés & les excellentes qualités du vin. Je t'avouërai que je suis bien éloigné d'être aussi prévenu que toi en sa faveur.

Si le vin est propre à la guérison de ceraines maladies , il est aussi très-pernicieux à beaucoup de malades : il nuit plus souvent aux gens incommodés , qu'il ne leur est utile (1) ; ainsi l'on peut dire qu'une foule de maux découle d'un bien fort léger (2). Je pense donc qu'il

(1) *Vinum ægrotis prodest raro , nocet sæpissime. Melius est non adhibere omnino , quam sæpe dubiæ salutis in apertam perniciem incurrere. Cicero de Nat. Deor. Lib. III.*

(2) *Il y a eu des peuples entiers si persuadés de cette vérité , qu'ils punissoient de mort un malade qui pendant sa maladie buvoit du vin sans ordre de son Médecin. Quand même il eût recouvré la santé par cette liqueur , il étoit toujours condamné au dernier supplice , pour en avoir bu , sans qu'il lui fût ordonné par son Médecin.*

Ἐαλίμῃ τῷ Λοκρῷ , πολλοὶ μὲν ἴσι καὶ ἄλλοι

LETTRE CXXXVII. 328

eût mieux valu que lus hommes n'eussent jamais connu le vin , & qu'ils se fassent contentés de l'eau que Dieu leur avoit donnée pour boire , qui est la meilleure & la plus saine des boissons ; car malgré qu'ils connoissent le préjudice que leur porte le trop grand usage du vin , ils ne laissent pas que d'en boire très-copieusement. Ils recherchent avec soin tout ce qui peut les provoquer à la débauche , exciter leur soif , & réveiller leur goût ; ainsi ils ruinent totalement leur santé , & changent en poison mortel ce qui leur avoit été accordé comme un excellent remede.

Il me sera aisé de détruire sage & savant Abukibak , tous les éloges que tu donnes à l'usage du vin , dès que je prouve évidemment , comme l'expé-

νόμοι κάλλιστα ; καὶ εἰς θεὸν νέμεται , ἐν ᾧ
 ἔχ' ἡπίσταί τις Λοκρῶν τ' Ἐπιζεφυρίαν νοσῶν
 ἐπιει οἶνον ἄκρατον μὴ προσάξαντ' τῷ θερά-
 πείοντι , εἰ καὶ περισώθῃ , θάνατον ἢ ζημίαν
 ἢν αὐτῷ , ὅτι μὴ προσάχθῃ αὐτῷ ὅδε ἔπειν.

Zaleuci Locrensis cum multæ leges extant , aliz recte commodèque positæ , tum illa non in postremis est habenda. Si quis Locrensium Epizephyriorum ægrotans vinum mærum bibisset , nisi jubente Medico , etiamsi ad pristinam valetudinem rediisset , mortis ei supplicium erat constitutum , quoniam non jussus biberat. *Æliani varia Historia* , Lib. II. Cap. XXXVII.

322 LETTRES CABALISTIQUES ;
rience nous le démontre, que les biens
qu'il peut causer , sont infiniment au-
dessous des maux qui en découlent.
On ne doit point approuver une chose
qui ne peut être que d'une très-legere
utilité , & qui cause ordinairement des
dommages très-considérables : ce seroit
introduire un grand mal dans la Société
civile , pour en éviter un petit ; on agi-
roit alors aussi imprudemment qu'un
Médecin , qui , pour guérir les fièvres
d'accès , donneroit par des remèdes vio-
lens les fièvres malignes à un malade.

Je ne fais si tu as fait attention , sa-
ge & savant Abukibak , que presque
tous les Auteurs que tu cites pour au-
riser la nécessité du vin , en ont forte-
ment condamné l'usage dans d'autres
endroits. Pline dit qu'il énerve le corps ,
qu'il abrutit l'esprit , qu'il fait perdre la
mémoire, & qu'il cause des songes épou-
vantables (1). Juges à présent si tu dois
faire beaucoup de fond sur l'autorité de
cet Ecrivain. S. Paul que tu cites , me
paroît être encore plus contraire. Ce
grand Apôtre , écrivant aux Ephé-
siens , leur ordonne de fuir le vin , dont
l'usage ne sert qu'à corrompre la pureté
des mœurs. *Ne buvez point de vin,*
dit-il , *auquel il y a de la dissolution ;*

(1) Plin. Hist. Nat. Lib. X. pag. 337.

LETTRE CXXXVII. 323

mais foyez rempli de l'esprit (1). Il me seroit aisé de prouver , sage Abukibak , que presque tous les grands hommes ont condamné le vin. Parmi les Loix que Solon , un des sept Sages de la Grece , donna aux Athéniens , il y en avoit une qui ordonnoit que le Prince qui s'enivreroit , fût condamné à la mort. Pittacus établit que les yvrognes qui commettroient quelques crimes , fussent doublement punis , premierement pour la faute qu'ils avoient faite , secondement pour s'être enivrés.

Les Philosophes & les Physiciens se réunissent avec les Législateurs pour condamner l'usage du vin. Avicenne soutient que d'en faire boire aux enfans , c'est mettre du feu avec du feu. Aristote (1) ne se contente pas de défendre le vin aux enfans , mais il l'interdit entierement aux nourrices. Platon , dans sa République , ne permet aux hommes l'usage du vin qu'à l'âge de dix-huit ans ; encore veut-il que jusqu'à quarante , ils ne puissent en boire qu'en présence des vieillards , & il le défend absolument aux esclaves , aux Juges , aux Magistrats , & aux personnes publiques.

(1) II. Epître aux Ephésiens , Chap. V. Vers. 18.

(2) Aristot. Politic. Lib. VII.

224 LETTRES CABALISTIQUES,
Galien a adopté les loix de Platon, comme étant d'excellentes regles pour la Médecine, & Alexandre Aphrodisée dit dans ses Problèmes que ceux qui ne boivent que de l'eau, ont tous les sens beaucoup plus vifs que les autres hommes.

Il est vrai qu'Avicenne & Rhafis ont prétendu qu'il étoit fort salutaire de s'enyvrer quelquefois ; mais, outre que quand il seroit vrai que l'yvrognerie fût un remede, on devroit cependant s'en priver, l'esprit passant toujours avant le corps, & la perte de la raison étant bien plus considérable que celle de la santé : Les raisons que ces Médecins apportent, sont plutôt dignes de pitié que de croyance, & ne méritent pas d'être réfutées.

Le vin, sage & savant Abukibak, a deshonoré la mémoire & flétri la gloire de beaucoup de grands hommes. Alexandre, le vainqueur de l'Asie, fut vertueux tandis qu'il s'abstint de boire du vin avec excès ; dès qu'il devint yvrogne, il perdit entièrement sa vertu, & se porta aux excès les plus criminels. Il tua ses plus fidèles serviteurs, qui n'avoient commis d'autre faute que celle de lui représenter la vérité, & de le blâmer de vouloir outrager la réputation de son pere.

rc - Antoine , à la valeur de qu
César fut redevable d'une grande
de ses victoires , ternit ses plus
tes actions par l'inclination ou-
qu'il eut pour le vin. Il ne rou-
as de paroître yvre aux yeux
ut le peuple , & Cicéron lui re-
ie avec beaucoup de véhémence
nation qu'il avoit à l'yvrognerie (1),
ans la suite ne lui fut gueres moins
diciable que la passion qu'il eut pour
patre.

ere eut plusieurs défauts considé-
; ; mais celui d'aimer le vin fut un
plus condamnables , & qui ne
ibua pas peu à le jeter dans les
aches où il se plongea dans l'Isle
aprée , & dont Tacite fait une des-
on si flétrissante pour cet Empe-
 , qu'il accuse d'avoir débauché les
es gens des plus illustres familles
ome pour les faire servir à ses in-
s plaisirs (2).

Domus erat aleatoribus referta, plena ebrio-
Fotos dies potabatur , atque id locis pluri-
nicer. in Marc. Anton. Philipp. II. Num
l. Hæc ut colligeres , homo amentissime ,
s in aliena villa declamasti. Quam quidem
i familiarissimi diſtitant ,) vini exhalendi ,
agenii acuendi gratia , declamitas. Idem.
Num. XVII.

Nec formam tantum & decora corpora ;
his modestam pueritiam , in aliis imagines

§26 LETTRES CABALISTIQUES,
Denis, tyran de Siracuse, devint aveu-
gle à force de boire ; Cléomèdes,

majorum, incitamentum cupidinis habebat...
 Præpositique servi qui quærerent pertraherent do-
 na in promptos; minas adversus abnuentes, & si
 retinerent propinquus aut parens, vim raptus, suæ-
 que sibi libita velut in captos exercebant. *Tacit.*
Annal. Lib. VII. Cap. I.

*Suétone entre dans un détail plus grand des dé-
 bauches de Tibère, il les attribue en partie à la passion
 qu'il eut pour le vin dès sa jeunesse. Cet historien fait
 mention de plusieurs noms que ce vice lui avoit fait
 donner lorsqu'il n'étoit encore que dans les petites
 charges Militaires. Ceux qui entendent le Latin, se-
 ront bien aises de trouver ici le passage de Suétone
 dans son entier; ils y verront jusqu'où un Prince qui
 s'adonne à l'ivrognerie, peut porter la débauche. Ce-
 terum secreti licentiam nactus, & quasi civitatis
 oculis remorus, cuncta simul vitia male diu diffi-
 mulata; tandem profudit, de quibus sigillatim ab
 exordio referam. In castris tiro etiam tum, propter
 nimiam vini aviditatem, pro Tiberio, Biberius;
 pro Claudio, Caldus: pro Nerone, Mero voca-
 batur. Postea Princeps, in ipsa publicorum mo-
 rum correptione cum Pomponio Flacco, & L.
 Pisone noctem, continuumque biduum epulando
 potandoque consumpsit: quorum alteri Syriam
 provinciam, alteri Præfecturam urbis confestim
 detulit, codicillis quoque jucundissimos, & om-
 nium horarum amicos professus. Sextio Claudio,
 libidinoso ac prodigo seni, olim ab Augusto igno-
 minia notato, & a se ante paucos dies apud Sena-
 tum increpito, cenam ea lege condixit: ne quid
 ex consuetudine immutaret aut demeret, utque
 nullis puellis ministrantibus cenaretur. Ignotissi-
 mum quæsturæ candidatum Nobilissimis antepo-
 suit, ob epotam in convivio, propinante se, vini*

Roi de Sparte, voulant avaler autant de vin que les Scythes, perdit non-seu-

amphoram. Affellio Sabino lis ducenta donavit, pro dialogo, in quo boleti, & ficedulæ, & ostrea, & turdi certamen induxerat. Novum denique officium instituit a voluptatibus, præposito equite R, & Censorio Prisco.

Secessu vero Capreenfi, etiam sellariam excogitavit sedem arcanarum libidinum: in quam undique conquisiti puellarum & exoletorum greges, monstrosique concubitus repertores, quos spintrias appellabat, triplici sese connexi invicem incestarent se coram ipso, ut adpectu deficientes libidines excitaret. Cubicula plurifariam disposita tabellis, ac sigillis lascivissimarum picturarum & figurarum adornavit, librisque Elephantidis instruxit ne qui in opera edenda exemplar imparatæ scenæ deesset. In silvis quoque ab nemoribus passim venereos locos commentus est, pro stantesque per antra & cava rupes, ex utriusque sexus pube, Paniscorum, & Nympharum habitu, palamque jam & vulgato nomine insulæ abutentes, Caprineum dictitabant.

Majore adhuc & turpiore infamia flagravat: vix ut referri audirive, nedum credi fas sit. Quasi pueros primæ teneritudinis, quos pisculos vocabat, insi tueret ut natante sibi inter femina versarentur, ac luderent: lingua morsuque sensim appetentes, atque etiam quasi infantes firmiores, necdum tamen lacte depulsos, inguini seu papillæ admove-
ret, prout sane ad id genus libidinis & naturæ & ætate. Quare Parrhasii quoque tabulam, in qua Meleagro Atalanta ore morigeratur, legatam sibi conditione, ut si argumento offenderetur, de pro ea Lis acciperet: non modo prætulit, sed cubiculo dedicavit. Fertur etiam in sacrifican-
uondam captus fucie ministri, acerram præ-

318 LETTRES CABALISTIQUES

lement la raison , mais encore la vie. Le Poëte Anacréon , grand buveur , fut étranglé par un grain de raisin sec , qui lui entra dans le gosier en buvant sur la fin d'un repas , où il s'étoit peu menagé. Athenée nous apprend que Sophocle reprochoit à Eschile qui s'en-
 yvroit souvent , *que les bonnes choses qui se trouvoient dans ses ouvrages étoient*

ferentis , nequisse abstinere , quin pœne vix dum re divina peracta , ibidem statim seductum consu- praret , simulque fratrem ejus tibicinem , atque utrique mox , quod mutuo flagitium exprobrabant crura fregisse.

Feminarum quoque , & quidem illustrium capitibus quantopere solitus sit illudere , evidentissime apparuit Malloniæ cujusdam exitu : quam perductam , nec quidquam amplius pati constantissime recusantem , delatoribus objecit : ac ne ream quidem interpellare desiit , ecquid pœniteret , donec ea , relicto judicio , domum se arripuit , ferroque transegit , obscœnitate oris hirsuto atque olido seni clare exprobrata. Unde nota in Atellonico exodio proximis ludis assensu maximo excepta , percrebuit : Hircum vetulum Capreis naturam ligurrire.

Pecuniæ parcus ac tenax , comites peregrinationum , expeditionumque numquam salario cibariis tantum sustentavit : una modo liberalitate ex indulgentia vitrici profecutus , cum tribus classibus factis pro dignitate cujusque , primæ sexcenta sester tia , secundæ quadraginta distribuit , ducenta tertiæ , quam non amicorum , sed gratorum appellabat. *Suétone. Tranquill. XII. Cæsares , in Vita Tiberii , Cap. XII. & seqq.*

dues

LETTRE CXXXVII. 315

Illes au hazard , & non pas à ses connoissances & à ses talens.

Je pourrois joindre plusieurs exemples modernes à ces premiers , que m'a fournis l'antiquité. Les Souverains & les Savans de ces derniers siècles ne sont pas en général plus sobres que les anciens. L'amour , que le Duc de Mayenne eut pour la table , lui coûta souvent bien cher. Les vertus du Duc Régent ont été diminuées par la même passion , & celles d'un grand nombre de Seigneurs & de Princes qui vivent aujourd'hui , en paroîtront moins brillantes à la postérité.

Quant aux gens de Lettres , ils ne tombent que trop dans un vice si condamnable. Tu fais sans doute , sage & savant Abukibak , que Moliere (1) empêcha plusieurs , au nombre desquels étoit l'agréable Chapelle , d'aller se noyer au sortir du souper où ils avoient dîné excessivement. Le Jésuite Mainbourg a rendu ses Ouvrages aussi méprisables par son penchant à l'ivrognerie , que par son inclination à mentir. Lorsque cet Auteur écrivoit , il étoit gris la plupart du tems ; il ne faisoit amais la description d'une bataille ,

(1) Voyez la *Vie de Moliere* , qu'on a mise à la tête de ses Ouvrages.

336 LETTRES CABALISTIQUES, .
qu'il n'eût bu auparavant deux bouteil-
les de vin. Il disoit en plaisantant , qu'il
prenoît cette précaution , pour que la
crainte des combats ne lui causât au-
cune foiblesse. Il ne faut donc pas
s'étonner si la narration de ce Jésuite
est dans le goût de celle des Romans;
rien n'est plus propre que le vin à mé-
tamorphoser les Historiens en Scude-
ris & en Calprenedes. S'il y a quel-
que Ouvrage , à la perfection du-
quel l'enthousiasme soit directement
opposé , c'est sans doute l'Histoire.

Quelque honteux qu'il soit aux hom-
mes de s'enivrer , il l'est cependant
beaucoup moins qu'aux femmes. Mal-
gré cela , on en voit tous les jours ,
qui sont même d'un rang distingué ,
& qui boivent aussi copieusement que
les plus grands yvrognes. Les anciens
Romains ne permettoient point aux
femmes l'usage du vin. Pline (1) nous
apprend que pendant le regne de Ro-
mulus un mari tua sa femme , parce
qu'elle avoit bu du vin , sans qu'on le
punit de ce meurtre (2). Si aujour-

(1) Plin. *Histor. Sib. XIV. Cap. XI. pag.*
1169.

(2) Elien nous assure que les Locriens , les
Marseillois & les Milésiens avoient interdit , ainsi
que les Romains , l'usage du vin aux femmes ;
cette loi , fondée sur la pudeur & la bienfaisance ,

LETTRE CXXXVII. 331

l'hui tous les François qui ont des femmes qui en boivent, non-seulement un peu, mais même jusqu'à perdre la raison, ou du moins la modestie qui

voit été pratiquée chez plusieurs peuples.

Νόμος κ' ἔτος Μαπαλιωτικός, γυναῖκας
ἢ ὁμελεῖν οἶνον, ἀλλ' ὑδροποτεῖν πᾶσαν γυναι-
κῶν ἡλικίαν. λέγει δ' Θεόφραστος κ' παρά Μι-
λησίοις τ' νόμον τέτοιον ὀχεῖν, ἔπειδ' αὐ-
τὰς τὰς Ἰάδας, ἀλλὰ τὰς Μιλησίων γυναῖκας.
εἰ δ' ἐκ αὐτῶν ἔποιμι καὶ τ' Ῥωμαίων νόμον, ἔ-
ως ἐκ ὁ ἐκ ὀφλήσω δικαίως ἀλογίαν, εἰ τὰ
Λοκρῶν, ἢ Μασευαλοντῶν, καὶ τὰ Μιλησίων
ἢ μνήμης ἰδέμεν. τὰ δ' ἐμαυτῶν πατρίδος
ἐλόγως ἐάσω; ἐκ ὧν καὶ Ῥωμαίοις ἦν ἐν τοῖς
ἐσώτοις νόμοις ὅδε ἐρωμενος, ὅτε ἐλευθέρα γυ-
νὴς ἐπιεν αὐτὸν οἶνον, ὅτε οἰκέτις, ὅδε μὲν τ' εὖ γε-
γονότων, οἱ ἀφῆθης μέχρι πέντε καὶ τριάκοντα
τῶν.

Lex etiam hæc Massiliensium fuit, ut mulieribus
non liceret vinum gustare, sed omnium ætatum
cæminæ aquam biberent. Affirmat Theophrastus,
etiam apud Milesios hanc legem valere, & Sadas
Milesiorum uxores ei parere. Quid vero obstat quo-
minus Romanorum quoque Legem referam? Et
quomodo non jure redarguar inertie, si quum Lo-
rensiū & Massiliensium & Milesiorum mentio-
nem fecerim, meæ patriæ statuta silensio præte-
ream? Apud Romanos igitur maxime servabatur
hec lex, ut neque libera, neque serva hiberet vi-
num, neque vero claro genere natorum hominum
uisquam a pube usque, ad trigessimū quintum
annū. *Æliani Var. Histor. Lib. II. Cap.*
CXXXVII.

332 LETTRES CABALISTIQUES,
convient au sexe, les expédioient pour
l'autre monde, les trois quarts des Parisiens
seroient bien-tôt veufs; on trouveroit
beaucoup de gens à remarier parmi
les courtisans, ainsi que parmi le bas
peuple.

L'usage du vin est devenu si commun
parmi les femmes, qu'elles se font
une gloire & un mérite de savoir bien
boire. Il n'est rien de si commun que
d'entendre dire à une jeune personne:
*Nous avons resté à table cette nuit jusqu'à
trois heures du matin; Dieu sait
comme on a bu & chanté! Le Chevalier
nous a appris une chanson nouvelle,
qui fait boire sept rasades: heureusement
nous avions d'excellent vin de Champagne;
sans cela, il auroit été impossible
de pouvoir répéter plusieurs fois la
chanson avec du vin de Bourgogne.* Qu'est
devenu le tems de Romulus, sage &
savant Abukibak? & pourquoi, puisque
nous avons conservé tant de Loix
Romaines, avons-nous abrogé les plus
utiles & les plus nécessaires? Je ne
voudrois pas cependant qu'on tuât une
femme parce qu'elle boit du vin; mais
je souhaiterois qu'on agit envers celles
quien méfussent, comme fit Domitien
à l'égard d'une Romaine, qu'il priva de
son douaire, parce qu'elle avoit bu plus
de vin que les Médecins ne lui en avoient

LETTRE CXXXVII. 333
ordonné pour le rétablissement de la
santé.

Si j'étois Législateur , excepté dans
les maladies (1), je défendrois absolu-
ment l'usage du vin aux femmes , & or-
donnerois des peines très-sévères con-
tre les hommes qui en boiroient trop.
Je ne puis assez approuver la sage Loi ,
par laquelle Mahomet a interdit le vin à
ses Sectateurs : Cet Arabe connoissoit
combien de malheurs cause cette li-
queur , qu'on peut appeller perfide
avec raison , puisqu'elle ne flatte le goût
que pour séduire ceux qui se laissent
tromper à ses charmes. Ils reconnoissent
trop tard qu'ils auroient dû s'en défier ;
mais lorsque le mal est arrivé , il n'est
plus tems de vouloir s'y opposer : il faut
le prévenir , si l'on veut agir sensément.
C'est pourquoi Caton disoit que l'yvrog-
nerie étoit une folie volontaire.

(1) Cette loi seroit d'autant plus sage , que chez
les premiers hommes qui burent du vin , cette liqueur
fut plutôt regardée comme un remède que comme une
boisson Journaliere. Voici ce que dit Cardan à ce su-
jet , en commettant l'Aphorisme XLIII. du VII.
Livre d'Hipocrat. Unde animadvertendum olim vi-
num potius pro medicamento quam pro potu in
usu fuisse , & propter ea quæ ad Hippoc. de vino
scribuntur , tanquam de medicamento accipienda ;
nec nobis qui illud in usu habemus tantum pro-
desse. In Hipocrat. Aphorisme. H. Cardani. Com-
mentar. Lib. VII. pag. 811. Col. 1. lig. 16.

334 LETTRES CABALISTIQUES,

Les hommes ne sont-ils pas déjà assez sujets à des maux nécessairement attachés à leur essence (1), sans aller en

(1) Interim si hoc colligere vis virum bonum non debere ebrium fieri, cur syllogismis agis? Dic quam turpe sit plus sibi ingerere quam capiat, & stomachi sui non nosse mensuram: quam multa ebrii faciant, quibus sobrii erubescant: nihil aliud esse ebrietatem, quam voluntariam insaniam. Extende in plures dies illum ebrii habitum, nunc quid de furore dubitabis, nunc quoque non est minor, sed brevior. Refer Alexandri Macedonis exemplum, qui Clitum carissimum sibi ac fidelissimum inter epulas transfodit: & intellecto facinore, mori voluit, certe meruit: Omne vitium ebrietas, & incendit, & detegit: obstantem malis conatibus verecundiam removet. Plures enim pudore peccandi, quam bona voluntate, prohibitis abstinere. Ubi possedit animum nimimia vis vini, quidquid mali latebat, emergit. Non fecit ebrietas vitia, sed protrahit: tunc libidinosus ne cubiculum quidem expectat; sed cupiditatibus suis quantum petierint, sine dilatione permittit: tunc impudicus morbum confitetur ac publicat: tunc petulans non linguam, non manum continet. Crescit insolenti superbia, crudelitas sævo, malignitas livido: omne vitium laxatur & prodit. Adjice illam ignorance sui, dubia & parum explanata verba, incertos oculos, gradum errantem, vertiginem capitis, tecta ipsa mobilia, velut aliquo turbine circumagente totam domum: stomachi tormenta, cum effervescebat merum ac viscera ipsa distendit. *Senec. Epist. LXXXIII.*

Ces instructions sont très-belles, & trop utiles pour que je ne les traduise pas en faveur de ceux qui n'entendent point le Latin. Je ne saurois mieux terminer cette Lettre, dont je souhaite que vous

chercher plusieurs dans l'usage du vin ;
ou du moins, sans risquer de les essayer ?
Adam fut créé pour boire de l'eau , puis-

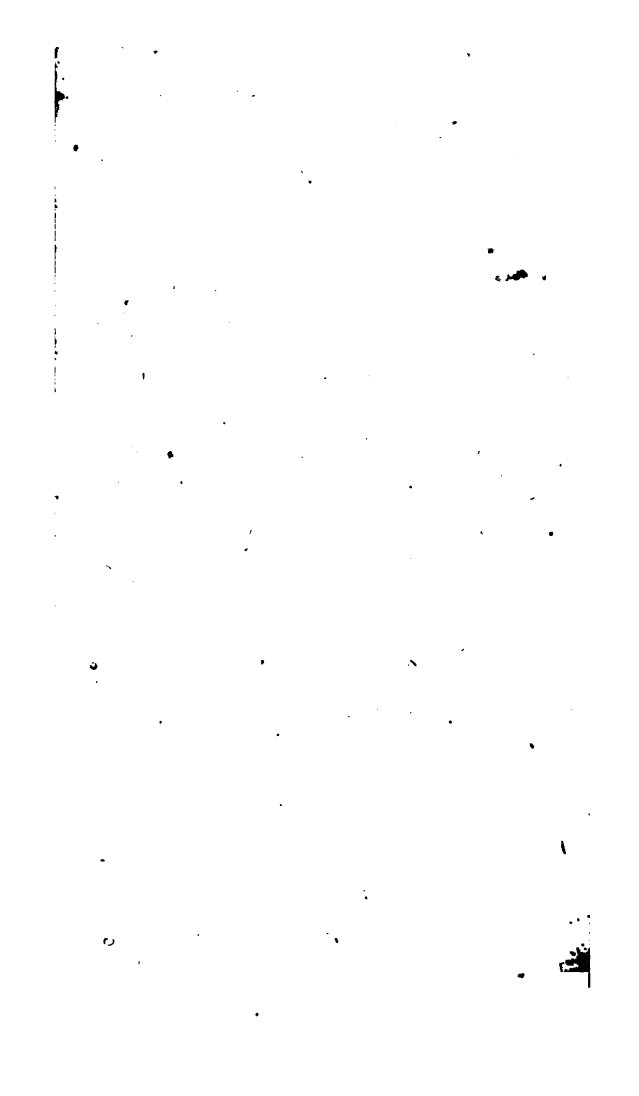
les yvrognes puissent profiter. Voici donc la Traduction du passage de Sénèque. » A quoi sert d'em-
» ploier des syllogismes pour prouver qu'un hom-
» me vertueux ne doit point s'enivrer ? Il faut sim-
» plement montrer combien il est honteux de
» remplir son ventre à l'excès , & de surcharger
» son estomac , & combien de sottises commet-
» tent les gens yvres , dont les personnes sobres
» rougiroient. L'ivresse est une véritable fureur.
» Si un homme restoit yvre pendant plusieurs
» jours , ne croiroit-on pas qu'il est devenu in-
» sensé ? La seule différence qu'il y a donc entre
» l'ivresse & la fureur , c'est que l'une dure plus
» que l'autre. L'exemple d'Alexandre n'est-il point
» une preuve évidente que le vin rend véritable-
» ment furieux ? Ce Prince , ayant tué dans un
» repas Clitus son ami , voulut se tuer ensuite lui
» même lorsqu'il vint à reconnoître sa faute ; &
» il se seroit rendu justice. L'ivrognerie augmen-
» te tous les vices , & leur donne une nouvelle
» force ; elle efface la honte , elle chasse la pu-
» deur , qui sont les plus fermes soutiens qu'ayent
» les hommes contre les attaques du vice , le nom-
» bre des personnes qui s'abstiennent du crime
» par la honte qui le suit , étant bien plus grand
» que celui de ceux qui le fuient uniquement par
» l'amour de la vertu. Dès qu'on est yvre , tous
» les défauts qu'on avoit cachés auparavant , se
» découvrent. On peu dire que si l'ivresse ne fait
» pas les vices , elle les découvre & les met en ac-
» tion. Le débauché ne se donne pas le loisir de
» cacher ses impudicités dans son appartement ,
» il suit ses mouvemens & se livre sans crainte à
» sa brutale passion. L'insolent ne retient plus ni

3;6 LETTRES CABALISTIQUES, &c.
qu'il ne connût jamais l'usage du vin, il vécut cependant très long-tems. Pourquoi voulons-nous donc que cette boisson, dangereuse par l'abus qu'on en peut faire, soit fort utile aux hommes ?

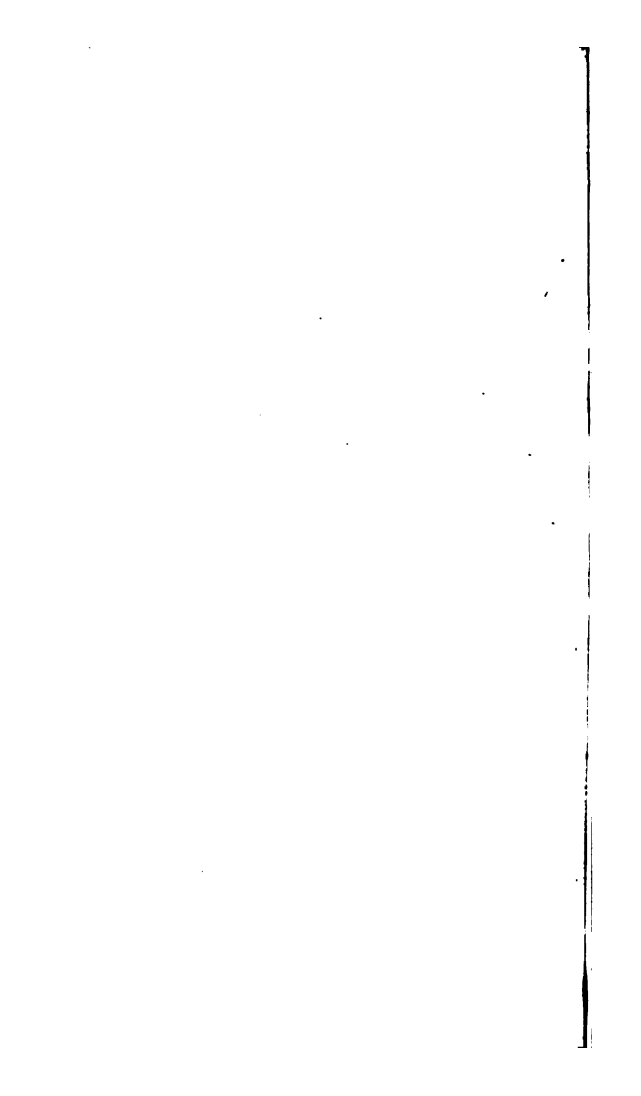
Je te salue, sage Abukibak. Porte-toi bien.

» sa langue, ni ses mains ; l'orgueilleux accroît
» sa fierté ; le cruel redouble sa férocity, & l'en-
» vieux, devient plus mordant & plus satyrique.
» Enfin tous les défauts sont portés à l'extrême
» dans l'ivresse, & le corps est aussi dérangé que
» l'esprit. Un homme yvre très-souvent ne se con-
» noît plus lui-même ; à peine peut-il parler, il
» chancelle, & ne se soutient qu'à peine. Il lui
» semble que les planches sont en mouvement,
» & lorsque le vin fermente, son estomac & son
» ventre en sont très-incommodés. »

Fin du cinquieme Volume.



RC
M





SEP 3 - 1951

